



# Des Mondes au détour de vies

Un ouvrage collectif pour les 10 ans  
de Détours des Mondes









# DES MONDES AU DÉTOUR DE VIES



Un ouvrage collectif pour les 10 ans  
de Détours des Mondes

2009 - 2019





## Avant-propos

Entrée en matière - Martine BELLIARD-PINARD.....	6
Détours avant "Détours" - Jean-Yves BOUTAUDOU .....	11

## Découvrir

Recherches - Claude BOUDRY .....	17
Dessins de Papouasie - Serge DUBUC .....	18
Savoir Partir - Partir Savoir - Claude LAFOY .....	23
Objectif Pays dogon - Jacques CHANTEREAU .....	28
L'art premier et l'art contemporain - Daniel LAJOIE .....	34
Une Sans-Grade - Chantal HARBONNIER-PASQUET.....	38
Vivre son rêve - Chantal DIOT .....	41
Ailleurs... - Mariette NABOULET .....	46
Du Cameroun à Détours des Mondes : Mon parcours africain - Valérie LE NGHIEM .....	52
Des objets et des hommes ? - Andrée & Christian TRAVERS .....	56
Dix ans de Détours des Mondes ou comment mon univers familial a changé du tout au tout - Bruno PINARD .....	62
Sans Pedigree - Claire GINIOUX.....	66

## Rêver

Point de vues / Images de chez nous - Rosi CHUMILLAS & Eric PAROT.....	74
Concert pour un vieux masque - Stéphane ROBERT.....	78
L'assemblée des fétiches - Jean-François DEMONT.....	81
Le rôle insoupçonné des allergies dans la collecte - Georges HARTE.....	85
Cloches, gongs, grelots... - Daniel GUILLEMOT.....	86
Le lieu du blanc ou croire en l'improbable - Martine BELLIARD-PINARD.....	89

## Désirer

Le Bonheur - Bernard MARTEL .....	92
Parcours d'un monde - Jean Jacques LUSSIER .....	94
L'enchantement du monde - Pierre GINIOUX.....	99
Le fétiche aux miroirs - Jean-François DEMONT .....	105
Maternité Bambara de Koulikoro - Jean-François LE GRAND .....	110
Ver de terre amoureux d'une étoile - Yves CREHALET .....	116
Le grand mamamouchi - Georges HARTER .....	118
Les ratés d'une collection - Yann MEYER .....	122

## S'enrichir

Objectif : Voir - David WIZENBERG .....	126
Jeune fille Bambara du Kala - <i>Donniya bisigi</i> - Jean-François LE GRAND.....	130
Fang / Qui sont les artistes ? - Michèle WIZENBERG .....	136
Regards vers le Nord-Ouest de l'Amérique - Dominique GREPPI .....	141
Tours et Détours d'une couronne et d'un bouclier - Carmen BERNAND .....	147
Visite découverte du centre culturel Tjibaou, Nouméa - Marion BERTIN .....	150
La peinture aborigène d'Australie comme théâtre de la mémoire - Bertrand ESTRANGIN.....	153
Arts d'Afrique au patrimoine mondial - David WIZENBERG .....	156

# Entrée en matière

Martine Belliard-Pinard

---

“Je me souviens”... oserai-je commencer ainsi ? Une locution qui n’est pas une entrée en matière des plus originales, me direz-vous ! Georges Perec est passé par là avec brio et je me souviens effectivement de Samy Frey en chair et en os, pédalant seul en scène et récitant cette belle litanie... Mais c’était il y a près de trente ans et il y a ici de grandes différences : je ne pédale pas, pas vraiment d’effort surhumain depuis dix ans mais du travail et beaucoup de plaisirs et de bonheur. Et “l’entrée en matière” est lourde de sens puisque la matière est bien vivante : ces souvenirs qui sont les miens, et vous, les hommes et les femmes qui forment l’association apportant votre vécu, votre passion, votre enthousiasme.

La matière c’est aussi celle des objets que beaucoup chérissent et je suis sûre que ce sont eux qui occuperont la première place de cet ouvrage car il est souvent plus aisé de les faire parler que d’évoquer des expériences passées... par pudeur probablement. Mais c’est sans compter sur la force de ces objets qui en disent pourtant long sur nous et façonnent d’une certaine manière notre identité puisqu’ils nous orientent vers telle ou telle rencontre, vers telle ou telle socialité.

Il me semble naturel de choisir en prologue à ce patchwork que nous avons voulu constituer pour les dix ans de *Détours des Mondes* l’évocation de quelques jalons de cette aventure. Ils ne sont pas choisis parmi les plus importants ni les plus marquants de cette mosaïque d’activités et de rencontres, mais tels que ma mémoire se joue à me les restituer.

Du plus loin que je me souviens, c’est peut-être dans le désert d’Atacama ou encore dans les montagnes du Nord-Vietnam qu’une petite idée s’est immiscée dans ma tête. Partie pour rejoindre notre fille sur “son” tour du monde à deux reprises, je ne pouvais plus revenir dans le petit bureau que j’occupais alors à Paris et l’impérieuse nécessité de “changer” de vie s’est alors imposée à moi : trouver un métier qui me permettrait de côtoyer les différentes cultures du monde. Mais mon “Business Plan” n’était pas vraiment au point, il faut l’avouer. En 2008, diplôme de l’École du Louvre en poche, spécialités Arts d’Afrique et Arts d’Océanie, le blog *Détours des Mondes* commencé en 2005, je ne voyais pas encore bien le fil conducteur de cette orientation... si ce n’est un désir fort de rencontrer les personnes avec lesquelles je dialoguais via internet, ces anonymes passionnés de ces cultures et de ces arts, pour nous, lointains.

C’est ainsi que l’association a vu le jour, au printemps 2009, aidée en cela par Valérie Le Nghiem et Bernard Martel.

Je me souviens bien sûr du premier programme : saison 2009/2010 ! J’assurais alors



douze conférences réalisées tous les quinze jours, les mardis après-midi, qui se voulaient principalement être des introductions aux arts d'Afrique et d'Océanie. Si le calendrier n'a pas changé, ces séances étaient alors reprises le mercredi soir avec un très petit nombre de courageux... surtout par les sombres soirs d'hiver.

À l'époque, les conférences avaient lieu à la Maison des Associations du 15è, la "Saïda", en haut de la côte... difficile de la monter lorsqu'il s'agissait de porter des ouvrages ; mais c'était une "MDA" qui nous a accueillis gracieusement de nombreuses années.

Dès 2010, les présentations étaient répétées le jeudi soir pour les membres de la Société des Amateurs de l'Art africain, une association fondée par Gabriel Massa.

Je me souviens de notre premier voyage : Lyon et le musée africain, actuellement disparu sous son ancienne forme, mais qui doit renaître sous le titre du Carrefour des Cultures Africaines.

Puis ce fut la première *Lettre DDM* écrite par Bernard Martel en date du 28 septembre 2009 : une page recto verso d'actualités choisies, sans photographies.

Je me souviens de notre stand sur le parvis de la mairie pour le premier samedi de septembre des associations du 15è (photo 1), un espace où l'on avait l'impression de jouer à la marchande mais les "clients" étaient rares !

Décembre de cette année-là, un voyage était prévu en Belgique pour l'exposition *Mayombe* à Leuven, une exposition qui s'est avérée passionnante en compagnie de Jan Rayemaekers. Mais la gare du Nord était glaciale, le TGV en retard à cause des intempéries et je me suis juré que nous ne repartirions plus jamais en hiver : ces "expéditions" s'avéraient par trop périlleuses !!

Je me souviens de ces premières années où Marguerite de Sabran nous accueillait avec chaleur et enthousiasme pour nous faire découvrir les œuvres de la prochaine vente Sotheby's ; on pouvait se croire alors des "VIP" ! (photo 2)

Dès la deuxième année, des membres se sont lancés dans les présentations, eux aussi apportant leurs connaissances et ouvrant une alternative à une parole alors unique qui déversait son enseignement *ex cathedra*... ce fut Claude Lafoy et les bracelets d'Afrique de l'Ouest, Valérie Le Nghiem et les masques *Soweï*, Chantal Pasquet avec des hommes et des musées, Chantal Diot avec la divination en Afrique Noire et Georges Harter qui, déjà, tentait de traiter un sujet périlleux : *Sculptures africaines : Les Vrais, les Faux, les Vrais-Faux*.

Très rapidement, des personnalités extérieures furent invitées : Marie Delbard, Christophe Rolley, Audrey Coudre, Lucas Ratton, Jacques Barrier, Odilon Audoin, Michel Renaudeau... l'idée d'une parole plurielle prenait racine et fonctionnait de fait.

Je me souviens des petits cafés de rentrée offerts à l'occasion du *Parcours des Mondes* avant qu'ils ne soient remplacés par la conférence d'un expert invité... mais pas seulement... car les passionnantes présentations de Bertrand Estrangin transformèrent les cafés/

croissants en un modèle instructif ; et la conférence de François Neyt fut suivie d'un succulent déjeuner partagé.

Pour rester sur le clin d'œil gastronomique, je me souviens de ce repas fantastique que nous avons partagé au soleil dans la cour du musée de Tervuren, les assiettes sont vides sur la photographie, mais nous ne sommes pas venu à bout des vingt *Moambé* congolais que j'avais commandés ! (photo 3)

Je me souviens de l'hiver 2012, notre première table-ronde se tenait à la mairie du 15<sup>e</sup> avec un beau sujet : *Qu'est-ce que collectionner l'art « premier » ?* suivie deux ans plus tard d'une seconde rencontre autour de la question *La collection : une œuvre d'art ?*

Je me souviens de ce musée fabuleux que beaucoup découvraient pour la première fois comme une caverne d'Ali Baba, le Pitt Rivers Museum d'Oxford. Pas de visite guidée prévue, il suffisait de se perdre dans les dédales de vitrines... (photo 4)

Juin 2013 voyait la naissance de l'espace membre sur internet, *Cent Détours*, et avec lui la publication et l'archivage de notre *Lettre* qui s'intitulera plus pompeusement *La Revue DDM*, avec pour la première fois des photographies et la contribution de différents membres. Pour cette première, Mariette Naboulet signe un article *Le voyage dans le Pacifique*, c'est déjà le numéro 40 ! (*Notons que l'Espace Membre a fait peau neuve et c'est un site élégant qui se découvre à l'adresse <https://centdetours.org/>*)

Je me souviens encore d'une journée mémorable de printemps passée dans les rochers de Fontainebleau où l'archéologue Duncan Caldwell nous entraînait dans d'improbables grottes afin de découvrir la trace de nos lointains ancêtres. Plus tard en 2016, nous assisterons au surréaliste "décortiquage" de son *nkisi nkondi* lors d'une conférence pour l'association. (photo 5)

Cette année-là, à Strasbourg, Nanette Snoep nous faisait découvrir le jeune musée vaudou et Gaëtan Nossouglo, a su, par son extraordinaire talent de conteur, nous transporter l'espace d'un instant dans le monde des *Egungun*.

Je me souviens de Dereck Graine et de son atelier sur les Mumuye, empoignant sa perceuse, à l'œuvre sur des statues pour nous montrer les différences de bois... effrayant !

À Berlin nous découvrons ce musée extraordinaire qu'était Dalhem. Je fus frappée par la richesse des collections mélanésiennes et fascinée par les périples des expéditions allemandes du début du XX<sup>e</sup> siècle. Nous rencontrâmes Regina Knapp, une jeune femme anthropologue allemande, fille adoptive d'une famille Benabena qui avait choisi de se marier à Napamogona en Papouasie... un parcours peu commun.

Je me souviens encore de Zürich, du fabuleux musée Rietberg et des caves emplies d'objets de la nouvelle maison de vente Walu ; et ce printemps-là, des fabuleuses séries (statues Lobi, poteries Kwoma, crochets du Moyen Sepik et encore masques à igname) que le musée des Cultures de Bâle présentait lors de l'exposition *Pas de bande à part*.

En 2015, notre visite assez confidentielle des collections ethnographiques de l'Université

de Gand avec Pauline Van der Zee, fut suivie d'une belle discussion et d'un apéritif bien sympathique qu'elle nous servit.

Je me souviens à l'automne 2017 de notre après-midi dans les calanques de Marseille, un moment magique après avoir rêvé de Jack London à la Vieille Charité !

En 2018, le musée missionnaire dans la banlieue de Vienne nous accueillait. Le lieu était fermé au public et nous ouvrons les placards et déballions avec fébrilité des cartons d'objets papous. Le moment était digne de celui de la découverte de cadeaux, pour ceux qui se seraient crus des enfants l'espace d'un instant !

Je me souviens des soirées DDM toujours appréciées (photo 6). L'année 2018 a vu une innovation : deux de nos membres, Michèle et David Wizenberg nous ont accueillis chez eux, soleil et ciel bleu étaient de la partie !

Ces deux derniers printemps, nous avons participé au *Bourgogne Tribal Show*. Ce fut à chaque fois une pause bucolique et chaleureuse, un moment de rencontres privilégiées avec des collectionneurs et des marchands. (photo 7)

Cette courte évocation ne reflète en rien l'exhaustivité des activités de ces dix dernières années ; et j'oublie volontairement ou involontairement beaucoup de ces moments qui ont ponctué la naissance et la croissance de cette "pelote" de relations que nous avons construite ensemble.

Puisse, pour rester dans la métaphore textile, cette trame grandir et forcer encore, et ce afin de proposer de multiples ficelles à tisser pour les *Curieux* de tous poils, les *Regardeurs* qui ont soif de connaissances et de partages !

*Merci aussi à ceux qui n'ont pas été cités précédemment et qui ont animé conférences, ateliers ou visites : Martine Amiot-Guigaz (... et qui s'est chargée de la relecture), Odilon Audouin, Claudia Augustat, Alexandre Bernard, Carmen Bernard, Julien Bondaz, Roselyne Boutaudou, Jean-Jacques Breton, Mathilde Buratti, Stéphanie Caffarel, Jacques Chantereau, Marie-Lise Charlez, Julien Clément, Christian Coiffier, Lydia Couet, Christian Couturier, Yves Créhalet, Jean-Jacques Dardel, Jean-Hervé Daude, Jean-François Demont, Erwan Dianteill, Laurent Dodier, Serge Dubuc, Jean-Baptiste Eczet, Marc Leo Felix, Robert Gadessaud, Aurélien Gaborit, Pierre Ginioux, Bertrand Goy, Vikas Harish, Stéphane Jacob, Monique Judy-Ballini, Nacera Kainou, Robert Kopp, Daniel Lajoie, Jean-François Le Grand, Agnès Lefebvre, Gérard Macé, Antoine Marie, Jean Metzger, Anthony Meyer, Jean-Jacques Mandel, Patrick Mestdagh, Christophe Moulhérat, François Neyt, Evelyne Paradis, Emmanuel Pierrat, Josette Rivallain, Céline Roque, Émilie Salaberry, Christian Seignobos, Aurore Soares, Egidia Souto, Jean-Claude Toulon, Emmanuel Vartagnan, Wónu Vèys, Alain Vidal-Naquet, Alain Vial, Béatrice Voirol, Annick Walker, Jean-Pierre Warnier, Agnès Woliner.*

*Une pensée émue pour ceux qui nous ont quitté : Jean-Jacques Breton, Roland Carayon et Sylvie Dubois.*

Afin d'introduire cet ouvrage qui brosse des figures de passionnés, et pour beaucoup de collectionneurs, rappelons les paroles de Jean-Jacques Breton, en décembre 2014, insufflant une ligne directrice quant à la conduite de notre vie : "*N'oubliez pas de collectionner les instants heureux*".

J'espère que pour vous, il y en eut au travers de nos différentes rencontres.

Pour moi, ce fut un régal (photo 8).





# Détours avant "Détours"

Jean-Yves Boutaudou

---

En ce temps-là, c'est-à-dire vers 2007-2008, nous étions un certain nombre qui, ayant passé l'âge des études mais étant toujours curieux d'apprendre, nous retrouvions une fois par semaine pour suivre, en auditeurs libres, le cours de Ludovic Coupaye sur « L'histoire des arts d'Océanie ».

L'intitulé du cours était suffisamment large pour permettre d'envisager d'améliorer ses connaissances pendant quelques (dizaines ?) d'années, en compagnie de personnes motivées par la jeunesse ou l'expérience.

Et effectivement ce fut l'occasion de rencontrer quelques personnes qui deviendront plus tard des fidèles de *Détours des Mondes* et en particulier Martine Pinard, qu'on n'appelait pas encore « Madame la Présidente ».

Déjà, sous un air charmant, on pouvait percevoir une volonté très affirmée de faire quelque chose dans le domaine de l'art Océanien. On n'avait pas très bien compris quoi à l'époque mais peut-être ne le savait-elle pas elle-même (ou ne voulait-elle pas le dire aux curieux que nous étions).

Toujours est-il que nous avons essayé d'aider Martine à créer et faire fonctionner sa structure avec la foi de ceux qui sont prêts à se dévouer pour une bonne cause.

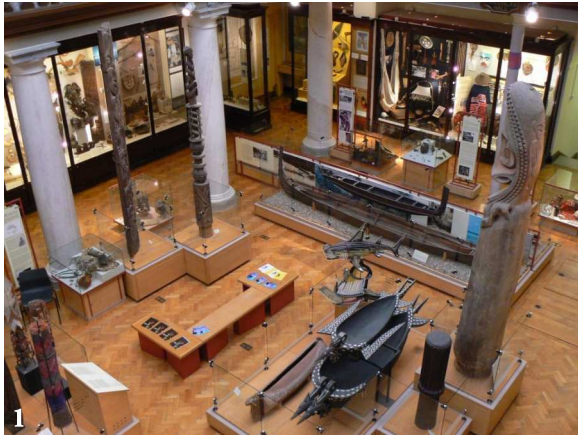
L'avenir nous a donné raison, mais n'anticipons pas.

En effet, nous eûmes au moins deux occasions de mieux nous connaître et de renforcer nos liens d'amitié. L'École du Louvre organisait chaque année avec Ludovic Coupaye un voyage d'études destiné aux « vrais » élèves. Ceux-ci, pour des raisons mystérieuses, n'occupaient généralement pas toutes les places, qui étaient alors proposées aux auditeurs libres selon le principe du « premier arrivé, premier servi », exercice pour lequel Martine et quelques autres faisaient preuve d'une grande compétence.

C'est ainsi que le 21 février 2008 à l'aube, nous primes un car, qui après avoir d'entrée brûlé un feu rouge sur les Champs-Élysées (ce qui nous retarda quelque peu), nous conduisit néanmoins à bon port à Cambridge (photo 1).

Là, Ludovic nous plongea immédiatement dans le grand bain en nous emmenant au MAA (Museum of Archeology and Anthropology de l'Université de Cambridge) où, bien que peu avertis, nous sentîmes tout de suite que c'était la caverne d'Ali Baba, tant il y avait







de choses fascinantes dont on ne pouvait se détacher.

Après un dîner convivial et bien arrosé (ou le contraire-photo 2) et un bain de jouvence dans une « Youth Hostel » qui voulut bien faire quelques dérogations sur la limite d'âge, nous repartîmes dès le lendemain matin pour une visite commentée approfondie du MAA.

C'est d'ailleurs avec un grand plaisir que j'ai retrouvé certaines des plus belles pièces de ce musée à l'exposition *Oceania* de la Royal Academy.

Puis nous reprîmes notre car pour aller à Oxford visiter le Pitt-Rivers Museum, autre visite marquante tant ce musée est étonnant par son architecture, la présentation de ses collections, très 19<sup>e</sup> siècle, ainsi que la richesse et la qualité des pièces qui y sont proposées, parfois dans le plus grand désordre (photo 3).

Et quel plaisir de découvrir une pièce cachée au fond d'un tiroir ou dans un recoin et d'en discuter avec les autres participants !

Enfin, le lendemain, ce fut de nouveau un trajet en car pour Londres pour aller au British Museum. Mine de rien, Ludovic en profita pour proposer des quiz qui sans doute lui permettaient de voir si ses fidèles élèves avaient bien suivi. (photo 4)

Vous l'aurez compris, il s'agissait d'un de ces voyages qui crée des liens forts et donnent envie de continuer. C'est d'ailleurs ce que nous fîmes, dans le même cadre, deux ans plus tard, en allant à Berlin, découvrir le Musée d'Ethnologie de Dahlem (photo 5 et 6).

Aujourd'hui, « Détours des Mondes » existe et s'est développé pour le plus grand plaisir des amateurs.

Well done, Martine et longue vie à « Détours des Mondes ».



## Découvrir

BOUDRY Claude	Recherches
DUBUC Serge	Dessins de Papouasie
LAFOY Claude	Savoir Partir - Partir Savoir
CHANTEREAU Jacques	Objectif Pays dogon
LAJOIE Daniel	L'art premier et l'art contemporain
HARBONNIER-PASQUET Chantal	Une Sans-Grade
DIOT Chantal	Vivre son rêve
NABOULET Mariette	Ailleurs...
LE NGHIEM Valérie	Du Cameroun à Détours des Mondes : Mon parcours africain
TRAVERS Andrée & Christian	Des objets et des hommes ?
PINARD Bruno	Dix ans de Détours des Mondes ou comment mon univers familial a changé du tout au tout.
GINIOUX Claire	Sans Pedigree



# Recherches

Claude Boudry

---

Continuons à chercher ou fouiller...

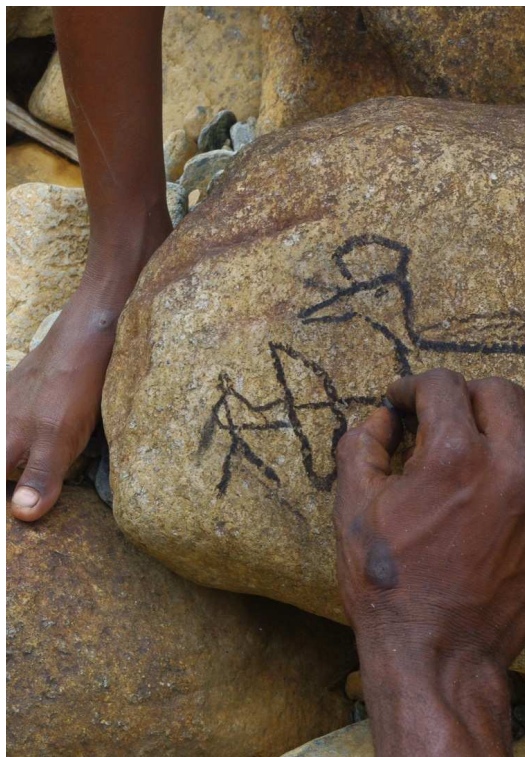
En souvenir d'une belle journée passée avec l'association en forêt de Fontainebleau



# Dessins de Papouasie

Serge Dubuc

---



Les quelques dessins présentés ici ont été choisis parmi une centaine réalisée à l'occasion d'un voyage en Août 2011 dans la région Mamberamo, en Papouasie Occidentale. Cette région de plaine marécageuse a été, vers 1990, l'un des terrains d'étude d'Anne-Marie et Pierre Pétrequin, couple de préhistoriens bien connus à qui nous devons une passionnante étude sur les derniers tailleurs de pierre de la planète (1).

Bien modestement, nous avons, deux amis et moi-même, tous trois passionnés de tir à l'arc, production de feu et taille de pierre, emprunté leurs pas vingt ans après. Nous avons donc, à notre tour, rencontré ces populations de chasseurs-pêcheurs-collecteurs Iao, Duvlé et Wano, qui, bien qu'ayant depuis lors délaissé la pierre pour le métal, n'en continuent pas moins de suivre un mode de vie traditionnel.

Si la plupart des informateurs des Pétrequin étaient décédés lors de notre passage, nous avons en revanche rencontré leurs enfants, et grande a été leur émotion lorsque nous leur avons montré le livre *La hache de pierre en Irian Jaya*, dans lequel ils ont reconnu leurs parents.



Toujours posés sur pilotis entre fleuve et forêt, les villages traversés nous ont donné l'occasion de croiser des humains au fond si semblables à nous, mais dont nous ne sommes pas vraiment prêts à suivre la frugalité du mode de vie.

Afin de tenter d'aller à la rencontre de ces gens du bout du monde, nous avons manifesté notre intérêt profond pour certains aspects de leur culture matérielle : fabrication de guimbardes, de pirogues, d'arcs et de flèches, de filets de portage, production de feu, etc.

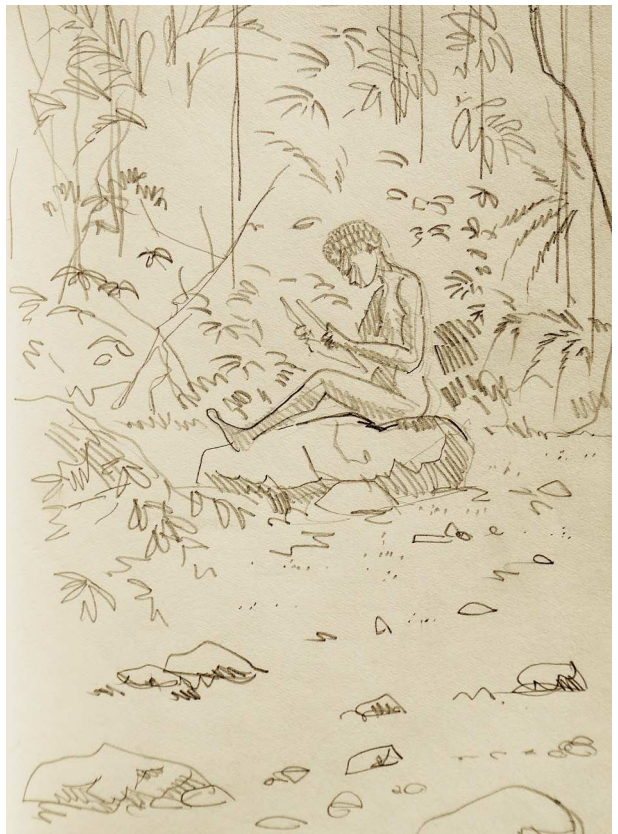
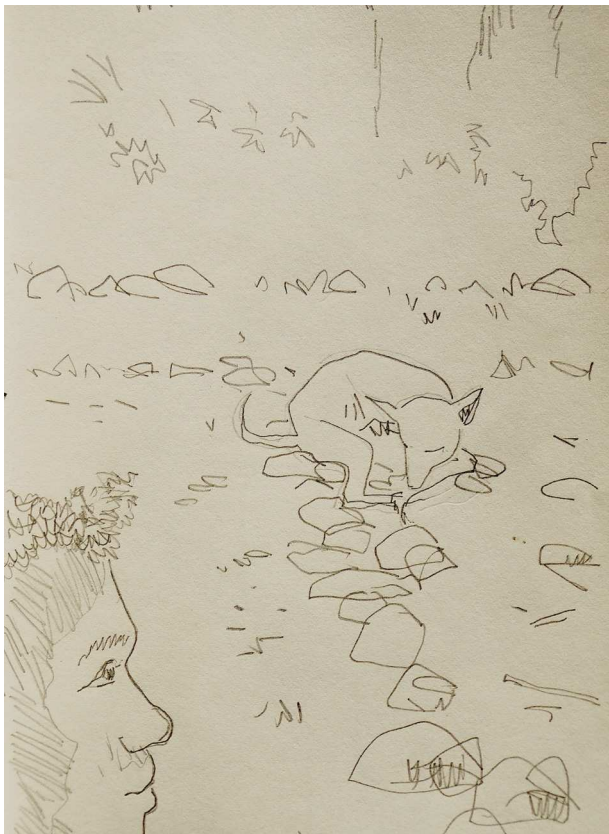
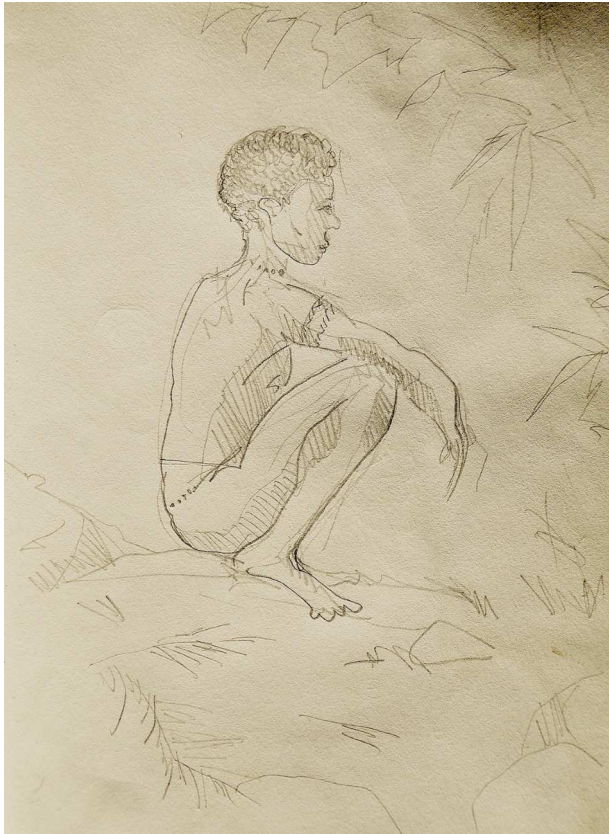
Pour ce qui me concerne, le dessin a été, en plus du reste, un mode de communication apte à franchir bien des barrières. Il exige, contrairement à la photographie et ses instants volés, un certain don de soi, ne serait-ce que du fait de conditions climatiques relativement éprouvantes.

Il a également été utilisé en retour par certains Papous pour nous préciser tel ou tel aspect de leur existence...

Je garde aujourd'hui intact le souvenir de cet univers végétal qui partout impose sa loi, nous renvoyant chaque jour un peu plus à notre inadaptation, et de ces gens si vivants par-delà les vicissitudes.

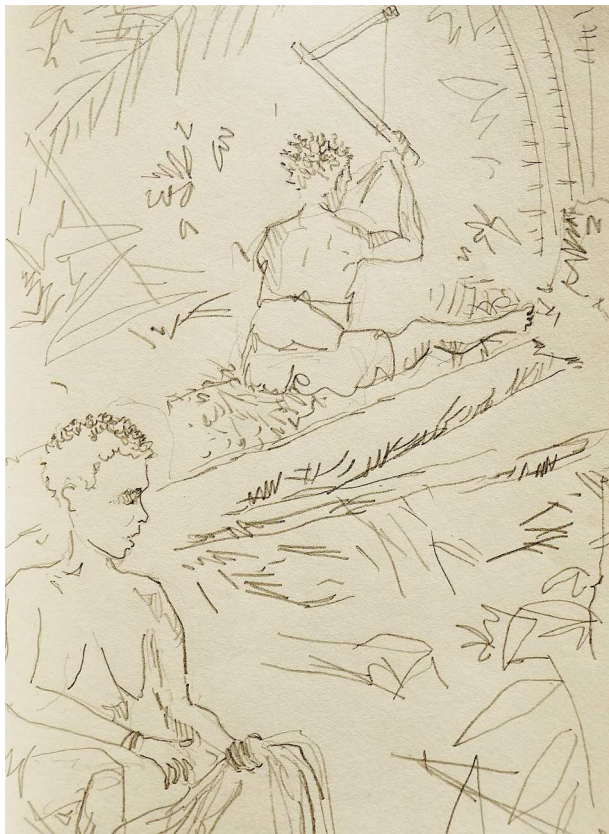
Je pense à eux chaque jour que tombe la pluie.

(1) À lire : *Écologie d'un outil : La hache de pierre en Irian Jaya*, et *Objets de pouvoir en Nouvelle-Guinée*.

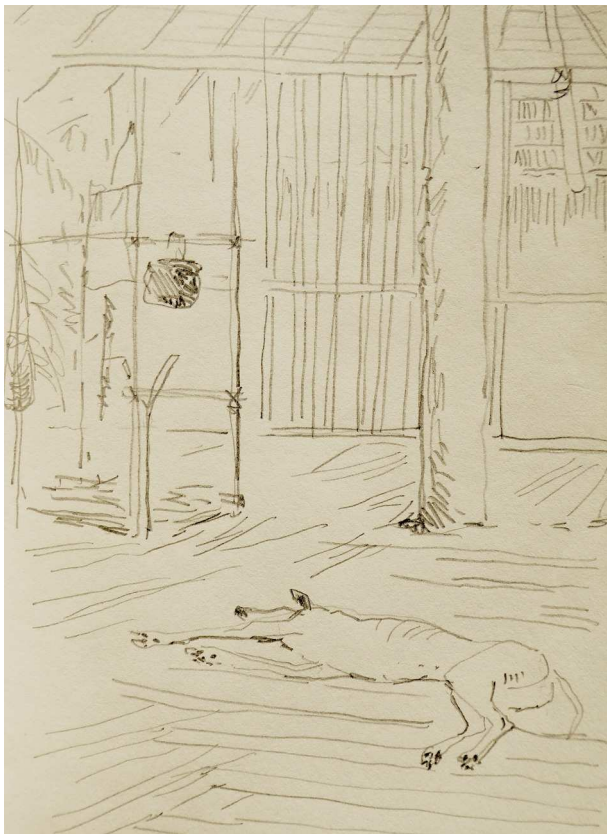
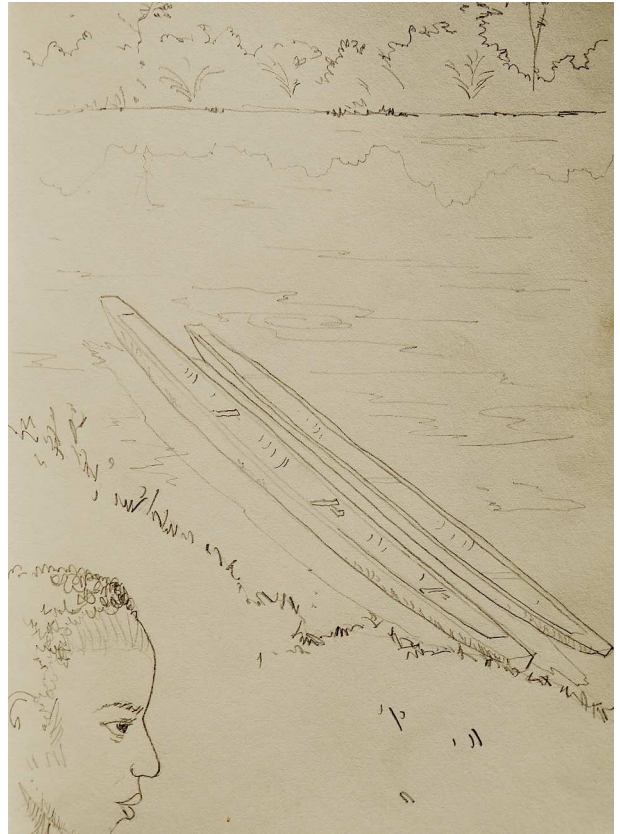
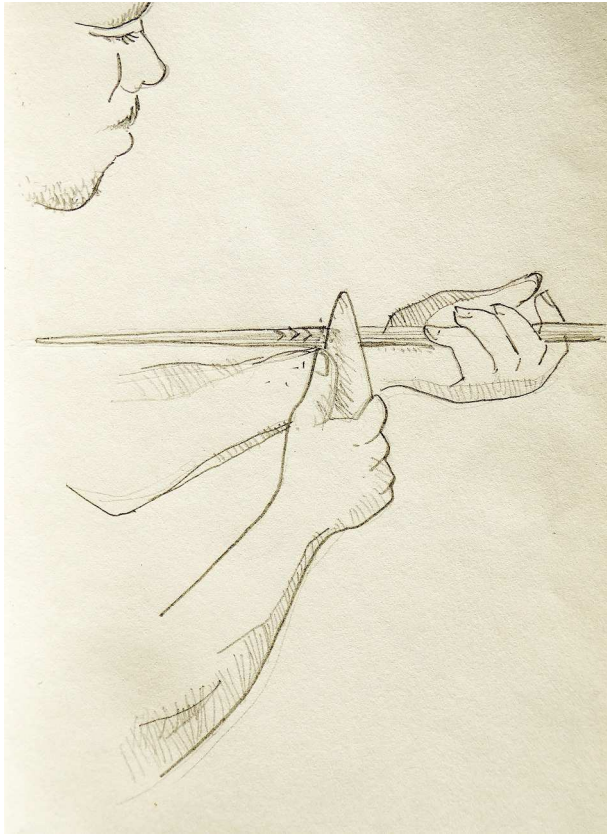




Enfants de Tibère







# Savoir Partir - Partir Savoir

*Ou comment un beau jour de 1969 je me suis retrouvée en Afrique.*

Claude Lafoy

---



Je me revois encore, jeune prof tout juste diplômée, prenant l'avion à Orly avec une petite valise contenant tout ce que je possédais à l'époque, c'est-à-dire pas grand-chose sauf peut-être le goût de l'inconnu que certains qualifieront d'inconscience. Je n'ai à ce jour, pas encore su qui avait raison...

Le titre de ce témoignage m'a été inspiré par une installation que l'on trouve disséminée sur sept lieux à La Rochelle où j'ai jeté l'ancre et celle-ci précisément se situe près des deux célèbres tours qui ferment le vieux port ou qui l'ouvrent suivant que l'on y entre ou qu'on le quitte.

**Savoir Partir** ... Le hasard mit sur mon chemin une personne et une opportunité de ne point enseigner en France. C'était la grande époque de la Coopération. Je la saisis en moins de 2h de réflexion. Je m'interroge encore sur mon audace du moment, étant très timide à cette époque. Un challenge ? Certainement. Me prouver une fois de plus que j'étais "cap"... Vous connaissez le jeu. Chez nous dans une fratrie de six, nous avions l'habitude de cette concurrence, oser, se dépasser. Et puis avec un grand père Cap Hornier et patron du port de Quimper nommé le Cap Horn bien sûr, je fus amenée à le traverser chaque jour en barque avant qu'un pont ne vint briser le charme de ces aventures quotidiennes.

Tous ces ingrédients mélangés contribuèrent peut-être à *Savoir Partir*.

**Partir Savoir**... Alors là je n'en savais rien de rien sauf "Ma" destination : Abidjan Côte d'Ivoire, un poste au Lycée Classique. Mon ignorance sur le sujet était abyssale.



Ce que j'y ai appris... En qualité de prof, a priori j'y allais pour leur apprendre avec mes certitudes de petite "toubabou", nom donné aux Blancs en Côte-d'Ivoire. Bien sûr ce fut le cas dans une certaine mesure, mais aujourd'hui je sais que ce n'était pas grand-chose au regard de ce que ce long séjour de 17 ans m'aura apporté.

À peine débarquée de l'avion au petit matin, la chaleur moite et l'odeur de terre humide nous enveloppent. Un commis du ministère nous attend une pancarte à la main et nous conduit vers un petit camion. Un premier arrêt à l'hôtel *Le Désert* en plein milieu de Treichville ; et la première visite au ministère le lundi matin qui allait me réserver ma première surprise de taille à savoir que mon poste au Lycée Classique avait été attribué à quelqu'un d'autre et que j'étais affectée à Yamoussoukro au collège de la Présidence !

Premier pas dans l'univers de la grande embrouille et surtout débrouille.

Un matin d'octobre, je pris ma petite voiture enfin arrivée de France par bateau et je partis fièrement d'Abidjan, mais je dus apprendre très vite la notion de code de la route ivoirien. Mon imagination allait bon train. On m'avait bien parlé du palais présidentiel ; à mon arrivée à Yamoussoukro, le spectacle dépassa largement mes supputations...

Mon emploi du temps me laissant quelques moments libres, je sillonnais les environs et les petits villages typiques de la région Baoulé.



L'accueil y était toujours chaleureux mais je fus frappée par le travail harassant des femmes, lesquelles, entre la recherche de l'eau, la récolte du bois pour la cuisson des repas, la corvée du pilage du mil, ne cessaient de sourire. Peu d'hommes, sauf à l'ombre sous l'arbre à palabres. Je ne commenterai pas.

Une autre de mes destinations fut Bouaké. Ce fut la découverte de mon premier marché ! Odorant, animé, coloré, joyeux, bruyant. Ce fut aussi la découverte de mes premiers bracelets, poids à peser l'or, petites cuillères, et perles. Je ne me rappelle même pas avoir vu de masques et statuettes. J'interrogeais les marchands peu nombreux à cette époque mais les explications restaient vagues, la discussion sur le prix à payer étant à leurs yeux la seule chose importante. Et ce fut une grande nouveauté que de marchander. Cela finissait toujours par un grand éclat de rire et une tape dans la main, chacun persuadé que

la prochaine fois c'est lui qui gagnerait. Un vrai sport. Je m'étais fait des amis qui me rapportaient régulièrement des objets car je devenais une bonne et rare cliente qu'il fallait soigner.

Les vacances scolaires étaient l'occasion de pousser plus loin mes découvertes et je partis avec des amis pour mon premier voyage au Ghana. J'ignorais tout des Baoulé, des Ashanti... bref de tout ce que j'apprendrai plus tard. Ce fut aussi la découverte de Kumasi et son musée le Prempeh II Jubilee Museum qui renferme de somptueux costumes et objets d'apparat des rois Ashanti, de "mon" premier *Dja*, sorte de sac en toile renfermant les poids en bronze, les boîtes à poudre d'or, les petites balances et qui fut pour moi une révélation et le début de mon inlassable quête.

La *Collectionniste* avait frappé.

Dès lors tous mes voyages seraient guidés non seulement par la découverte de nouveaux paysages et peuples mais par les objets qui leur sont propres. Mon intérêt s'avéra plus ethnologique qu'"artistique" tout en recherchant bien sûr ce qui était le plus beau à mes yeux. Aucune référence au marché de l'art ne venant troubler mon choix, ne sachant même pas qu'il en existait un. J'allais le découvrir plus tard grâce à Samir Borro, Maine Durieu et André Blandin.

### 1971 : Le Pays Dogon Mali, un voyage inoubliable



L'arrivée sur la falaise vous plonge dans l'inconnu. Vous venez de passer les rochers de Sangha car il n'y a pas de route... notre dedeuch sera vaillante jusqu'au bout.

La chaleur est écrasante. L'accueil est simple sans effusion mais aimable. Je remarque les portes de grenier et leurs serrures. Aucun volet sculpté figurant *nommo*, aucun marchand de "souvenirs", j'ai bien conscience aujourd'hui d'avoir eu cette chance... Je ne suis pas venue là pour rapporter quoique ce soit, je n'ose jamais marchander en dehors des marchés, mais un soir sur la falaise un spectacle nous attend ou plus exactement ne nous attend pas. Une troupe de danseurs costumés de raphia et coiffés de masques surmontés

de différentes structures serpentent au son des tambourins et autres percussions. Les pas s'enchaînent les villageois assistent à cette procession qui progresse en serpentant. Je prends quelques photos, des diapositives. Bientôt nous nous apercevons que nous ne sommes pas seuls, un cinéaste est là une petite caméra au poing. Nous apprendrons plus tard qu'il s'agissait de Jean Rouch et que la danse avait lieu à Ireli pour les cérémonies du Sigui.

### **1971, je suis nommée à Bingerville.**

Le collège occupe la résidence de Binger lorsqu'il était gouverneur de la Côte d'Ivoire. Un vaste bâtiment colonial avec un grand escalier double permettant d'accéder à la Direction et aux salles de classes. En réalité c'est un orphelinat de Métis où l'on recueillait les enfants que de couples Français-Ivoiriennes, souvent enlevés à leur famille.

C'est à cette époque que je fis la connaissance de mon premier vrai collectionneur, un passionné qui prenait plaisir à raconter tout ce qu'il savait des objets qu'il recherchait sur tous les marchés de tous les pays environnants. Il s'agissait d'André Blandin, le grand spécialiste des bronzes qui résidait en Côte-d'Ivoire depuis 1957. Plus ethnologue qu'esthète, il n'eut de cesse de chercher l'origine de chaque bracelet trouvé, sa fonction, à quelle occasion il était porté ; une tâche d'autant plus difficile que ceux qui les vendaient n'en savaient la plupart du temps pas grand-chose et que déontologiquement il n'aurait pas acheté un bracelet porté !

Ce que je retiens d'André Blandin c'est sa grande humilité quand nous parlions de ses recherches et de ses voyages. Toujours soucieux de trouver la vérité en allant sur le terrain au plus près des populations. Il faut dire que le sujet ne faisait pas l'objet de publications, la littérature sur l'art africain étant presque inexistante. Les sources étaient souvent extraites de témoignages de personnages comme les lieutenants Desplagnes et Binger qui les mentionnaient dans leurs carnets et leurs rapports.

### **Plus on cherche, plus on veut savoir...**

Je me rendis compte que je n'avais plus besoin de posséder les objets mais plutôt d'en savoir toujours plus. Tout ce que j'avais acquis chez Maine Durieu, et particulièrement les sièges et les poulies, me suivait partout et était devenu si familier que je n'imaginai pas une seconde m'en séparer ! Si la taille imposante de certains, comme celle du Grand Calao de Khorogo et du lit mortuaire, aurait pu être un critère de délaissement lorsqu'après le Maroc nous sommes rentrés définitivement en France, je ne les ai pas abandonnés !

Ce fut alors le début d'une quête incessante de livres sur l'art africain. Je visitais les galeries du quartier Saint Germain, Maine Durieu occupait à présent celle d'Hélène Leloup, Quai Malaquais. C'était la grande époque des objets dits ethniques.



Les piliers de Toguna et autres échelles Dogon étaient très prisés.

J'adorais le musée Dapper de l'époque niché dans la verdure de son jardin avenue Victor Hugo. Bien sûr le musée de l'Homme eut ma visite, mais celui de la porte Dorée avait ma préférence.

Dans les années 2000, je commençais à m'intéresser à cette nouveauté qu'était le "Blog". Je créais le mien intitulé AKWABA AFRICA (*bienvenue en Afrique*). Les événements comme *Parcours des Mondes* (à l'époque *KAOS*) apparurent en 2002 ouvrant grand les galeries et où l'on pouvait encore interroger les propriétaires des lieux même sans aucune intention d'achat.

Ainsi au fil des billets rapportés sur le blog je fis la connaissance, par blog interposé, de Martine *Détoursdesmondes*. Nous décidions de nous rencontrer "en vrai" après plusieurs échanges de commentaires et profitions du *Parcours* pour nous donner rendez-vous. Depuis ce temps là nous ne nous sommes plus quittées. Grâce à elle, j'ai suivi pendant deux ans les cours de l'École du Louvre, en auditrice libre, puis ce fut la naissance de l'association, les conférences à la salle de la Saïda dans le 15<sup>e</sup>. Les amies que l'on retrouve tous les mardis... un vrai bonheur. Les premiers voyages à Londres, les escapades bruxelloises.

Mais vous connaissez... et aujourd'hui ce sont les 10 Ans de *Détours des Mondes*. Alors Joyeux Anniversaire. Longue vie et encore Merci.



# Objectif Pays Dogon

Jacques Chantereau

---

## Décembre 1977

Depuis quelques mois, Dominique et moi sommes au centre agronomique de Bambey à environ 110 km à l'est de Dakar. Dominique enseigne le français à de grands élèves de l'École Normale voisine. Moi, je m'occupe de céréales africaines à la station de recherches. Jusqu'alors nous avons peu voyagé dans la région, aussi le désir nous prend de profiter des vacances de fin d'année pour découvrir le fameux Pays dogon, dont nous sommes curieux, et qui n'est pas si loin. Nous sommes d'autant plus incités à le faire que des collègues du centre vont entreprendre d'en faire la visite à la même période. Il n'est pas question de se joindre à eux qui se sont déjà organisés en famille pour réaliser l'expédition. Pour nous, jeunes mariés sans grands moyens, cela sera plus spartiate et improvisé mais nous aurons l'occasion de croiser mes collègues en chemin, d'abord à Bamako, puis au Pays dogon. La seule disposition que nous prenons est la réservation de nos billets d'avion sur Air Mali aussi appelé Air-Maybe : départ Dakar-Bamako prévu le mardi 23 décembre et retour une semaine après le 30. C'est un peu juste mais jouable, si le 24 nous pouvons partir de la capitale du Mali pour gagner Mopti le soir et arriver le lendemain au Pays dogon.

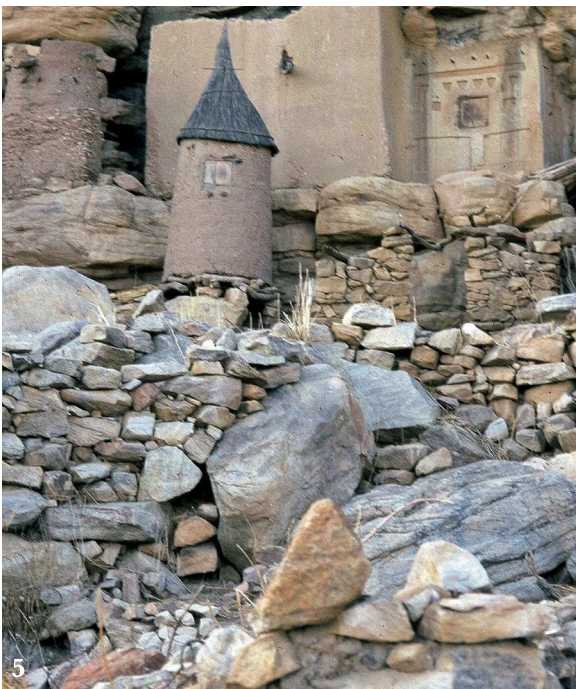
Tout se passe bien au départ de Dakar. Air Mali fait mentir sa mauvaise réputation en assurant le vol sans encombre ni retard. A l'arrivée, c'est la découverte de Bamako en taxi avec sa circulation routière anarchique qui surprend même des résidents au Sénégal comme nous. Il faut passer l'unique pont sur le Niger particulièrement embouteillé. Nous arrivons enfin à l'hôtel des Hirondelles sur la route de Koulikoro, axe particulièrement animé baignant dans les gaz d'échappement de véhicules motorisés fumant et pétaradant. Nous sommes chanceux d'avoir une chambre à l'hôtel. Nous verrons le lendemain. Le jour suivant, une déconvenue nous attend. Soucieux d'éviter les ennuis avec la maréchaussée malienne à l'affût d'expatriés en situation d'irrégularité, je me présente à un service administratif pour touristes afin d'avoir la nécessaire autorisation de photographe. Le Mali était à l'époque un pays socialiste qui prétendait exercer un contrôle étatique strict. Ma demande est bien reçue mais l'attribution du permis demande une journée et, comme le lendemain 25 décembre est férié (effet résiduel de l'époque coloniale dans ce pays islamique), ce sera pour le 26. Voilà qui n'arrange pas notre planning. Par ailleurs, nous sommes confrontés à l'impossibilité de trouver une voiture de location fiable et peu coûteuse. Nous voyagerons donc en taxi-brousse. En attendant, nous pouvons passer le réveillon avec mes collègues qui sont déjà à Bamako et qui nous ont proposé de les retrouver à cette fin.

Le 26 décembre, armés du permis de photographier obtenu le matin, nous allons à la gare routière. Une fois sur place, il nous faut attendre que le véhicule pour lequel nous avons payé des places ait fait le plein de passagers et que leur amoncellement de bagages soit chargé (photo 1). Les deux opérations sont l'objet de palabres qui prennent du temps et ce n'est que vers midi que nous partons. Nous avons droit dans la 404 break qui nous conduit, aux sièges de la banquette du fond sur laquelle Dominique et moi nous nous retrouvons coincés avec une corpulente ménagère malienne dont j'ai aujourd'hui l'embonpoint. A l'intérieur, les portes ne s'ouvrent pas. Les poignées ont été arrachées. L'objectif est d'arriver à Mopti, à 640 km de Bamako, dans la soirée mais nous en doutons. Nos craintes s'accroissent car les contrôles routiers sont nombreux et ceux-ci occasionnent de longues négociations financières entre le chauffeur et les gendarmes.

Quand enfin nous arrivons à Ségou, le conducteur décide qu'il est tard et que le voyage reprendra le lendemain. Libérés, nous partons à la recherche d'un hôtel. Nous allons à l'Auberge, un établissement simple, proche du fleuve Niger qui est tenu par de sympathiques Libanais. Après une bonne nuit, nous retrouvons au petit matin notre équipage à la gare routière. La température est frisquette en cette fin décembre et nous apprécions de nous retrouver au chaud à l'intérieur du véhicule. Le voyage reprend. Les kilomètres défilent car les contrôles après Ségou sont moins nombreux que la veille. De plus, nul incident technique ne vient perturber le voyage. Dans l'après-midi, nous arrivons à Mopti en ayant cependant conscience que nous n'aurons pas le temps de faire un tour au Pays dogon. Il nous reste trois jours pour faire une visite qui serait forcément éclair et revenir à Bamako en taxi-brousse avant de prendre l'avion. C'est irréaliste d'envisager y parvenir sans précipitation, stress et risques. Il est préférable de prendre le chemin du retour le lendemain. Dans l'attente, Mopti s'offre à nous.

C'est une ville colorée, odorante et grouillante d'activités avec son port où pirogues et pinasses de toute taille circulent (photo 2). L'habitat en pisé, que domine une mosquée à l'architecture soudanienne élancée, assure le dépaysement attendu. C'est conforme à l'imaginaire que les livres de géographie de notre jeunesse, les affiches des compagnies aériennes ou les films d'aventures donnent de l'Afrique occidentale. En même temps que nous découvrons la ville, notre préoccupation est de trouver une chambre d'hôtel. Rapidement, nous nous rendons compte qu'une multitude d'expatriés du Mali et des pays voisins ont entrepris de faire le même périple que le nôtre. Il est impossible de nous loger. Tout est occupé. En désespoir de cause, nous échouons le soir dans la grande salle d'une mission où d'autres naufragés de l'hôtellerie s'assemblent pour dormir comme ils peuvent dans un fauteuil ou sur une paille. J'ai la surprise d'y retrouver Olivier Neuville avec qui j'avais passé l'année 1973 à Séfa, comme VSN, dans une petite station agronomique isolée en Casamance, au Sénégal. Pour autant que je m'en souviens, Olivier arrivait de Côte d'Ivoire où il travaillait. Nous faisons d'autres rencontres tout aussi improbables : des cascadeurs suisses, ainsi qu'ils se présentent, véhiculent un convoi de Land Rovers à Bamako pour les y vendre. L'un d'entre eux vient de faire faux bond et les autres sont à la recherche d'un chauffeur pour le remplacer. Je me propose en songeant que la question du retour se trouvera réglée pour nous. C'est d'accord, mais nos nouveaux compagnons veulent partir dans la nuit pour arriver rapidement à leur destination finale. J'ai un court





moment d'hésitation en songeant qu'avec la fatigue déjà accumulée, il est possible que je m'endorme au volant. Heureusement pour faire taire mes appréhensions, il me vient à l'esprit que j'ai là une bonne occasion de tester le pouvoir stimulant de la noix de cola dont beaucoup d'Africains sont friands. Et puis, il y aura à mes coté Dominique pour me donner un coup de coude si je dodeline de la tête. Le temps d'acheter quelques noix de cola et de charger nos bagages dans le Land Rover qui m'est confié et nous voilà partis avec le convoi.

La conduite nocturne sur les route d'Afrique demande attention. Les animaux divagants, les obscures charrettes, les fantomatiques piétons, les camions tous feux éteints en panne sur le bitume se chargent de vous donner des frayeurs et vous convainquent d'être circonspects. Avec nos cascadeurs, la prudence n'est pas de mise. Ils s'amusent à quelques excentricités de pilotage. De temps en temps, nous voyons un véhicule prendre une direction oblique qui signale un léger assoupissement du conducteur auquel une brusque correction de volant met un terme. Pour nous, avec mon grignotage de cola et l'attention de Dominique, nous tenons le coup mais la route est longue. Elle est pimentée d'une tension à une étape. L'un des cascadeurs se rend compte qu'au ravitaillement de carburant précédent à San, il a oublié sa pochette avec ses papiers, son argent et ses billets d'avion.

Pour lui, c'est une pénalité de 400 km supplémentaires de route, sans garantie de retrouver son bien. Nous ne saurons d'ailleurs pas s'il y parviendra. Le jour se lève. Il faudra encore un peu de temps pour arriver à Bamako et laisser nos amis cascadeurs à leurs affaires en étant mutuellement contents les uns des autres : eux, de ce que je leur ai conduit un véhicule et nous, de ce qu'ils nous ont assuré un moyen rapide de retour.

Pour nous remettre de nos fatigues (photo 3), nous nous offrons le meilleur hôtel de Bamako : l'Hôtel de l'Amitié, building de prestige du centre-ville surplombant le Niger, qui vient d'être construit par les Égyptiens et les Russes. Nous y prenons possession de notre chambre bénéficiant d'une magnifique vue panoramique sur la ville. Dominique en exploration découvre alors dans la salle de bain le charme des bidets soviétiques. Penchée au-dessus de la vasque de l'appareil au centre duquel un œilleton métallique l'intrigue, elle ouvre le robinet. L'œilleton expulse alors un puissant jet d'eau vertical qui vient l'asperger puis retombe en cascade après avoir heurté le plafond. Cela déclenche chez elle un fou-rire irrépressible. Resté dans la chambre et dans l'ignorance de ce qui se passe à côté, j'en viens à craindre une crise nerveuse rapidement démentie par l'héroïne de la mésaventure.

Avec ce retour express à Bamako, nous avons du temps pour baguenauder en ville. Son centre historique est agrémenté d'avenues ombragées et de bâtiments coloniaux de style soudanais qui mériteraient d'être mieux entretenus. Une de ces constructions est le Marché rose bien connus des touristes et chineurs d'objets traditionnels ou de produits d'artisanat. Nous y allons. L'approche est sportive tant la circulation et l'agitation à ses abords sont anarchiques. Une fois dans la place, dans le capharnaüm des boutiques et des étals de marchandises, nous ne ménageons pas notre peine pour trouver des pièces d'intérêt. Dominique, à l'œil aiguisé et à la main heureuse, dénêche auprès d'un marchand

un lot de quatre rares aiguilles à cheveux (gratte- têtes) dogons en laiton patiné (photo 4). J'aurai l'occasion d'en acheter d'autres plus tard au Mali et au Burkina Faso mais jamais d'aussi belles. L'ouvrage d'André Blandin : *Afrique de l'Ouest, Bronzes et autres alliages* (1988) en présente. L'aiguille avec le cavalier est particulièrement ouvragée et intrigante. En 2014, je verrai un cavalier similaire en taille et détails sur une bague dogon de la collection Maurice Bonnefoy vendue à Londres. Il reste que je n'ai pas trouvé, à ce jour, la signification du personnage (ni de ceux des autres gratte-têtes). Finalement, en quittant le Mali le 30 décembre, ce que nous rapportons de dogon de notre première tentative d'en découvrir le pays, ce sont ces seules aiguilles. Nous rentrons à Bambey avec un désir insatisfait.

## **Février 1996**

Nous sommes installés à Bamako depuis près de trois ans. Dominique enseigne le français à l'École française. Je travaille dans un centre agronomique international situé à quelques kilomètres de la ville. Nos deux fils adolescents sont avec nous. Il est temps de faire ce voyage au Pays dogon dont nous nous sommes rapprochés depuis notre époque sénégalaise. Le projet s'impose d'autant plus que notre aîné, qui passe le bac cette année, devrait être en France à la rentrée prochaine. Enfin, les conditions s'y prêtent. Elles sont bien différentes de celles de notre première tentative.

La station agronomique dispose, entre autres, d'une armada de 4x4 Toyota rutilants et climatisés. Il est possible d'en louer un auprès de l'administration avec un chauffeur du centre. Je m'y emploie en demandant d'avoir Dramane Ballo comme conducteur. C'est une personnalité de la caste des forgerons, toujours enjoué et volontaire pour aller par monts et par vaux. Je ne manque pas d'anecdotes au sujet de sa débrouillardise à réparer une voiture en panne même en pleine brousse. Une fois, étant au volant du véhicule qui me conduit en mission au Burkina Faso, il évitera avec maestria un grave accident avec un camion fou. Ses gris-gris sont puissants. Il ne sera pas le seul à nous assister pour le voyage. Nous recourons aussi aux services de Christian Kirstein, organisateur de séjours en Pays dogon pour établir notre itinéraire et nous accompagner.

Un matin des vacances de février, c'est le départ. Nous chargeons le véhicule avec lits picots, glacières, ravitaillement et outillages pour plusieurs jours de voyage. Nous nous embarquons à six dans un véhicule bien rempli. Ballo démarre le 4x4 qui se met à avaler les kilomètres. Il n'a pas à s'arrêter aux contrôles routiers. Le véhicule a des plaques CD (Corps Diplomatique.) Les gendarmes nous saluent. En quelques heures, nous arrivons à Mopti où nous avons des places réservées dans un bon hôtel. Nous bénéficions d'un luxe un peu culpabilisant. Le lendemain, nous repartons en direction de ce Pays dogon qui n'est plus qu'à une centaine de kilomètres. Nous y parvenons par Sangha non sans, au préalable, admirer les belles et vertes cultures d'oignons permises par la construction de barrages, dont le premier fut initié par Marcel Griaule. Puis, c'est l'arrivée au bord de la falaise en surplomb d'un mythique panorama que nous avons tant attendu de contempler. La magie opère, nous sommes captivés. Parés comme nous le sommes contre les impondérables, nous avons tout loisir de nous imprégner de l'ambiance si particulière des



lieux. Nous ne nous laissons pas de parcourir la grande faille minérale dans laquelle les villages s'imbriquent. Une diversité de constructions en matériaux locaux : cases, greniers, toguna, autels, maisons de Hogon, et, moins traditionnelles, les mosquées déclinent harmonieusement des formes simples (photos 5 et 7). Elles sont décorées d'éléments le plus souvent géométriques mais parfois figuratifs qui surprennent par leur étrangeté esthétique. Il y a aussi beaucoup d'inventivité dans la façon dont les constructions s'accrochent à la falaise.

Notre accompagnateur Christian Kirstein, qui connaît bien la région où il collecte des objets, nous met en relation à Ende avec un de ses contacts. Nous lui faisons quelques achats. Néanmoins, c'est Dominique qui, une fois de plus, a l'œil et repère sur la route une femme avec deux statuettes en bois dur proposées à la vente (photo 6). Celles-ci n'ont rien de très séduisant mais elles sont singulières, chacune représentant un personnage en position assise. Nous les prenons. Aujourd'hui encore, elles nous sont énigmatiques. Elles ne sont pas de la main d'un maître de la sculpture. Elles ont un style « art brut » local. Elles n'ont pas de patine sacrificielle mais portent des marques d'usure et de choc. Elles sentent toujours le feu de bois. Ce qui étonne, ce sont la multitude d'entailles qui confèrent aux personnages un caractère écaillé. Nous les soumettons à la perspicacité et aux savoirs des membres de l'association.

Après trois jours de parcours ponctués de bivouacs dans les villages, nous rentrons à Bamako, riches de souvenirs. Nous savons que ceux-ci feront partis des meilleurs de nos années africaines. Nous ne pouvons cependant pas imaginer que, plus tard, l'insécurité s'installerait au Pays dogon et que sa population serait abandonnée à un sort malheureux.



# L'art premier et l'art contemporain

Daniel Lajoie

---

Je me propose de vous parler de la place de l'art premier dans ma découverte des arts plastiques. J'ai tout fait dans un grand désordre chronologique ! La logique en effet voudrait qu'on visite les musées pour éduquer son œil, en commençant par les salles de la haute antiquité puis les salles de l'art roman et, en passant par l'art de la renaissance et le classicisme du 17<sup>e</sup>, s'intéresser ensuite au pré-modernisme d'un Courbet ou d'un Delacroix avant de plonger dans l'art moderne du 20<sup>e</sup>, un peu comme un étudiant des beaux-arts, lequel, avant de trouver sa voie, s'imprime de tout ce qui l'a précédé.

Pour ma part "je suis entré dans les arts" par la peinture expressionniste allemande (Kirchner, Munch...) lorsque mon épouse m'a traîné dans une exposition du Grand Palais fin des années 80. Ce fut ma première émotion artistique. Je me suis rendu compte plus tard que mes goûts esthétiques n'ont fait que confirmer ce premier choc. Dans les années qui ont suivi, avec une certaine boulimie, je passais une grande partie de mes loisirs à écrémer les galeries contemporaines, les ateliers d'artistes, et à travailler dans un atelier de sculpture en application du principe qu'il faut être spectateur mais surtout acteur.

Mon deuxième choc émotionnel survint lors d'un voyage à Madrid, au musée du Prado devant un Greco même si Guernica de Picasso m'interpellait !

Comprenant que l'on pouvait tout aussi bien éprouver une émotion devant un artiste ancien voir très ancien, je me suis enfin décidé à tout explorer passant du Louvre aux divers FRAC et MAM.

Et l'art premier dans tout cela ? Je le regardais, bien sûr, d'autant que les galeries d'art contemporain du 6<sup>e</sup> à Paris étaient progressivement remplacées par des galeries d'art tribal, mais sans réelle passion. Et puis les choses ont évolué pour plusieurs raisons :

- les voyages, un peu partout dans le monde que nous faisions avec nos enfants petits avec visites de sites historiques amérindiens, asiatiques...
- le hasard d'une rencontre avec un collectionneur compulsif d'art tribal qui, devenu un ami, m'a appris à le regarder,
- mes premiers voyages en Afrique, la découverte heureuse, au bon moment, de l'association *Détours des Mondes* et d'un certain nombre de ses adhérents dont certains m'ont admis dans le cercle des petits collectionneurs acharnés ("la bande d'Aligre"),
- et enfin, il faut bien le dire une certaine déception sur l'évolution de l'art contemporain qu'il m'était donné de voir depuis quelque temps.

Finalement je retrouvais avec bonheur, dans les oeuvres d'art tribal les mêmes catalyseurs d'émotions que chez les expressionnistes, les Picasso et autres : déconstruction, déstructuration, reconstruction avec déformation et simplification. Toutes ces "astuces" qui font vibrer les amateurs d'art contemporain ont été parfaitement assimilées depuis



plus d'un siècle en Occident, mais toutes les astuces étaient dans l'art tribal notamment populaire et africain. Quand, en 1907, Picasso entre dans le musée ethnographique du Trocadéro regardant des masques et leur magie il dit avoir compris quel était le sens de la peinture qu'il voulait faire et pense que *Les demoiselles d'Avignon* sont nées ce jour là. Jean Michel Basquiat n'est il pas un artiste d'art premier des années 80 ? Je compris quant à moi, pourquoi marchands, galeristes, collectionneurs d'art moderne s'intéressaient à l'art premier : Paul Guillaume, Barnes, Marc Ladreit de Lacharriere (expo éclectique au quai Branly), le galeriste Javier Pères, Picasso, Derain , Arman....

De tous ces allers-retours dans l'art, et en mettant en perspective une toile d'un expressionniste allemand inspirée de la Première Guerre mondiale et une statuette d'une ethnie du Zaïre par exemple, j'ai constaté après bien d'autres qu'une œuvre d'art c'est un regard une émotion et l'envie d'aller plus loin pour l'artiste. Bien sûr les styles artistiques sont reconnaissables en fonction de leur origine géographique et de leur ancienneté mais il faut se garder de trop cloisonner, classer et dater.

Pour illustrer cela je prendrai trois exemples :

Cette chouette en pierre a été exposée à l'exposition *Éclectique* au quai Branly. Qui pourrait affirmer en la voyant sans lire sa description qu'elle date du premier millénaire avant Jésus-Christ et a été sculptée au Moyen-Orient !





Personnage en résine d'un jeune artiste américain (Austin Lee) et sorte de chauve-souris sculptée sur un fronton en bois d'une tombe Dayak indonésienne. En dehors de la technique de réalisation (ordinateur et imprimante 3D) et des matériaux utilisés, quelle sculpture est la plus "contemporaine" ?



Deux sculptures en bois : un bouddha de Wang Keping artiste chinois né en 1949 et une poupée de fécondité Zaramo de Tanzanie.

Toutes ces œuvres ont été réalisées par des artistes d'éducation bien différentes à des époques et dans des lieux très différents. Pourtant ce qui fait tout leur intérêt et leur force ce n'est pas leur "style" et leur origine, mais leur qualité plastique, leur singularité et leur pouvoir émotionnel. Pour conclure, je reprendrai la phrase de Jacques Chirac qui traduit bien l'intemporalité d'une œuvre artistique et l'aspect inqualifiable d'un artiste : "L'art africain ou de tout autre continent n'est pas l'expression d'œuvres en provenance d'ethnies

mais il est surtout l'expression d'artistes ayant leur propre personnalité, leur propre génie et s'enracinent dans l'histoire de l'art".

En tout cas dans cette compétition entre art occidental actuel et art premier pour moi surtout asiatique (Jarai, Indonésie) ou africain, le "Tribal" a pris le pas dans ma quête d'émotion. Lorsque dans ma campagne gasconne je donne des coups de tronçonneuse et de ciseaux dans un morceau de bois pour tenter d'en sortir une sorte de sculpture, le résultat se rapproche "de quelque chose de primitif" !

N'est-ce pas une preuve de la victoire de l'art tribal !

# Une Sans-Grade

Chantal Harbonnier-Pasquet

---

*"Depuis quelques années, des artistes, des amateurs, des musées ont cru pouvoir s'intéresser aux idoles de l'Afrique et de l'Océanie, au point de vue purement artistique, en faisant abstraction du caractère surnaturel qui leur était attribué par les artistes qui les sculptèrent, et croyant qu'ils leur rendaient hommages".*

Guillaume Apollinaire,  
*Avertissement au Premier album de sculptures nègres, Paris 1917.*



Je ne suis pas une collectionneuse sérieuse, je n'en ai ni le goût, ni l'habileté, ni la constance, et si mes murs et meubles portent quelques traces d'ici et d'ailleurs ils le doivent, pour l'essentiel, aux coups-de-cœur de mes vagabondages.

Soyez sans illusions mes « foutceries africaines », comme vous désignait ma belle-mère – *requiescat in pace* -, vous n'aurez jamais d'autre aimable estime que la mienne car vous n'avez de sens et de prix que pour la trace des moments singuliers dans lesquels nous nous sommes rencontrés et qui me charment encore, lorsque le hasard ou la nostalgie me font poser un regard plus attentif sur vous.

Reconnaissez que je ne vous ai jamais méprisé de n'être pas bien-nées, de ne produire

aucun pedigree un peu avantageux, de négliger les canons formels des juges-experts, ni même parfois d'avoir l'effronterie de manquer -peut-être- d'authenticité. Pourtant, vous pouvez être aussi ma mauvaise conscience, l'aveu de ma déception de n'avoir trouvé là-bas les vertiges que promettaient les récits d'explorateurs, anthropologues et autres promeneurs du monde qui peuplent ma bibliothèque.

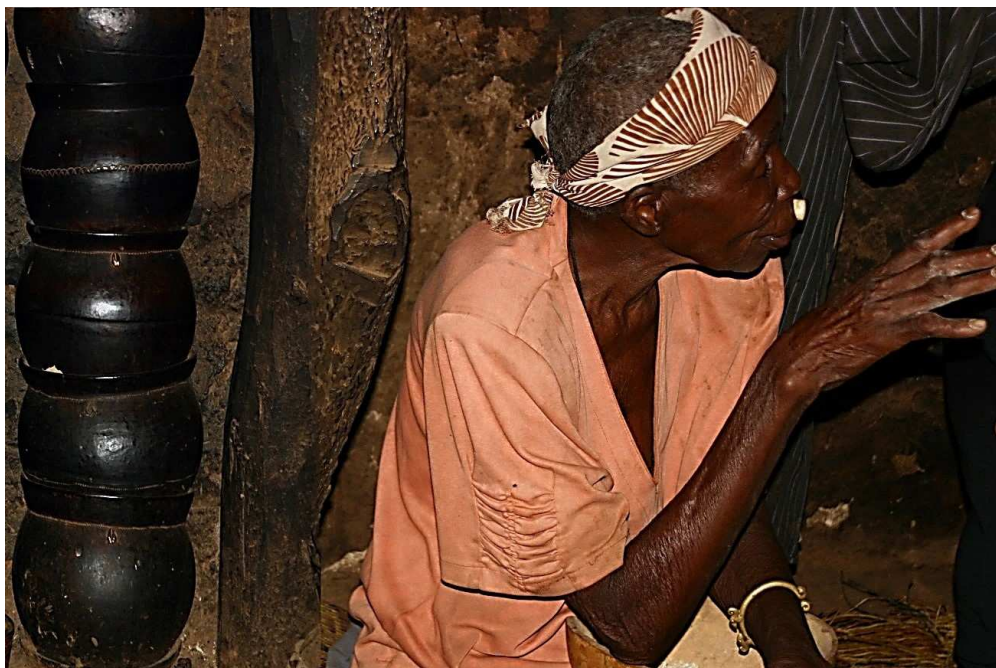
Certains d'entre vous sont le produit de ces regrets, d'autres à l'inverse portent en eux la mémoire de rencontres subtiles ou intenses, cette « perception du divers » chère à Victor Segalen. Haute de 10 cm et large d'autant, cette sans-grade de petite poterie est de celles-ci. Toute de guingois, brune avec ses brûlures rousses, brillante à l'œil et rugueuse au doigt, elle me renvoie en Afrique auprès de deux belles personnes : des moments de grâce, peu ou pas de mot, avoir été là, ensemble, simplement.

La première personne est potière à Kinkinhoué-Houunkpatin, un hameau perdu du Couffo béninois. Elle prélève de la matière pétrie de cette terre ingrate que la houe peine à émietter qu'elle mêle à de la terre de termitière et autre argile dont elle a le secret, en forme une boule qu'elle creuse de son poing avant de la déposer sur unealebasse inversée. Sans autre outil que ses fortes mains elle modèle et lisse mon petit pot, en tournant à reculons autour de la calebasse.

A même le sol, sur un feu ouvert fait de limbes de maïs, de cosses de fruits, de souches mortes, de brindilles, de feuilles de palmier et de bananier - dont la petite chèvre aurait bien fait son délice - ma poterie, arrosée d'une décoction végétale noire, cuit sous haute surveillance. Puis refroidie elle est aspergée de quelques jets de salive et lustrée énergiquement avec un morceau de moustiquaire usagée. Nous n'avons pas échangé un mot, laissant tout l'espace au regarder se faire, aux chuintements du feu et aux senteurs des essences brûlées.







La seconde rencontre, au Burkina Faso en pays lobi, est une agricultrice de Sansana et ses remarquables canaris ventrus d'une trentaine de centimètres de haut, fierté de sa maison, témoins de sa richesse et de son statut social acquis par une longue et rude besogne. Invitée dans sa soukala plongée dans une demi-pénombre, assise sur une étroite banquette en banco j'admirai, parfaitement alignées le long des murs environ une cinquantaine de poteries de taille et forme identiques, décorées d'inclusions de cauris, incisées de motifs géométriques ou figuratifs (empreintes de pailles ou cordelettes tressées, végétaux divers), emboîtées les unes au-dessus des autres par colonnes de six pièces. Comme, par signes, je lui en faisais compliment elle tendit simplement devant elle ses grandes mains sur lesquelles elle posa un long regard que je n'oublierai jamais. Voilà une collection qui fait sens.

Je me suis autorisée ce petit texte baroque pour souhaiter Koudo Dijgbe Zan Dagbe (\*) à notre Association, *Détours des Mondes*, espace convivial de pluralité de regards, de réflexions transversales, de sollicitations à bousculer nos idées convenues, et remercier Martine de nous emmener courir d'un continent à l'autre, d'un rêve à l'autre, d'une différence à l'autre.

(\*) Bon Anniversaire en Fongbé.



# Vivre son rêve

Chantal Diot

---

Pour une rencontre, ce fut une très belle rencontre avec celle qui portait déjà le projet d'une association nommée *Détours des Mondes*. Déjà 10 ans de conférences intéressantes, de découvertes de musées, d'expositions, de livres, de partage sur ces arts dits extra-européens.

Un grand merci pour tous ces bons moments qui m'ont conduite à un rêve insensé, celui de partir en Papouasie Nouvelle-Guinée, de rencontrer ces Papous autrement que dans les livres !

Et le rêve est devenu réalité lors d'un récent grand voyage jusque chez eux...



Arrivée pour le début du festival de Goroka au moment de la fête de l'indépendance, et c'est le choc des images de ces parures somptueuses de plumes et de feuillages d'une variété infinie.



Puis séjour dans les Highlands et visite à Kol Koi chez les Kanbuka, on ne peut qu'être émue de cet accompagnement en musique, même sous une pluie battante.



Puis aller à Simbai, dès que le "coucou" s'est posé sur la piste d'herbe, le village tout entier nous accompagne.



Pouvoir assister au sacrifice des cochons pour la fin d'une cérémonie d'initiation et un paiement des compensations matrimoniales, est un moment vraiment privilégié.





Les préparatifs des *mumus* pour ces cérémonies sont gigantesques.



Un petit tour chez les Melpa, plus à l'est dans les Highlands, où ces papous se préparent pour le sing-sing avec le plus grand soin , soin prolongé pendant la phase de rangement.



A Mount Hagen, le marché est à découvrir.





Pas de route vers le Nord, il faut prendre l'avion pour Wewak afin de rejoindre Maprik et le pays Abelam, Ah, les ignames... chers à L.Coupaye. Le village d'Apangai tout entier est là.



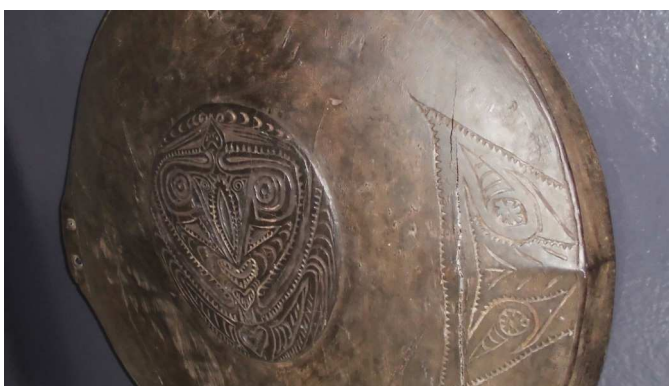
A Pagwi se fera le face-à-face avec le Sepik, descente en pirogue du Moyen Sepik entre Pagwi et le lac Chambri, de quoi être ébahis !



Nous sommes chez les Iatmul et l'image du crocodile est omniprésente.



Le village d'Aibom fournit en poterie (jarre à Sagou et foyer) tous les papous du Sepik.



Et au boutique-hôtel de Wewak , on peut voir de très beaux objets en provenance de toute la Papouasie, dont pour le Sepik ce bol pour les grandes cérémonies et ce malu, planche à crochets pour les crânes des ancêtres.



Et le retour se fait avec peine après tant d'émotions partagées. Inoubliable !!!



# Ailleurs...

Mariette Naboulet

---



... Ça remonte à loin... à l'âge de la communale. L'*ailleurs* se trouvait sur le chemin de l'école, l'*ailleurs* c'était la vitrine de la galerie Carrefour, une vraie caverne d'Ali Baba, que de sujets d'interrogations, d'étonnement, de rêveries, parfois d'effroi ! Mes parents passaient droit devant et devaient me tirer par la main pour me remettre dans le droit chemin, soit de l'école, soit de la maison. Entre l'école et la maison, il ne devait rien exister, et je n'avais pas choisi le plus facile à faire accepter...

Puis ce fut vite un autre chemin, celui du lycée ; l'*ailleurs* devint alors l'islam médiéval, là aussi personne pour partager ce goût et cet intérêt, mais toujours quelques passages fascinés devant la galerie Carrefour dont l'accès semblait gardé par une femme aux yeux perçants, immobile dans un grand fauteuil au milieu des objets.

Beaucoup de temps passa, l'attrait pour ces "objets" était toujours présent et je décidai "d'y comprendre quelque chose" : au lycée j'avais eu une professeure d'histoire passionnante qui accordait autant d'importance à l'art qu'aux guerres et traités, chose bien rare dans les années 50, mais les arts non-occidentaux n'avaient pas encore franchi les portes de l'Éducation Nationale.

Alors j'acquis quelques livres spécialisés bien classiques (merci à Jacqueline Delange et à Jean Laude !) pour apprendre méthodiquement les ethnies et reconnaître les styles ; et je me mis à parcourir avec assiduité, et passion, le musée de l'Homme et ses vitrines plus ou moins pittoresques recréant ici, un village africain et là, le costume et la panoplie du chasseur... avec en prime, horreur, le moulage de la Vénus hottentote.

Puis ce fut, à la Porte Dorée le musée dit des Colonies à la magnifique façade de bas-reliefs sculptés par Alfred Janniot, dont on ne m'avait montré dans mon enfance que l'aquarium, point d'orgue de la traditionnelle visite au zoo. Mais là, impossible pour moi



de m'arrêter devant l'Océanie dont je trouvais les objets vraiment trop baroques, bariolés voire délirants, très éloignés de la sculpture africaine que j'aimais, statique, même hiératique et pleine de vigueur rigoureuse - à mes yeux.

Je mettais à part la sculpture du Grassland camerounais, tellement plus dynamique, sensuelle et pleine de rythme.

Mais je n'arrivais toujours pas à franchir la porte de la moindre galerie ; heureusement que les Puces de Saint-Ouen existaient, et leur monde sans façon, ouvert à tous, où je rencontrai quelques marchands moins intimidants qui m'encouragèrent "à ne manger que du pain trempé dans du lait pendant un mois" afin de me payer les merveilles qui accrochaient mon regard dans leur stand.

J'ai quand même agrémenté mon pain et j'achetai mes premiers objets, armes de jet, poignards orientaux, puis des récades ; ça me semblait complètement déraisonnable de faire de tels achats, c'était donc d'autant plus exaltant.

Mais c'est en partageant mon goût, toujours aux Puces, pour les minéraux avec des connaisseurs que "j'attrapais" la collectionniste : une recherche systématique et ordonnée, raisonnée, en fonction des trouvailles et des échanges avec d'autres collectionneurs ; puis, un jour, dans un salon de minéraux je retrouvai l'Afrique en y découvrant les perles de fouilles et de troc (photo 1), et je compris là que c'était l'Afrique qui m'attirait vraiment, ses différentes cultures et sa place dans l'histoire du monde.

Plus tard j'eus l'opportunité de faire un court séjour à Lomé où j'eus la chance de dénicher deux couples de venavi éwé, dont l'un a la bouche grignotée par les souris qui sont venues se régaler de la nourriture déposée là par les parents, trouvailles dont je conçus une immense fierté, j'avais acheté en Afrique, et seule... (photo 2)

Cela m'encouragea à pousser la porte de certaines galeries où bien sûr je compris vite que les mauvais achats faisaient partie de l'apprentissage... Enfin vint un objet dont je suis toujours, j'ose le dire, éprise depuis 40 ans, elle passe et repasse encore souvent entre mes doigts que je laisse glisser sur l'arête de son nez, je l'observe sous tous les angles, et je crois même que certains me l'envient, ma poulie Djimini à la belle patine (photo 3) ; et que personne ne vienne m'en faire des critiques ou soulever quelques doutes ! Elle, elle m'apaise.

Ce bel achat fut suivi d'une longue période de plusieurs années où je fus éloignée des objets.

En 2002 mes amis m'offrirent un voyage au Mali, Mopti, la falaise de Bandiagara où aucune sculpture ne retint mon attention, puis Tombouctou où je découvris au marché des perles en "or de Tombouctou", un enroulement biconique de paille blond doré.

2006 : Ouverture du musée Branly, le plaisir de revoir des objets africains revient d'un seul coup, d'autant plus que la retraite est pour l'année suivante ; j'allais avoir du temps, beaucoup de temps... Je partis faire la queue, comme tout Paris, impatiente que j'étais de revoir les objets admirés autrefois, installés maintenant différemment. J'usai et abusai des visites guidées, des conférences, du salon de lecture, de tout ce qu'offrait ce nouveau musée, qui m'enthousiasma ; les critiques ne vinrent que plus tard.



1



2







Mais je résistai longtemps (mais pourquoi donc?) aux signaux de Martine Pinard et de ses *Détours des Mondes*, et enfin en 2011 je me joignis à son association, un autre *ailleurs* était là. J'ai bénéficié je crois de la dernière session d'initiation à l'Océanie que Martine a dispensée, une grande chance, car j'ai tout de suite eu envie d'en voir plus.

C'est vrai que grâce à l'association, en plus des voyages vers d'autres musées européens que Martine nous concocte, nous avons accès à des galeries qui nous accueillent en petits groupes et certains galeristes se donnent la peine de nous faire comprendre leurs objets ; je peux dire que, grâce à elle, la fréquentation des galeries a pour moi changé du tout au tout si elles sont tenues par certains qui deviennent de vrais "passeurs", patients et efficaces, indispensables à la formation de notre œil. J'ai ainsi découvert le monde océanien et l'inventivité sans borne de ses formes, l'infinie variété des styles de ses peuples insulaires (photo 4). J'ai rencontré des amateurs qui m'ont fait partager leur addiction et leurs connaissances, et j'ai même osé acquérir des objets, même très récents, mais qui justement témoignent de la vitalité créatrice de ces peuples malgré leur entrée dans la mondialisation.

Me croirez-vous si je vous dis que les minéraux que je ne collectionne plus du tout mais dont je visite toujours les salons, m'ont fait découvrir un autre *ailleurs* ? C'est là que j'ai rencontré, et acquis, un somptueux minuscule oiseau de l'Alaska, 37mm d'ivoire marin, émouvant de beauté (photo 5).

Je ne suis pas une collectionneuse, je ne pratique pas une quête raisonnée des objets, mais je me laisse séduire par ceux sur lesquels je n'aurais pas pensé autrefois poser le regard. Je me trouve parfois trop inconstante mais que la découverte est passionnante si la beauté des formes ou de la matière est là !

En ce moment, c'est avec émotion que je contemple un objet d'Alaska (photo 6) dont il est bien difficile d'affirmer, et la matière et l'utilisation, peut-être une toupie ou le volant d'un forêt, un disque de 5 cm bombé sur une seule face, sur lequel on discerne nettement un défilé de caribous d'une grande finesse de gravure ; un petit Lascaux du nord...

Et demain quel sera mon prochain *ailleurs* ? la préhistoire peut-être ?...





# Du Cameroun à Détours des Mondes : Mon parcours africain

Valérie Le Nghiem

---

Un petit séjour de 2 ans au Cameroun a semé les prémices de mon amour inconscient pour l'Afrique. Mais je dois l'avouer, à 17 ans, mes centres d'intérêt étaient très éloignés des objets à l'exception des perles d'ambre et d'une paire de tabouret en pieds d'éléphants recouverts d'une peau de zèbre proposée par un colporteur sillonnant de long en large les pistes africaines.

Puis ce fut l'Afrique du Sud qui au cours d'une mission humanitaire m'ouvrit véritablement aux objets. L'ouverture de ses frontières aux autres pays africains laissa entrer massivement le SIDA et les objets en provenance du Zaïre. Ma première véritable initiation aux masques et statuettes eut lieu sur le marché de Jo'burg (Johannesburg). C'est là que j'ai vu des touristes (ou marchands ?) américains rafler tout ce qu'ils pouvaient trouver et les mettre dans de grands sacs poubelles ! Emportée par leur enthousiasme j'ai ainsi acquis une petite statuette Yaka (photo 1).

Au bout d'un certain nombre d'années passées dans la grisaille parisienne, le déclic, direction École du Louvre spécialité arts d'Afrique. Un vrai bonheur, des cours passionnants sur les initiations et sur les arts du bassin du Congo, un voyage à Bruxelles avec la découverte du musée de Tervuren et la perspective de l'ouverture du Musée du quai Branly.

Un monde s'ouvre à moi. C'est décidé, je me lance dans un master d'histoire des arts d'Afrique. Les masques de la société du Sandé me fascinent, dansés par des femmes ils sont sculptés par des hommes qui ne sont pas membres de cette confrérie : ce sera mon sujet de mon mémoire. (photos 3 et 4)

Aussi quand Martine, rencontrée sur les bancs de l'École du Louvre me propose de participer à la grande aventure de *Détours des Mondes*, je n'hésite pas une seconde. Dans un premier temps *Détours des Mondes* a nourri ma soif de connaissance, ma quête de savoir, puis très vite au détour des conférences, voyages, ateliers, des liens se sont créés, des amitiés nouées et les rencontres sont devenues partages, échanges avec des membres aussi différents que des collectionneurs, des amateurs, des étudiants, des artistes, des océanistes, des africanistes. Bientôt, être consommatrice ne me suffit plus.

Mais comment participer ? Quelle pourrait être ma contribution ? Les objets me passionnent mais je ne suis ni créative, ni collectionneuse. Ce qui me plaît c'est de partir d'une pièce (masque, statuette, cuillère...), faire des recherches, étudier les usages et les utilisations de ces objets et m'initier ainsi à la culture des populations qui les produisent.



1 - Petite statuette Yaka

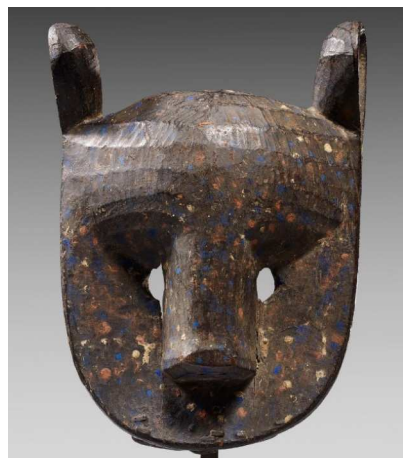
2 - Porte de chefferie. Grassland. Cameroun. Coll. de l'auteur

3 et 4 - Masque Soweï, © Galerie Dalton Somaré Parcours des Mondes 2018 - Photos de l'auteur

Attraper un fil, le dérouler, suivre une piste, revenir en arrière, recueillir des bribes d'informations dans différents ouvrages, faire des liens, les rassembler. Cette quête s'apparente à une enquête policière. Au fil des recherches mon intérêt pour l'objet augmente, je me laisse séduire par sa forme, ses couleurs, ses matériaux, son symbolisme. Ainsi est née la rubrique **Focus sur un objet** de la *Revue*.



Quelques objets qui ont eu « droit » aux lumières de la Revue DDM...





# Des objets et des hommes ?

Andrée et Christian Travers

---



C'est à partir du musée du Quai Branly-Jacques Chirac et des objets tribaux que nous sommes venus vers *Détours des Mondes*, mais en vérité c'est autant et peut-être plus les sociétés tribales qui nous intéressent.

L'art moderne nous touche, nous transporte souvent, mais les objets tribaux, au-delà de leur forme, leur élégance et leur patine expriment un supplément de singularité et d'émotion par l'usage domestique ou sacré qui en a été fait, par leurs histoires, par leur spiritualité.

Les circonstances de leur découverte, de leur achat sont pour nous essentielles. C'est d'abord un lieu exotique très marqué : celui de leur conception, de leur fabrication et de leur usage, s'il a servi, ce que nous considérons comme important. C'est aussi celui d'une rencontre avec l'artisan ou l'artiste qui les a réalisés. Le dialogue aussi fruste soit-il, pour des raisons de langue, avec le Maître est toujours un moment émouvant. Chez ces peuples peu accessibles, la joie du créateur, lorsque l'objet est remarqué et lorsque l'affaire se conclut vaut souvent à elle seule les quelques billets que l'on offre.

C'est par un coup de cœur esthétique que nous aurons décidé l'achat et on gardera précisément en mémoire le moment de celui-ci et aussi le visage du vendeur. Son regard surpris, émerveillé, reconnaissant, nous poursuivra, lorsque sorti de son contexte originel, nous regarderons l'objet sur notre étagère.



On l'aura compris plus encore que les objets tribaux, les populations tribales nous passionnent. Nous nous inscrivons dans cette phrase d'Alexandra David-Neel : "Voyager sans rencontrer l'autre ce n'est pas voyager, c'est se déplacer". Nous essayons de découvrir ces peuples avant qu'ils ne disparaissent et aussi que nous nous effacions nous-mêmes. Nous espérons que ces particules du monde continueront encore longtemps à protéger notre planète et à instruire l'humanité de leur savoir ancestral. A cet égard l'un de nos derniers voyages, chez les Mentawaiï, les fameux "hommes-fleurs", sur l'île de Sibérut au sud-ouest de Sumatra nous paraît révélateur.



Ils ont comme premier objectif de vivre en harmonie avec l'environnement dont ils bénéficient.

Les modes de vie du groupe ont été forgés à travers l'expérience de la nature dans laquelle ils vivent, transmise par de multiples générations. Eau toujours présente, dans le ciel et la forêt, végétation luxuriante et cérémonies immuables transmises par leurs ancêtres.

La pratique de l'échange et du partage égalitaire des biens et de la nourriture reste une tradition essentielle. L'équité et l'entraide entre les membres du clan permettent d'éviter dissensions et conflits et préservent l'unité du groupe. Chacun dépend de tous et l'égoïsme et l'injustice ne sont pas tolérés.

Les Mentawai veillent scrupuleusement à ce que leur âme soit en harmonie avec leur corps. Ils doivent plaire et inspirer respect aux esprits volages qui se dissimulent dans l'eau et la forêt et qui peuvent exercer une influence pernicieuse.

Peuple essentiellement de chasseurs/cueilleurs, c'est de la nature qu'ils tirent leur ressources et ils n'oublient jamais de l'honorer. Ainsi, c'est seulement après avoir formulé des excuses et ce que l'on pourra appeler une prière qu'ils abattent un arbre ou tueront un animal sauvage. Encore faudra-t-il veiller à réduire sa souffrance et remercier la bête de consentir à libérer son dernier souffle. Ils entretiennent leurs plantations de sagou et ils n'envisagent d'abattre un nouvel arbre qu'après s'être assurés que les réserves de farine sont épuisées. Si les Mentawai connaissent parfaitement la faune et la flore locales et y puisent chaque jour leur nourriture et les objets domestiques qu'ils fabriquent, ils sont aujourd'hui devenus aussi cultivateurs et éleveurs. Ils font pousser en complément des sagoutiers qui apportent la nourriture de base, des plants de tarot et des bananiers. Ils élèvent des poules et des cochons. Le sacrifice de ceux-ci donne lieu à une cérémonie qui obéit à un rituel complexe qui peut durer plusieurs heures s'il s'agit d'un cochon...

Les coutumes et croyances qui régissent les relations entre l'âme et le corps des Mentawai sont plus complexes. C'est afin de plaire à leur âme qu'ils arborent de beaux tatouages et des colliers de perles jaunes et rouges, et c'est aussi dans ce but que chaque matin les hommes comme les femmes décorent leurs coiffures avec des fleurs d'hibiscus de couleurs rouge ou jaune. L'âme a la réputation d'être vagabonde, c'est pourquoi il importe que le corps auquel elle est associée soit aussi beau que possible, que le comportement de l'individu soit exemplaire et qu'il respecte scrupuleusement les tabous de la communauté.

Dans le cas où l'âme aurait fui ou se serait égarée loin du corps une cérémonie présidée par un ou plusieurs chamans doit être organisée. L'*uma*, la maison du clan, est alors soigneusement décorée avec des perles jaunes ou rouges, des tapas colorés et des fleurs de même couleur afin de séduire l'âme qui rôde sans doute aux alentours. On commence par des danses en vue de chasser les mauvais esprits qui se dissimulent souvent dans le chaume de la toiture. Les danseurs expriment alors soit la violence, soit la douceur, car tous les moyens sont bons pour les faire fuir.

Vient ensuite le moment où il convient d'accueillir et de recueillir l'âme ou les âmes infidèles.



Les danseurs ont alors revêtu un pagne décoré de couleurs vives appelé le *sabak kerei* et il faut par les chants et par les danses manifester gentillesse et douceur afin de saisir prestement la ou les âmes lorsqu'elles se présentent. Mais pour aboutir à ce dénouement heureux on observe dans l'assemblée que la réinsertion de l'âme dans le corps s'accompagne d'une transe spectaculaire et douloureuse.

Nous avons donc cohabité successivement dans trois clans avec ce peuple accueillant qui a choisi de vivre écarté du monde.

Cette rencontre avec cette population qui vit en parfaite symbiose avec la nature s'est accompagnée pour Christian de nombreuses prises de photos auxquels nos hôtes se sont complaisamment prêtés.

Mais ces photos peuvent être l'objet de discorde !

Elles sont le moyen de garder le souvenir de moments riches et parfois exceptionnels. Elles permettent de communiquer sur un voyage qui n'est pas accessible à tous. C'est une trace et l'on sait que ces peuples avec leur singularité et leur authenticité sont appelés à disparaître.

C'est aussi une mise à distance entre le touriste et l'observé, une relation dominant dominé, une intrusion impudique dans l'intimité de leur vie même s'ils sont souvent heureux de l'intérêt et de la curiosité qu'on leur porte.

Christian convient qu'il peut y avoir de la brutalité à projeter un appareil lourd et encombrant dans un groupe ou vers une personne qui peut être apeurée. C'est pourquoi il faut agir avec discernement. Nous essayons d'établir avant, une relation, un dialogue, une connivence. Un sourire suffit souvent et ne rend pas nécessaire un accord formel. Le détournement de l'attention et la complicité que sait si bien établir Andrée aide beaucoup.



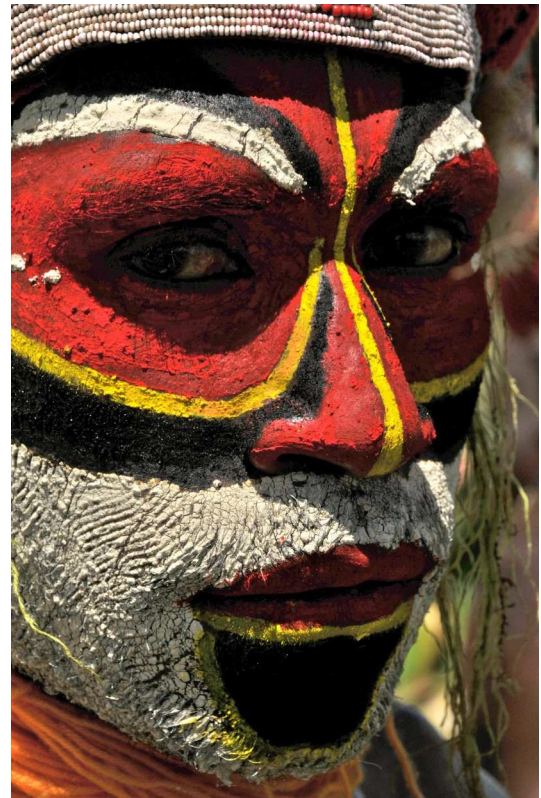
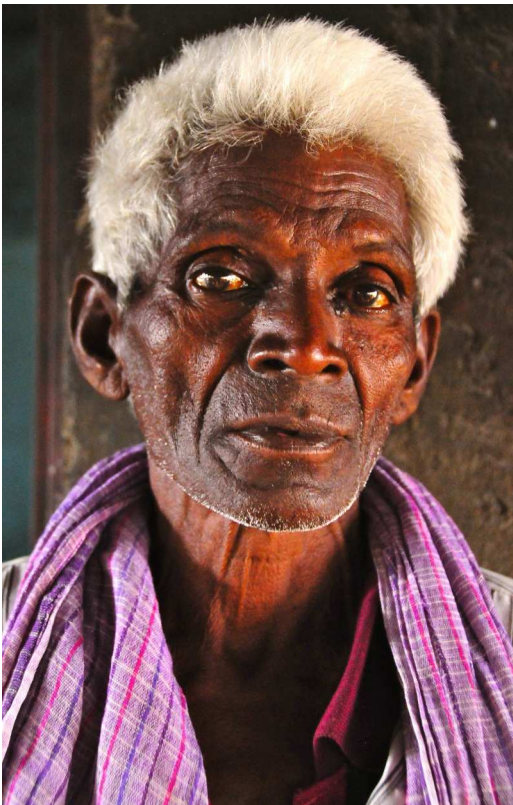
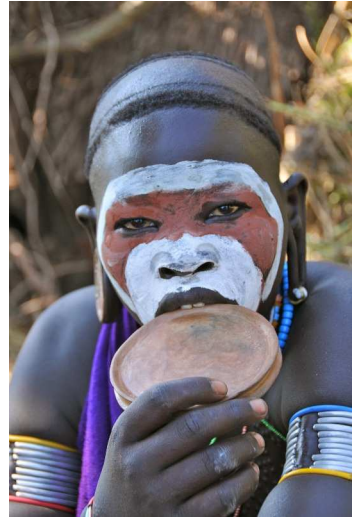


Quoiqu'il en soit il n'entend pas se priver de ce moment de rencontre intense, de ces regards croisés au moment du déclic qui lui reviennent en mémoire s'il regarde ces portraits.

Dans le regard des hommes on peut souvent saisir, sans qu'il puisse dissimuler, leur part de vérité et d'humanité. Deux humains, si différents et si semblables, se jaugent, se sourient, s'apprécient et c'est l'appareil qui les aura rapprochés dans cet instant décisif.



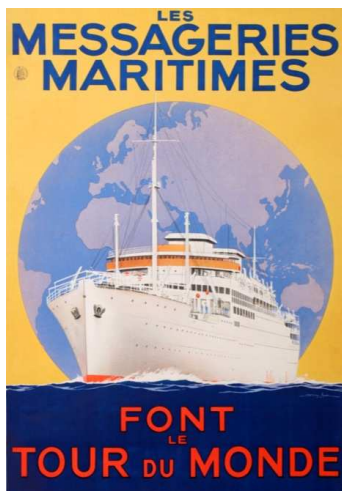




# Dix ans de Détours Des Mondes, *ou comment mon univers familial a changé du tout au tout.*

Bruno Pinard

---



Longtemps avant l'engagement dans *Détours des Mondes*, il y a eu des rêves, des rêves d'espace, des rêves le doigt sur l'atlas le long des lignes de la Compagnie Transatlantique et des Messageries Maritimes, des rêves d'Afrique...

Nous nous sommes rencontrés et les rêves se sont endormis, emportés par le tourbillon de la vie, les enfants, le travail. L'envie de voyage restait présente et nous avons eu un voilier sur lequel se déroulaient la plupart des vacances familiales, écumant les multiples rivages de la Méditerranée. Je faisais aussi des régates, il m'arrivait d'y recevoir des lots, et petit à petit notre intérieur s'est rempli de demi-coques, de photos de voiliers mythiques, d'objets de marine et de coquillages. Sans compter les nombreux livres consacrés à la mer et aux bateaux, les guides nautiques, les cartes, deux décennies de *Voiles & Voiliers*, etc...

Les enfants ont grandi, ils ont fait leur vie, nous passons désormais nos vacances à deux. Nous avons vendu le bateau trop grand et trop limité géographiquement.

Et puis la philosophie est entrée (revenue) dans la vie de Martine, et derrière elle Joseph Conrad, les routes maritimes de l'Asie, la remontée des fleuves de Bornéo. Et les rêves se sont réveillés.

Nous avons pris l'habitude de traverser un bout de désert tous les ans et commencé à visiter quelques pays lointains. Notre salon s'est agrémenté de livres sur le Sahara, de sable de différentes couleurs en flacons, de vieux bouts de poterie, d'objets touaregs.



Emportée par son désir d'au-delà, Martine a décidé de s'initier aux arts lointains, dits premiers ou tribaux. L'École du Louvre a renforcé son goût des peuples différents. Elle s'est mise à écrire frénétiquement, en bonne universitaire qu'elle est ; et longtemps avant la naissance de l'association, Martine passait déjà beaucoup de temps sur son ordinateur et sur son blog à apprendre, à chercher, à creuser, à comprendre et à restituer.

Il y a dix ans je l'ai laissée devant la mairie du XVème avec un petit étal et sa première affiche, à la recherche des premiers membres de DDM lors de la Fête des Associations. Et dix ans ont passé, il y a plus de cent membres aujourd'hui dans plusieurs pays, Martine est connue et reconnue.



Avec cette envie profonde chez elle de découvrir ce qu'il y a plus loin que l'horizon, envie mêlée avec la souffrance des départs et le plaisir des retours, nous avons continué à voyager. En moyenne deux fois par an, laissant Roissy puis la ligne bleue des Vosges ou les Pyrénées dans notre dos, nous volions vers des contrées lointaines et plutôt isolées, nous rêvant aventuriers ou explorateurs à la recherche des cultures perdues, rencontrant parfois des amis du blog, admiratifs du travail de Martine et toujours accueillants. Et nous avons acheté ; des objets usuels, des souvenirs.

Après le désir d'ailleurs et d'autres peuples, la connaissance des cultures à travers leurs artefacts a donné à Martine ce goût de l'objet que j'ai emboîté assez rapidement.

Goût amplifié aux contacts des marchands, des autres membres de *Détours des Mondes*, des nouvelles relations de la "présidente", désir pas vraiment de posséder mais "d'avoir sous les yeux". Sans connaissances ethnologiques, ce goût m'a pris avec le besoin de toucher, de vivre avec, de ramener chez soi.

Et petit à petit, les œuvres sont entrées chez nous. Nous avons acheté de-ci de-là une statuette, un fétiche, un masque, un bouclier, une terre cuite, une flèche faîtière, un gardien, une maternité, une fougère arborescente, une statue d'ancêtre, un tableau...



Pas de folie chez Sotheby's ou Christie's, pas de "pedigree", mais tout de même des objets ayant une histoire et porteurs d'émotion.

Les demi-coques se sont poussées, les *Voiles&Voiliers* sont partis à la cave, les *Beken of Cowes* se sont faits tout petits. Des figures d'ancêtres, d'Afrique ou d'Océanie, des objets chargés d'âme, les ont remplacés, acquisition après acquisition et occupent maintenant tout l'espace.

Ces sculptures, ces visages, ces ancêtres, ils habitent chez moi.

Ils sont nos gardiens. Certains ont un nom. Tous me semblent avoir une âme. Ils me parlent. Ils me racontent des histoires, des voyages, des visages, des rencontres, des événements. Ils veillent sur nous avec bienveillance, ils protègent notre intérieur et ont même une attention pour nos proches, pour nos amis.

Leur présence rend notre univers intime et chaleureux. Leur absence dépeuplerait totalement cet intérieur qui sans eux me semblerait vide, triste à mourir, totalement impersonnel telle une chambre d'hôtel.

Quinze ans de blog, dix ans de *Détours des Mondes*, j'étais marin (solitaire comme il se doit) et je deviens membre d'un clan ! Mon ethnie n'est pas bien définie, du Sepik aux Hautes Terres en passant par Bornéo ou le Nigeria, mais c'est le clan de tous ces regards qui veillent sur moi lorsque je m'endors dans mon canapé. Dix ans de *Détours des Mondes*, et mon environnement le plus proche, le lieu qui est mon repaire, mon nid, mon cocon a été complètement bouleversé.



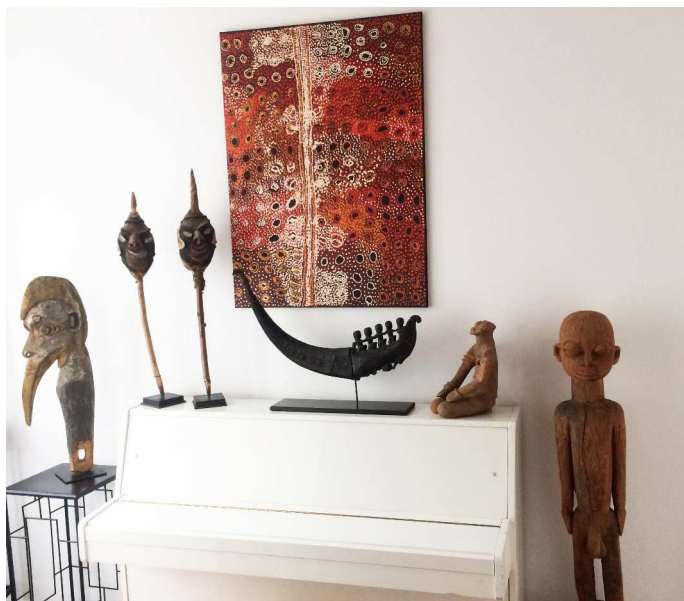
Le fétiche Abelam a remplacé la demi-coque d'un vainqueur mythique de l'*America's Cup*. Fini le phare d'Ouessant dans la tempête, bonjour le Rêve aborigène. Adieu *Pen Duick* et *Endeavour*, bienvenue la fougère de grade et le gardien yoruba.

J'aime toujours les bateaux, ils nous invitent aux voyages ; mais je ne regrette rien. L'appartement était décoré, maintenant il vit, il est habité.

À Marseille lorsqu'il m'arrive de monter voir la Bonne Mère et que je pénètre dans la basilique, toutes ces maquettes de bateaux crient qu'elles ont une âme elles aussi lorsqu'elles s'adressent à la Vierge ; mais chez nous l'effet est moins saisissant alors que nos sculptures ont une présence forte qui ouvre une vibration heureuse et paisible dans l'appartement où l'on ne peut plus se sentir seul. La décoration marine rappelait l'appel du large et invitait à partir, les objets anthropomorphes invitent à rester parmi eux, en paix, tout sentiment de solitude évaporé.

Dix ans de *Détours des Mondes* et le lieu où je vis a complètement changé d'atmosphère. Martine n'a rien imposé, mais elle a infusé. De sa passion me sont venus le goût et l'envie. Nous n'achetons que d'un commun accord, mais souvent sur ma proposition pour les pièces plus imposantes. On se trompe parfois bien sûr, mais au contraire d'elle je ne regrette rien des quelques objets de facture très récente voire "in-sincères" que nous avons pu acquérir.

Et c'est le cœur léger que je suis prêt à partir pour une deuxième décennie de *Détours des Mondes*. Sans doute de nouvelles pièces arriveront. Peut-être quelques-unes nous quitteront ou seront reléguées au fond des placards. Mais je suis sûr (si nous vivons) que l'atmosphère restera celle d'aujourd'hui, telle que je l'aime, et que le bouleversement des dix premières années ne se rééditera ni pour un come-back, ni pour une troisième voie.



# Sans Pedigree

Claire Ginioux

---

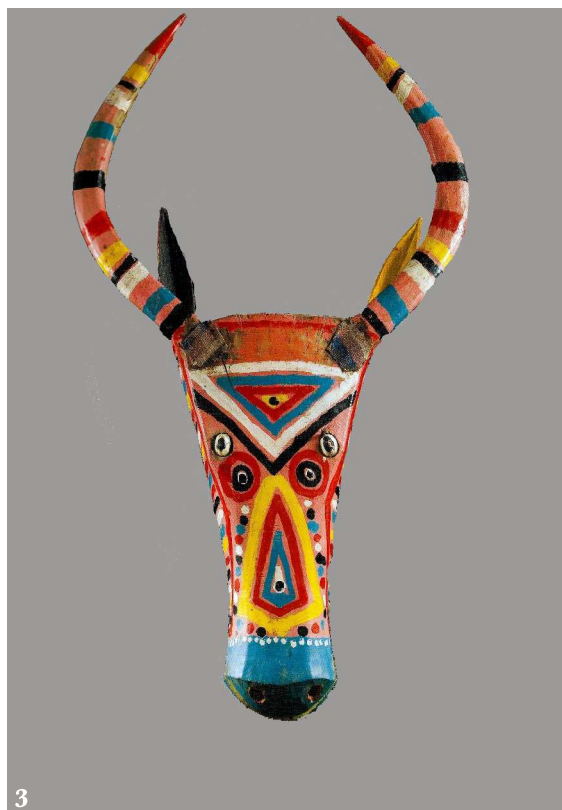


Les arts "premiers" sont tombés sur nous par surprise. Pâques 1982 : Pierre et moi partons au Mali, premier voyage en Afrique subsaharienne. Professeurs d'histoire et de géographie, nous voulons rencontrer les hommes et voir les paysages. Pays dogon : en vue d'un village de la falaise nous entendons de loin les tambours puis des cris. Nous arrivons en pleine cérémonie de levée de deuil. Des masques sortent, les enfants détalent, les femmes se cachent. Nous sommes les seuls étrangers. Je monte sur une terrasse pour ne pas être sur le parcours, un masque de feuilles séchées ajuste son arc et tire une flèche à mes pieds : je n'ai pas à être là. Sauts, tournoiements, halètements des danseurs des heures durant. Cette nuit-là, dans une savane éclairée par la pleine lune, nous acquérons notre premier masque : une femme goitreuse [photo 1], puis un kanaga et un masque antilope. C'était une évidence. Et tout a commencé.

De retour à Bamako nous visitons le Marché Rose. Nous découvrons une multitude de colliers de perles de verre montées sur un fil de paille. Leur ancienneté manifeste anoblit couleurs et motifs. J'en fais une ample provision. À notre retour, par des lectures et des rencontres, nous apprendrons que beaucoup sont des « perles de traite » d'origine européenne, souvent vénitienne, objets de troc à l'époque coloniale. Elles peuvent dater du 19ème siècle voire être plus anciennes. D'autres sont antiques.

Cette fièvre des perles qui nous a gagnés détermine alors nos voyages. Les vieux Guides Bleus de l'AOF et de l'AEF, témoins d'une époque coloniale révolue, restent de précieux outils : ils nous indiquent les lieux et la périodicité des marchés villageois où l'on est assuré de trouver ces objets coutumiers : textiles traditionnels, fétiches-médecines... et perles anciennes. Ils fixent nos itinéraires. Un jour, sur un marché de l'ouest du Cameroun, nous sommes intrigués par un homme, visiblement un notable, déambulant sans but apparent. On nous explique : s'il arbore un tel collier - perles à chevrons, dents de félin et cornaline - hors de tout contexte rituel, c'est que ce collier est à vendre. Mesures d'approche, longues palabres, respect des formes, achat... et photo [photo 2].





C'est autour de Mopti, au bord du fleuve Niger, que nous avons collecté nos premiers objets bozos : d'abord des rames vivement colorées, outils quotidiens de cette ethnie de bateliers et de pêcheurs, puis des sculptures dites « marionnettes » qui peuvent afficher des décennies d'usage. L'utilisation franche de la peinture leur confère une poésie joyeuse et inventive [photo 3]. Nous constaterons à notre retour qu'elles séduisent davantage les amateurs d'art contemporain que les collectionneurs « classiques » d'art africain plus figés dans leurs choix.

Toujours grâce aux Guides Bleus, nous nous rendons à Tourou au nord du Cameroun. Le jour du marché les femmes portent des casques, demi-calebasses teintées de rouge et bien huilées pour faire ressortir les décors géométriques. Spectacle étonnant et magnifique [photo 4]. Belle collecte dans les rires. Mais que sont devenues ces femmes et ce marché depuis qu'en 2014 Tourou fut le lieu d'une violente bataille entre l'armée et Boko Haram?

Bien plus tard, en Chine du Sud, nous effectuerons une autre collecte de coiffes. Dans quelques hameaux très isolés de montagne, des femmes de l'ethnie Miao continuent, de plus en plus rarement, à fixer sur leur tête un peigne en bois qu'elles entourent d'un écheveau de cheveux - ceux de leur mère et de ses ascendantes ! - filés et tressés comme de la laine [photo 5]. Nous en rapportons plusieurs après une recherche difficile que nous avons relatée dans *Jokkoo*, bulletin de la Société des Amis du Musée du Quai Branly (n°14-2013 consultable à la bibliothèque du musée) puisque trois de nos coiffes ont figuré en 2012 dans l'exposition *Cheveux chéris*.





Pour en avoir entendu parler bien des années auparavant au Cambodge, nous avons immédiatement reconnu KraSü dans cette sculpture [photo 6] au fond d'un marché aux amulettes de la grande banlieue de Bangkok. Crainte dans toute l'Asie du sud-est, cette femme défigurée, réduite à sa seule tête et à ses intestins, erre dans les airs la nuit à la recherche de nourritures immondes ou taboues : excréments, animaux domestiques, nouveau-nés... Mais pourquoi matérialiser ainsi cet être fantomatique ? « *C'est pour ceux qui en ont peur nous explique la vendeuse. Ils cachent cette sculpture chez eux, ainsi cela éloigne les vraies KraSü...* ».



Dans un Népal fermé aux étrangers jusqu'au milieu du 20<sup>e</sup> siècle les rituels sont restés longtemps vivaces. À Katmandou, les divinités manifestent leur présence des jours et des nuits durant sous des vêtements complexes et des masques régulièrement repeints [photo 7].

À Kalinchowk, comme sur tous les autels dédiés à Kali, la foule des dévots vient sacrifier des animaux mâles pour obtenir la protection de la déesse [photo 8]. A l'extrême ouest du pays, dans la vallée de la Karnali, afin d'éloigner les mauvais esprits, les statues protectrices se dressent toujours avec vigilance sur les terrasses des maisons [photo 9], aux carrefours, à l'entrée des ponts. Mais le tourisme, les changements politiques - les troubles maoïstes et la fin de la monarchie - et l'émigration massive des jeunes vers les chantiers de l'Inde et des pays du Golfe, conduisent rapidement à l'abandon des rituels. Nombre d'objets qui y étaient attachés se retrouvent ainsi dans les boutiques de Katmandou - en compagnie d'une multitude de copies... Mais à Jumla, c'est notre hôtelier lui-même qui m'offre le masque qu'il portait il y a plusieurs années lors d'une dernière festivité et qu'il n'aura, pense-t-il, plus l'occasion de porter [photo 10].

Objets de peu ou œuvres d'art, dénichés dans les ourlets du monde, ce sont nos chefs-d'œuvre. Sans pedigree : sur leurs cartels nul nom de précédents collectionneurs prestigieux. Enrichissant notre regard de l'unique richesse de leur culture d'origine.











## Rêver

CHUMILLAS Rosi & PAROT Eric	Point de vues / Images de chez nous
ROBERT Stéphane	Concert pour un vieux masque
DEMONT Jean-François	L'assemblée des fétiches
HARTER Georges	Le rôle insoupçonné des allergies dans la collecte
GUILLEMOT Daniel	Cloches, gongs, grelots...
BELLIARD-PINARD Martine	Le lieu du blanc ou croire en l'improbable

# Point de vues / Images de chez nous

Rosi Chumillas & Eric Parot

---



## **Also Sprach Jean-Eusèbe**

« Être amoureux, c'est regarder tout les deux dans la même direction ».  
Jean-Eusèbe, livre II chapitre 1.



## **L'abominable docteur von Spchultz**

L'abominable docteur von Spchultz s'affublait volontiers de son entonnoir fétiche lorsqu'il préparait un mauvais coup.



### **Le mystère de la chambre jaune**

Ce soir-là, Mathilde Stangerson s'était enfermée à double tour dans sa chambre.



### **Le conseil d'administration**

Le conseil d'administration s'était réuni au grand complet, ou presque.  
Jean-Eudes était encore absent.



### **L'avion**

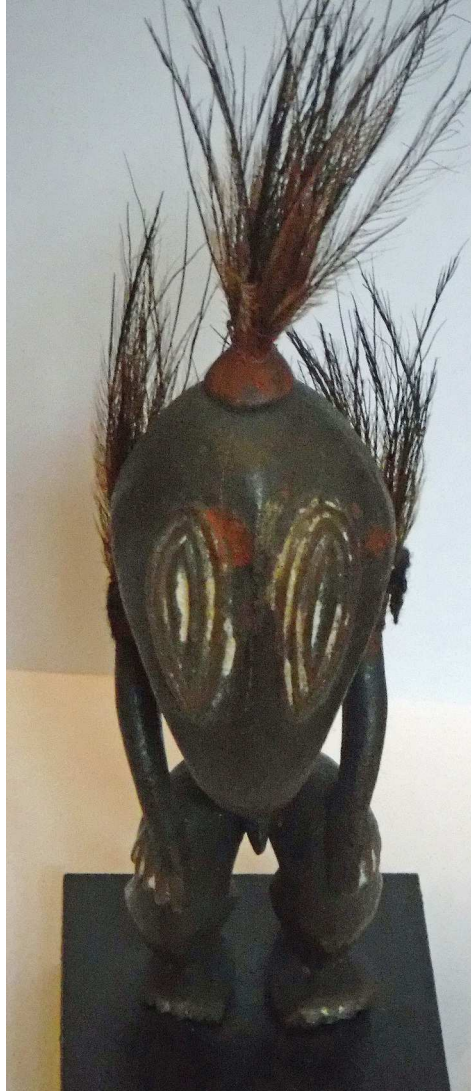
"Jamais vous ne me ferez monter dans cet avion !" avait déclaré Lady Biggerspoon.



### **Le Roi**

Primo 2, roi du Loulouland, avait un regard qui inquiétait même ses plus fidèles collaborateurs.





**Marcel Cerdan**

Cet humble fétiche avait été Marcel Cerdan dans une vie antérieure.  
Il aimait raconter ses combats à qui voulait l'entendre.

# Concert pour un vieux masque

Stéphane Robert

---



Passionné d'art des contrées lointaines depuis mes premiers voyages en Afrique et Asie, j'ai eu la chance d'hériter d'une collection familiale due à la présence de mon père en Afrique au tout début des années 50. Ces pièces ayant dormi d'un trop long sommeil, je suis heureux qu'un masque reprenne vie à la faveur d'une parution de l'association *Détours des Mondes*

Au moment de quitter le pays  
Il reçoit des mains du chef du village  
Un vieux masque  
Du genre destiné à honorer les visiteurs de marque  
"Étranger, lui dit le chef, ce masque est  
Tout ce que nous pouvons offrir  
Mon peuple et moi-même  
À un homme qui a su forcer notre admiration  
Et conquérir notre amitié à tous  
Nous n'avons pas de richesses  
Mais nous te donnons là ce que nous avons de plus cher  
Que ce masque t'accompagne jusque dans ton lointain pays  
Et t'aide à déjouer les mauvais tours du sort  
Tout au long de la route de la vie  
Traite-le avec égard  
Car c'est une véritable personne"  
- "Oui c'est une véritable personne" acquiesce la foule rassemblée sur la place du village  
Moment solennel :  
- "Aussi, continue le vieux chef, te sera-t-il formellement interdit de vendre  
Ou de donner ce masque à qui que ce soit" .  
- "Non, dit la foule en chœur, il ne faudra ni le vendre ni le donner à qui que ce soit" .  
L'étranger promet de respecter la consigne et s'en retourne à Bahia.  
Triste et long voyage pour le vieux masque  
Quitter l'Afrique pour l'inconnu  
À l'instar des esclaves de jadis  
C'est mourir sans y songer  
Pourtant Bahia se présente telle une succession  
De villages de danses et de musique  
Soudain le vieux masque retrouve son air épanoui  
Et son sourire magique  
A la vue d'une nouvelle Afrique  
Et ravi le voilà qui danse à la fête comme naguère  
sur l'ancien continent  
Les tams-tams du nouveau monde régénérés  
Par la magie d'un masque africain authentique  
Puis la vie continue  
Heureuse et tranquille  
Jusqu'au jour où l'étranger  
Oubliant sa promesse au vieux chef angolais

Offre le masque à un musée  
Quelle joie dans le pays que cette "pièce unique"  
dans le musée !  
Plusieurs colonnes à la une des journaux.  
Sujet exceptionnel de milliers de conversations  
Nombreuses interviews de l'ancien propriétaire du  
Masque  
À la radio et à la télévision  
Et du fond de la luxueuse vitrine où il a été enfermé  
Le vieux masque voit défiler  
Une journée tout entière  
Des visiteurs heureux venus le contempler  
Seul lui n'est pas heureux  
Aussi décide-t-il d'en finir avec la vie  
Et le lendemain matin  
Des dizaines de visiteurs venus exprès pour lui  
Trouvent au fond de sa belle vitrine  
Le vieux masque fendu en deux  
Dans la nuit, fou de colère.... il s'est suicidé.

(extrait de *Concert pour un vieux masque* F. Bebey, 1965 ).



# L'assemblée des fétiches - Un conte africain

Jean-François Demont

---

L'un des multiples attraits de *Détours des Mondes* - et il y en a beaucoup – est l'organisation par sa dévouée et infatigable présidente de voyages-découvertes, en France et en Europe, de musées et d'expositions consacrés à ces arts venus d'ailleurs que nous chérissons tant. C'est ainsi qu'en octobre 2010 - *Tempus fugit* - avait été minutieusement organisée, comme toujours, la visite à Louvain, en Belgique, de l'exposition *Mayombe - Maîtres de la Magie*. J'avais été alors tellement impressionné par l'atmosphère envoûtante qui se dégageait de la présence de tant d'intercesseurs de l'au-delà que j'avais ensuite publié sur mon blog un petit conte illustré, très fortement inspiré par ma vision de cette remarquable exposition.

A l'occasion de la commémoration des dix bougies de notre association, je vous en livre ici une version allégée, format de l'ouvrage anniversaire oblige.

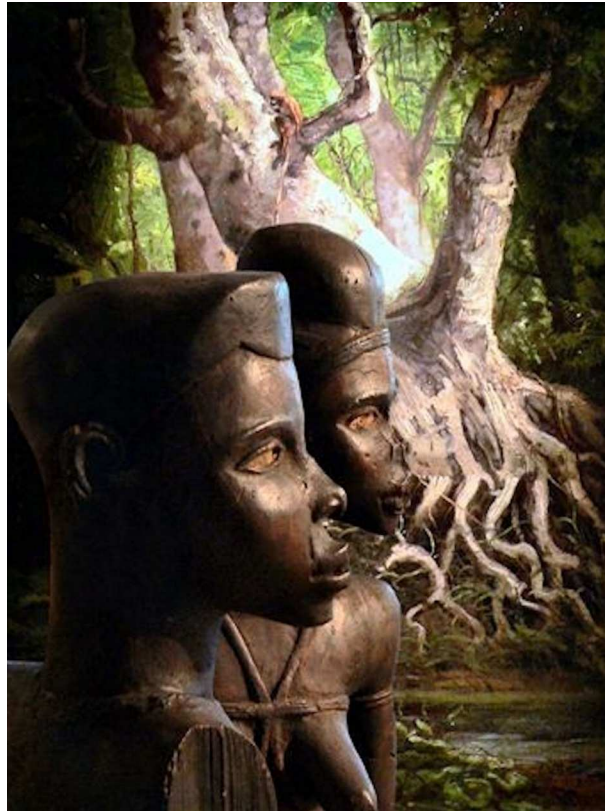
« Muzumbi et Tchitoula étaient frère et sœur et habitaient un petit village que la grande forêt environnait de toutes parts. Ils étaient inséparables.

A l'école des Pères Blancs, ils s'appelaient Joseph et Bernadette, mais dès l'école terminée, ils redevenaient Muzumbi et Tchitoula et, sur le chemin du village, après s'être débarrassés des chaussures qui leur faisaient si mal, ils communiaient à nouveau avec les enchantements et les mystères d'une Afrique que les blancs étaient bien incapables de comprendre. Leur enfance avait été bercée de récits et de légendes peuplés de puissances invisibles, d'esprits de l'au-delà et d'âmes errantes des ancêtres qui gémissaient dans le vent de la nuit.

Le soir, à la lueur de la lampe-tempête, leur mère leur avait raconté des histoires à glacer les sangs, décrivant avec force détails les tourments qui assaillaient les malheureux villageois qui avaient osé enfreindre les tabous. Muzumbi et Tchitoula se couchaient alors, non sans avoir aperçu sur le mur de la case, à la lumière vacillante de la lampe, l'ombre inquiétante des esprits.

Mais, le frère et la sœur avaient grandi et ils étaient devenus intrépides. C'est ainsi qu'ils décidèrent de partir en forêt à la recherche de ces ombres dont on devinait la présence mais que l'on ne voyait jamais. Un beau matin, avant même le lever du soleil, ils se glissèrent hors de la case et s'enfoncèrent dans la grande forêt.

Pour avoir souvent accompagné les chasseurs, Muzumbi connaissait bien les pistes les plus secrètes et ils cheminaient rapidement.



Tchitoula, de son côté, était ravie d'échapper aux corvées du village qui réunissaient les femmes pour piler sans fin le mil ou ramener du fleuve les lourdes jarres remplies d'eau. Après avoir longtemps marché, ils rencontrèrent une vieille femme qui leur demanda ce qu'ils cherchaient si loin du village. 'Nous voulons voir ce que l'on ne voit pas', répondirent en cœur le frère et la sœur. 'Alors poursuivez votre chemin' leur dit la vieille femme, qui ajouta : 'Ce ne sont pas les yeux qui peuvent voir l'invisible'.

Quelque peu dépités, Muzumbi et Tchitoula reprirent leur marche et la fatigue commençait à se faire sentir. C'est alors qu'un impressionnant géant leur barra la route : 'Où allez-vous donc, malheureux. Ignorez-vous que seuls les initiés peuvent pénétrer dans la forêt sacrée ?'. 'Nous voulons connaître ce que nous ne connaissons pas ' supplièrent le frère et la sœur. 'Voilà qui est bien présomptueux' rétorqua le colosse, qui ajouta cependant : 'Je vois que vous avez le cœur pur et que vous êtes courageux. Je vais donc, si vous promettez de rester cachés et de ne faire aucun bruit, vous permettre d'assister à un événement tout-à-fait extraordinaire'. Il leur expliqua ensuite que les fétiches avaient un roi qui régnait sans partage sur un peuple turbulent et multiforme. Comme il était à présent très vieux, il avait été décidé, après d'interminables palabres, de tenir une assemblée des fétiches afin de procéder à l'élection d'un nouveau monarque. L'assemblée devait se tenir au pied de l'arbre sacré et tous les fétiches, quel que soit leur rang et leur grade, étaient convoqués. C'est ainsi que, tapis derrière un épais buisson, écarquillant les yeux, le frère et la sœur, devinrent les témoins d'un incroyable spectacle.

Emplumés, enturbannés, emmaillotés, bardés de charges magiques, de miroirs, hérissés de piques, de tiges, de clous, de lames et de pointes, porteurs de reliquaires, de cornes, de coquillages, de chaînes, de sacs de médecine ou de sachets à poudre, de clochettes pour réveiller les esprits, de cadenas pour retenir les mauvais sorts, de cordes et de nœuds, de douilles, de griffes, de dents et de becs, caparaçonnés de peaux et de feuilles, de noix et de graines, de filets, de tissus et de morceaux d'os, de tête de serpent et de queue de civette, les fétiches arrivaient de toutes parts. Certains, les plus agressifs et qui ne manquaient jamais de perpétrer quelque mauvais coup, étaient armés de lances, de couteaux et de poignards qu'ils brandissaient de façon menaçante. Beaucoup avaient le visage peint de couleurs violentes, rouge de la trahison, noir de la sorcellerie, blanc du royaume des morts, les yeux-miroirs de ces intercesseurs des mondes invisibles lançaient des éclairs aveuglants.



Tremblant comme des feuilles, Muzumbi et Tchitoula réalisaient que ce qu'ils voyaient, aucun habitant du village n'en avait jusqu'alors été témoin et une peur intense les envahit.

Pendant ce temps, leur disparition avait mis leur famille en émoi. Avaient-ils été ensorcelés par Mama Wata, la déesse enjôleuse du grand fleuve ? Avaient-ils rencontré l'un de ces horribles chiens errants dont on disait que s'il levait la patte contre un arbre, celui-ci mourrait instantanément ? En désespoir de cause, il fut décidé de consulter le devin, le nganga. Ce dernier était de fort méchante humeur lorsque les parents des deux fugitifs parvinrent jusqu'à sa case car il avait parfaitement compris que si les enfants perçaient le secret des fétiches, cela ne pouvait que nuire à son autorité et à son prestige.

Après avoir grommelé des paroles inintelligibles, le devin annonça aux parents que son intervention leur coûterait une chèvre et deux poulets, ce qu'ils acceptèrent avec résignation. Étant donné que l'opération s'avérait particulièrement délicate, il décida de s'adjoindre les services d'un acolyte, un petit singe-fétiche malicieux dont le talent et l'astuce faisaient merveille dans des situations jugées désespérées.

Blottis l'un contre l'autre le frère et la sœur n'en menaient pas large lorsqu'ils assistèrent à la nomination à l'unanimité du nouveau souverain des fétiches, un impressionnant nkondi au regard halluciné, la bouche grande ouverte dans un hurlement muet et le corps entièrement recouvert de clous, de lames et de charges, signifiant qu'il avait été maintes fois consulté et que son pouvoir était immense. Un silence de mort régnait sur l'assemblée.

C'est alors, chose inconcevable, qu'apparut le petit singe qui vint effrontément se placer devant le monarque fraîchement élu. L'assemblée était paralysée de stupeur, se demandant ce qui allait advenir du responsable d'un tel inqualifiable outrage.

À l'incrédulité générale, rien ne se passa. Le nganga s'était incarné dans le petit singe et le redoutable nkondi n'était en fait que l'expression de son autorité. Muzumbi et Tchitoula comprirent alors que tous ces fétiches qui leur faisaient si peur étaient manipulés par le devin et n'étaient que des intermédiaires entre le monde de l'au-delà et celui des vivants.

À leur retour au village, le frère et la sœur furent fêtés avec des cris de joie et, comme c'est de tradition dans tout le continent africain, on dansa jusqu'à fort tard dans la nuit. »



Le conte dans son intégralité est lisible sur le blog de l'auteur *Mémoires de Rivages*

<http://memoirederivages.over-blog.com/article-l-assemblee-des-fetiches-conte-africain-1ere-partie-62202848.html>

et

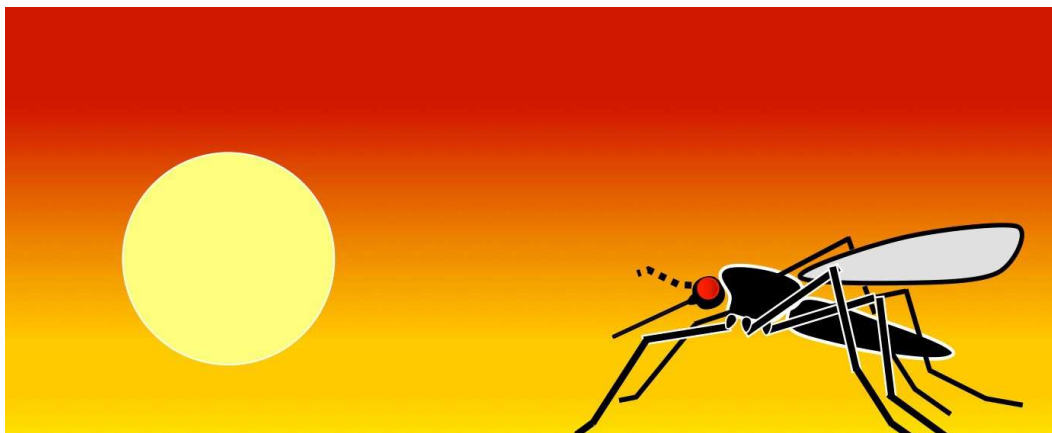
<http://memoirederivages.over-blog.com/article-l-assemblee-des-fetiches-conte-africain-2eme-partie-62803541.html>



# Le rôle insoupçonné des allergies dans la collecte

Georges Harter

---



Voilà, au départ, je suis allergique au matin, c'est de naissance.  
Je déteste les aubes froides et blafardes.  
J'adore les couchers de soleil chauds et colorés.

Je suis aussi allergique à la quinine, c'est aussi de naissance.  
Pas de quinquina donc. Jamais. Sans exception.  
Je ne peux boire ni Schweppes ni apéritifs amers italiens.  
Et je suis aussi immunisé contre le paludisme, c'est de naissance.  
J'ai pu visiter insouciant et désinvolte nombre de pays des tropiques.

On me dit que ces deux choses doivent être liées.  
Peut-être, mais la science ne s'y est jamais beaucoup intéressée.  
Ni aux allergies à la quinine, ni aux immunisations au paludisme.  
Elle a simplement dit que j'étais interdit de don du sang.  
Car on prétend que je transmettrais mieux le palu qu'un anophèle.

Des docteurs m'ont dit qu'ils avaient lu quelque part  
Que les immunisations disparaissaient avec le temps.  
D'autres se souviennent qu'elles s'atténuent avec l'âge.  
Je ne sais donc toujours pas si je peux enfin boire du Schweppes.  
Et je ne sais même pas si je peux retourner dans les pays impaludés.

Je n'ose même plus rêver de nouvelles aventures.  
Toutes ces incertitudes me minent de plus en plus.  
C'est pour ça que je suis de plus en plus allergique au matin.

# Cloches, gongs, grelots...

Daniel Guillemot

---

Depuis les sommets des cathédrales jusqu'aux wagons-restaurants, les cloches rythment la vie du monde occidental depuis des siècles. Et ailleurs ?

Ailleurs aussi...

Avec leurs cousins grelots, gongs, elles participent à tous les niveaux de la vie des hommes. Objets du quotidien, objets de rituel, objets de cérémonie... pour appeler, avertir, honorer, commémorer, signaler... en bois, en bronze, en fer, en argent... dans tous les pays, toutes les ethnies, toutes les tribus, toutes les religions...

Et depuis le fond des âges : ce grelot en argent ornait probablement un char ou un harnachement 700 années avant notre ère, au Luristan (photo n°1).

Le bronze de ces clochettes et grelots du Burkina Faso protège contre les mauvais esprits et les sorciers (photo n°2).

Tandis que c'est le bois qui rythme de ses trois battants les danses du nganga chez les Yombe. (photo n°3)



La magie encore, à la ceinture du chamane tibétain, dans ce grelot-démon. (photo n°4)

En forêt, là où le regard ne porte pas, les cloches en bois des chiens les situent et rabattent le gibier vers le chasseur Lalia... L'assistance magique de la civette, ce prédateur infaillible, est assurée par sa peau dans le collier du chien... (photos n°5 et n°5bis)

Les sons du bronze aux multiples métaux accompagnent la méditation dans les graves des bols chantants ou le cristal des cymbales ting-shags, frappées de la corne du yak. (photos n°6 et n°7)



Le lama officiant tient dans sa main gauche la gantha qui équilibre le diamant-foudre tenu dans la main droite et soutient les rythmes tranquilles des mantras (photo n°8).

Bien sûr, comme dans nos contrées, elles sont aussi au cou des animaux dans les pâtures de l'Himalaya (photo n°9) ou à celui des animaux sacrés : grelot et cloche de bronze usés par le cuir des vaches indiennes (photo n°10)

Elles sont ordinaires ou magiques, futiles ou indispensables, elles sont là, toujours, partout ... et pour longtemps...



Chez nous , elles volent parfois et distribuent des oeufs en chocolat...



# Le lieu du blanc ou croire en l'improbable

Martine B.-Pinard

---



Ce petit texte est né d'un manque. Non pas d'un vide psychanalytique, d'une angoisse métaphysique, ni d'un néant philosophique ; mais de la naissance fortuite d'une page blanche apparue lors de la pagination des textes antérieurs. Cela aurait pu rester comme un silence, une respiration dans le fil de cet ouvrage mais il faut l'avouer « un blanc à droite », ça fait désordre pour un esprit rationnel !

La couleur blanche existe dans les arts traditionnels, elle est souvent associée à la mort et au deuil, à l'image du masque des veuves. C'est une couleur de passage s'il en est : elle marque le visage de l'adolescent qui va être initié selon le schéma classique de la mort et de la renaissance.

S'il nous semble difficile de dissocier le blanc comme perception du sentiment du vide, c'est peut-être parce que selon la fameuse formule d'Aristote "la Nature a horreur du vide" et que nous voyons dans une surface lisse et immaculée, le miroir de nous-même et du monde, le vertige de notre liberté.

Certes, la pensée du vide anime les spiritualités de l'Extrême-Orient mais elle nous est moins familière en Occident. Quant à l'expérience d'un trop-plein inanimé, elle ne nous est pas non plus coutumière... Ainsi, lorsque dans certaines régions d'Afrique de l'Ouest surgissent des objets saturés de matière qui sont des "dieux", ces surplus de puissance nous interrogent profondément car ils nous portent à croire que le surnaturel est du côté de l'inerte.

C'est le même sentiment de malaise qui est à l'œuvre lorsqu'Antoine Roquentin a la "révélation" de ce qu'est l'existence : *"la pâte même des choses [...] Ou plutôt la racine, les grilles du jardin, le banc, le gazon rare de la pelouse, tout ça s'était évanoui : la diversité des choses, leur individualité n'était qu'une apparence, un vernis. Ce vernis avait fondu, il restait des masses monstrueuses et molles, en désordre - nues, d'une effrayante et obscène nudité [...]."*

Vide ou plein, matière ou esprit ? À la recherche probable de souffles vitaux.

Mais ne dit-on pas aussi que le blanc est la couleur de l'aube, et par suite la promesse de l'aurore et du jour qui se lève...



## Désirer

MARTEL Bernard	Le Bonheur
LUSSIER Jean Jacques	Parcours d' <i>un</i> monde
GINIOUX Pierre	L'enchantement du monde
DEMONT Jean-François	Le fétiche aux miroirs
LE GRAND Jean-François	Maternité Bambara de Koulikoro
CREHALET Yves	Ver de terre amoureux d'une étoile
HARTER Georges	Le grand mamamouchi
MEYER Yann	Les ratés d'une collection

# Le Bonheur

Bernard Martel

---

Cherchant à exprimer mon attachement à l'art africain, le hasard de mes lectures m'a fait redécouvrir *Les Passantes d'Antoine Pol*, mis en musique par Georges Brassens :

« Je veux dédier ce poème  
A toutes les femmes qu'on aime  
Pendant quelques instants secrets,  
A celles qu'on connaît à peine,  
Qu'un destin différent entraîne  
Et qu'on ne retrouve jamais.

« A celle qu'on voit apparaître  
Une seconde à la fenêtre,  
Et qui preste s'évanouit,  
Mais dont la svelte silhouette  
Est si gracieuse et fluette  
Qu'on en demeure épanoui.

« A celles qui sont déjà prises,  
Et qui vivant des heures grises  
Près d'un être trop différent,  
Vous ont, inutile folie,  
Laissé voir la mélancolie  
D'un avenir désespérant.

« Chères images aperçues  
Espérances d'un jour déçues,  
Vous serez dans l'oubli demain ;  
Pour peu que le bonheur survienne... » .

...

Soudain, le parallélisme entre ce poème et ma passion pour la statuaire africaine m'est apparu évident.

Parallélisme plus saisissant encore, l'allusion au bonheur de retrouver une pièce, un temps inaccessible !





Cuillère cérémonielle Dan, acquise pour sa sensualité, sa sensibilité et l'émotion qu'elle dégage, cinq ans après l'avoir aperçue une première fois.

"Le vrai collectionneur est davantage intéressé par la quête que par la possession".

Umberto Eco

# Parcours d'un monde

Jean Jacques Lussier

---

Je suis collectionneur d'art africain, d'abord, un peu marchand aussi, occasionnel, dans une ville, Montréal, qui n'a pas été choyée au fil des décennies, en termes de galeries d'art tribal ou d'expositions consacrées à ce domaine. C'est à partir de cette pénurie, de ce presque désert culturel "primitif" qu'il vous faut tenter de comprendre **l'élation**, **l'excitation** de celui qui une fois par année, en septembre, débarque à Paris en ignorant ce qu'il y trouvera mais certain d'être émerveillé, surpris, questionné, frustré (terme se référant à l'enfant qui n'a pas ce qu'il voudrait avoir).

En ce sens, vous comprendrez peut-être la bouffée d'air frais, le **plaisir** que procure l'ouverture fréquente de cette fenêtre qu'est le blog *Détours des Mondes*. Avec le **regret** de ne pouvoir bénéficier de toutes ces activités, visites, rencontres, conférences qu'organise avec tant de dynamisme et de persévérance "notre" Martine.

Cette information sur "d'où je suis, d'où je parle", permettra peut-être de mettre en perspective certaines émotions, des souvenirs, des étonnements, des questionnements que l'on pourra imputer à une naïveté liée au fait de vivre loin de là où **ÇA** se passe.

Voici donc, en vrac, car le temps pour organiser tout cela manque, des moments, des instantanés du parcours *d'un monde*, le mien. Parmi les suggestions de sujets pour ce livre anniversaire, on nous propose "coup de coeur, émotion, expérience mémorable..." Difficile de choisir, tellement il y en eut, depuis 45 ans, de ces coups de coeur, émotions. Une des plus marquantes ayant été cette exposition récente à Branly, *Terres natales*. Tant de chefs-d'œuvre c'était presque trop. Entre autres tous ces Fang, têtes et figures de reliquaïre dont je n'avais eu jusque-là qu'une vague idée de la qualité qu'elles pouvaient atteindre.

Alors, émotions, au sens large du terme...

**Tristesse** lorsque j'appris la fermeture de Dapper. J'avais déjà connu une première tristesse lors de sa fermeture pour rénovation, d'autant que je m'étais attaché à l'atmosphère que dégageaient ces expositions toujours magnifiquement pensées, dans ce sympathique hôtel particulier qui leur apportait un cachet bien spécifique.

**Plaisir** toujours renouvelé, précieux, de m'installer confortablement avec un ou des livres de ma bibliothèque et de me promener virtuellement dans ces musées, collections, ventes... affinant au passage mes connaissances, récoltant des découvertes, formulant des questions, etc.

Parmi les **plaisirs inattendus**, celui, **trop rare**, d'avoir reçu il y a une quinzaine d'années l'appel de dernière minute d'un collectionneur allemand qui s'était annoncé avec son fils un samedi vers les 16h pour une petite visite de collection d'une heure ou deux et avec qui la sympathie réciproque avait été telle que ma femme et moi les avions gardés à dîner pour ensuite les reconduire à leur hôtel vers minuit, après de longues discussions autour d'un plat de pâtes et de quelques flacons de Chianti. Souvenir très agréable entaché cependant d'un petit malaise lorsque je dus avouer à ce sympathique monsieur

qui venait de reconnaître un objet vu sur internet et dont il m'avait demandé le prix par courriel, que la dite statuette, en effet, n'avait pas été vendue ainsi que je l'avais prétendu, mais était restée dans la collection pour cause d'incapacité à vouloir quitter les lieux.

**Estime.** J'apprécie toujours l'honnêteté intellectuelle d'un marchand consulté au sujet d'un objet qui n'est pas le sien et qui le déclare authentique. Dans le même sens, un marchand qui me parle en bien d'un confrère forcément concurrent a droit à tout mon respect. On devine quel sentiment suscite par ailleurs chez moi l'attitude arrogante et faussement savante, qui confine chez certains à un automatisme, de prononcer autoritairement un verdict de "fausseté" sur tout objet qui n'a pas l'honneur d'être le sien. Plus insidieuse est l'attitude de semer subtilement le doute quant à la capacité d'untel de discerner le vrai du faux.

**Aveu.** J'ai une petite collection de faux, que je conserve dans une armoire spéciale pour me rappeler périodiquement que *errare humanum est*, et que la prudence est de mise (prudence, et non méfiance). Lorsque, l'expérience aidant, les yeux se dessillent et que ces erreurs de jeunesse ne font plus aucun doute, la **déception** est certes amère et on peut alors verser dans la colère ou l'auto-flagellation, c'est selon. Mais ne voulant pas renoncer au plaisir irremplaçable de la collection, j'ai préféré en tirer une leçon et me rappeler qu'un grand amateur interviewé dans TA disait qu'un collectionneur prétendant n'avoir jamais acquis de faux était quelqu'un qui n'avait pas suffisamment acheté. Alors disons que ces faux pas, c'est le métier (de collectionneur) qui rentre.

Tout en étant conscient que je ne peux qu'effleurer le sujet, je ne peux quitter cette épineuse et omniprésente **question des faux** sans tenter de la relier, à tort ou à raison, à celle de l'importance grandissante qu'ont prise dans le monde du marché de l'art tribal, les indications de provenance. Il y a quelques années, un membre important de l'équipe d'experts d'une grande maison de vente aux enchères niait, dans un échange épistolaire que j'avais avec lui, que le pedigree d'un objet avait une incidence significative sur le prix que celui-ci atteignait lors d'une vente (je le cite : "dans notre sélection des pièces, la qualité d'une pièce vient en première place - un pedigree peut ajouter un petit peu de cachet"). Ceci écrit après que la vente du Kota de Rubin ait fait plus de 5 millions d'euros.

**Incrédulité, stupéfaction, ahurissement !!!** Pourtant, on peut comprendre, jusqu'à un certain point, l'incidence de ce facteur sur les prix. Mais à ce point ?

Quant à un lien possible entre la question de l'authenticité et celle du pedigree, je me demande si, face à l'augmentation considérable du nombre de faux ayant suivi la progression du marché, tous, experts des maisons de vente, marchands, ne sont pas à la recherche d'objets avec provenance comme supposée garantie d'authenticité. Il y a la "célébrité" des provenances, il y a leur ancienneté. Tout se passe comme si l'on se disait : "Eh bien, évidemment si l'objet était dans la collection d'untel, qui avait une collection célèbre ou de tel autre qui a collectionné en 1930, et bien, ça signifie qu'il est authentique, etc". Les experts n'ont-ils pas jusqu'à un certain point abdiqué ? N'ont-ils pas troqué leur jugement contre la réassurance du pedigree et l'assurance que celui-ci procure au client, lui aussi troublé par la surabondance de faux ? Question légitime, fausse question ? Difficile en tout cas d'échapper à l'impression que nous assistons depuis un certain temps, davantage qu'auparavant me semble-t-il, à une fétichisation du pedigree. Je remarque que depuis quelques années, lorsque je m'enquiers du prix d'un objet auprès d'un marchand, celui-ci presque toujours commence par me parler de sa provenance. Comme

pour me faire... avaler le prix. Si je puis me faire l'avocat du diable, voici quelques questions, pas trop impertinentes, je l'espère : puisqu'il y a des faussaires très habiles à sculpter des objets "anciens", peut-on envisager qu'existent des faussaires de pedigree ?

Le fait qu'un objet ait appartenu à, disons, un collectionneur prestigieux, signifie-t-il automatiquement que l'objet en question est à la hauteur du prestige de la collection ? Autrement dit, se pourrait-il, par exemple, qu'un collectionneur de haut niveau ait vendu à un moment donné tel ou tel objet, soit parce qu'il ne correspondait pas à ses standards d'excellence, ou même qu'il se soit rendu compte que l'objet en question était un faux et ait souhaité s'en débarrasser ?

Se peut-il que lorsqu'une collection prestigieuse en vienne à être dispersée en vente publique, les plus beaux objets de cette collection aient déjà été vendus à des collectionneurs qui en connaissaient l'existence et qui se tenaient à l'affût, tapis dans l'ombre ? Des questions similaires pourraient se poser quant à la provenance d'anciens marchands devenus des références révérees.

**Plaisir ancien**, lors d'une vente aux enchères dans ma ville, il y a peut-être 25 ans, d'avoir déniché pour presque rien un objet non identifié, qui traînait là, parmi bien d'autres, anonyme, oublié, car les connaissances à ce moment, du moins chez nous, étaient, soyons polis, limitées. Il s'agissait d'un petit masque Bini aux couleurs délavées, pas un chef-d'œuvre loin de là, mais un objet authentique, ancien qui procure encore aujourd'hui à son "découvreur" du plaisir.

Je suppose que tout amateur d'un certain âge a connu cette joie.

**Modestie**. La leçon apprise il y a longtemps à Tervuren quant à la distinction nécessaire entre âge et usure. J'arrivai devant un masque Salampasu dont je me demandais pourquoi diable un musée possédant des réserves de 250,000 objets en exposait un qui me semblait neuf au point de donner l'impression d'avoir été sculpté la veille. Et alors, de lire le cartel mentionnant que ce masque avait été collecté au tout début du XXe siècle, probablement donc tout juste avant d'être dansé lors de cérémonies rituelles.

Si je focalise sur les émotions en lien avec ma collection, essentiellement africaine, je pourrais me **lament**er de ce qui n'y est pas et n'en sera jamais, faute bien sûr de moyens financiers mais aussi, il me faut le reconnaître, dû à des occasions ratées, des hésitations "fatales" que n'auront pas eues des amateurs plus avisés. N'importe quel collectionneur, si tant est que son intérêt perdure, voit son expérience s'accroître, son œil s'affiner et donc ses désirs d'appropriation viser des objets de qualité de plus en plus grande. Conséquence: pour durer, un collectionneur doit ou être riche ou devenir maître dans l'art du renoncement. Et dans cet espace entre durer et renoncer, cette ouverture : de même que l'amateur de Chardonnay incapable de s'offrir un Montrachet devra travailler à dénicher un bon viticulteur de Puligny ou de Chablis, notre collectionneur rêvant d'un byeri Fang ou d'un fétiche Songye de grande qualité devra se tourner vers des ethnies moins "chères" et être à l'affût. Il y a là de beaux défis, non ?

Je pourrais **me désoler** de n'être devenu que tardivement sensible à d'autres champs esthétiques qu'africain, je pense à l'Océanie, surtout, et l'Indonésie. Mais il y en a d'autres.

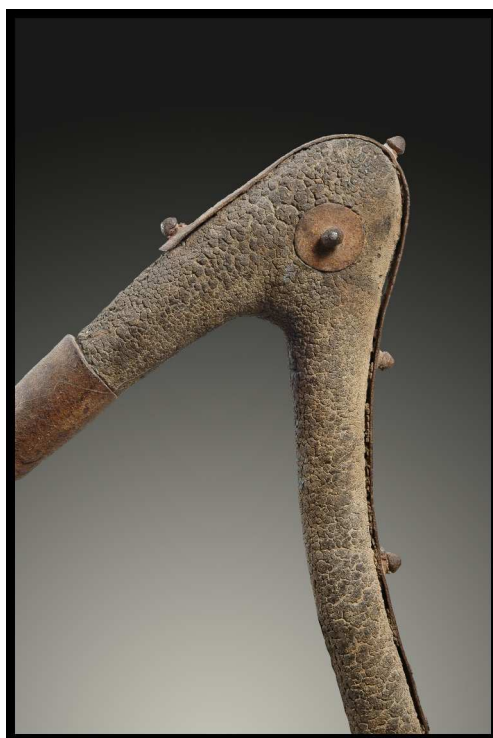
**Bêtise**. Je me souviens avec quelle **consternation et indignation** j'appris la destruction sur-le-champ, sans consultation, dans les locaux de la douane canadienne, d'un magnifique botchio Fon acheté à Bruxelles, résultat de l'hyper zèle d'un douanier



grotesquement fier d'avoir, croyait-il, épargné à son pays la propagation de maladies par un fétiche recelant des matières dangereuses.

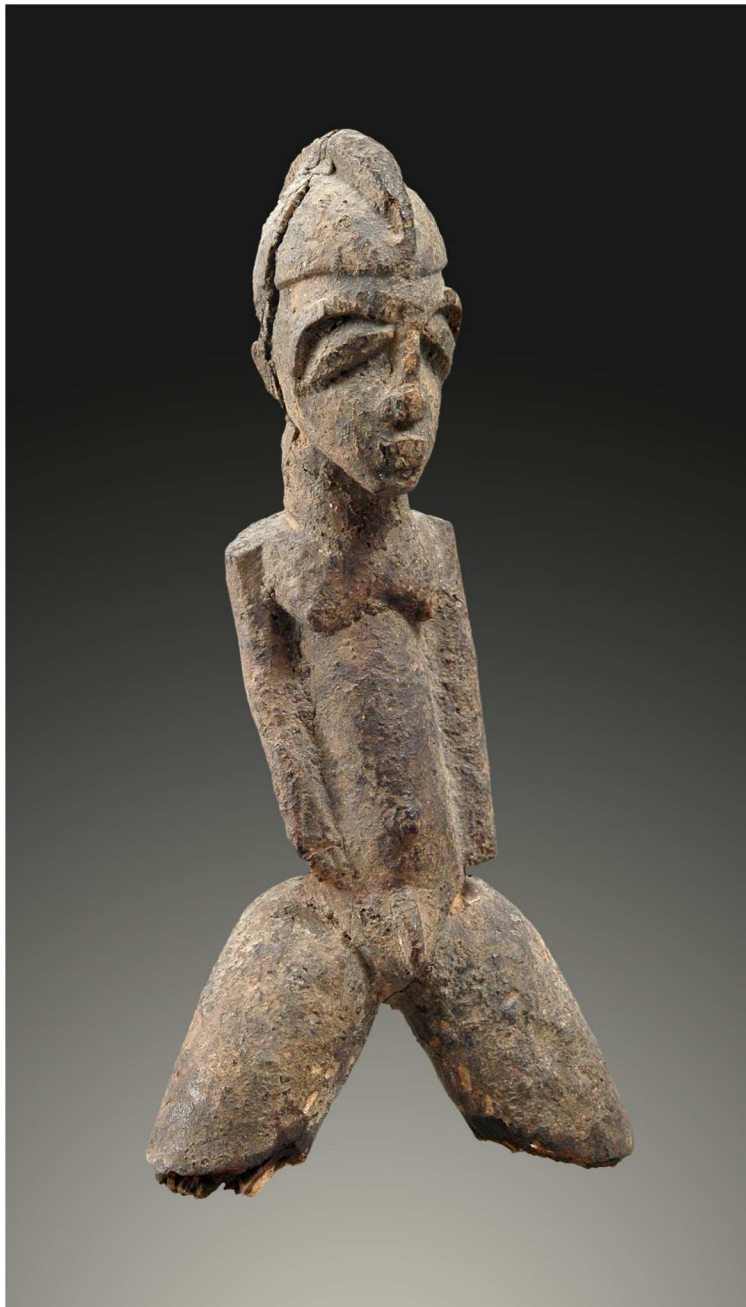
Je pourrais évoquer avec **émotion** ce geste inattendu, spontané, rare, du don d'une belle et ancienne herminette Dogon d'un marchand un peu bourru à qui j'avais rendu service.

Le psy que je suis pourrait **s'intriguer**, lorsque je fais le tour de ma collection, quant à la source et au pourquoi de cette attirance que j'ai toujours eue, jusqu'à maintenant, pour les fragments, les objets " blessés" mais qui n'en demeurent pas moins beaux, peut-être même doivent-ils une partie de l'émotion esthétique qu'ils suscitent à ces manques. Mais plutôt que de fouiller cette question, apparentée au soupçon que cette passion pour l'art tribal puisse être un tantinet pathologique, mieux vaut se dire que ladite passion relève d'une forme de maladie dont on souhaite surtout ne pas guérir. Voir le catalogue *Fragments of the sublime*, publié en 1980. Ou encore ce buste Dogon, de l'ancienne collection Kerbourc'h, publié dans un catalogue Monbrison fin 1993-début 1994, p.16. Ou encore ce fragment de statue d'ancêtre Hemba, publié dans le catalogue d'une expo Bruneaf en 2017, *Finalité sans fin*, p.73.



**Humilité.** Tôt ou tard, vient un moment où le collectionneur se targue, ne serait-ce qu'en son for intérieur, d'avoir un "bon œil" (il y aurait matière à faire un petit article sur cette expression consacrée). Il y a plus de quinze ans, en tout cas c'était avant le début des Parcours, ma femme et moi étions à Paris et, mon anniversaire approchant, elle voulut m'offrir un petit objet africain, que nous choisirions ensemble. Ce geste me touchait d'autant plus que tout en appréciant en général les objets que nous avions à la maison, elle était très loin d'être atteinte du même syndrome que moi. Nous étions chez Maine

Durieu, alors sur le quai des Grands Augustins, et j'hésitais entre une statuette Senufo et un petit Lobi, avec une légère préférence pour la première à laquelle je trouvais un charme séduisant. Ma femme suggéra que oui, bien sûr cette statuette était charmante, mais ne risquais-je pas de m'en lasser alors que le Lobi, lui, avait une profondeur, une intériorité qui seraient le gage d'une "relation" beaucoup plus longue. Il y a bien des années que je lui ai donné raison, elle à qui ne serait jamais venue la prétention d'avoir un "bon œil" !



# L'enchantement du monde

Pierre Ginioux

---



Chance inestimable : nous avons Claire et moi la même passion, le même regard sur les objets lointains. En ce domaine le mystère nous attire davantage que les choses sues, l'interrogation davantage que les réponses et l'obscurité plus que la clarté.

Aussi plaçons-nous au sommet de ces œuvres celles qui paraissent les plus insignifiantes : tas, boules, humbles paquets noués, misérables amalgames. De ces objets non figuratifs largement présents dans toute l'Afrique et bien au-delà on connaît surtout les *boli* du Mali et les *bochio* et *tron* des cultes vaudous du Bénin ou du Togo. Indifférents aux artifices du beau, étrangers aux apparences, ils s'affranchissent de l'exigence inutile et encombrante de la figuration. Ils ne représentent pas un esprit, un pouvoir ou une divinité, ils **sont**, de manière consubstantielle, l'esprit, le pouvoir ou la divinité. D'où leur puissance : concentrés de forces chtoniennes, images d'un chaos primordial, sombres chrysalides d'où tout peut éclore, leurs formes pures ou incertaines recèlent tous les possibles d'un monde encore en gestation. [photo 1, photo 2]

*Je dirai quelque jour vos naissances latentes* (1)



De certains de ces assemblages émergent confusément fers rouillés, lambeaux textiles, ossements et, aussi, personnages. Leurs désordres sont contenus par une multitude de liens, un enchevêtrement de nœuds et de fils : métaphores de nos existences ? Chaque cadenas semble sceller un serment éternel, des secrets tus à jamais *[photo 3]*. Tout fait sens. Celui-ci nous échappe mais nous aimons caresser le gras épais des onctions répétées d'huile, de nourriture et de bière, les libations fécondantes de matières plus souvent indicibles qu'onctueuses.

***[...] noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,  
Golfes d'ombre***

Ces patines, que d'aucuns trouvent répugnantes, sont le fruit de pratiques universelles et immémoriales déjà accomplies dans les récits bibliques et les épopées homériques : *Je fis les libations. D'abord le lait miellé, ensuite le vin doux, l'eau et, dessus, la farine blanche [...] puis je saisis les deux bêtes, leur tranchai la gorge, le sang noir coula.* (L'Odyssée, chant XI, 26-28 et 35-36). Car ces accumulations mêlées qui cachent la relique pour mieux l'exalter sont aussi celles du sang des hécatombes.

***[...] pourpres, sang craché, rire des lèvres belles  
Dans la colère ou les ivresses pénitentes***



Nous sommes saisis devant les outrances propres à pétrifier les dévots autant qu'à effrayer les démons ou à jouir d'une espérance : crânes-trophées Ejagham [photo 4], Kali aux yeux exorbités [photo 5], gardiens des cimetières tibétains [photo 6], face foudroyante des masques Guéré [photo 7] ou des esprits du sol de l'Isan [photo 8].





9



10



11

Et lorsque se déploie l'ensemble de la figure humaine nous ne cherchons pas la perfection de la forme. C'est l'incertitude et l'inachèvement du premier homme émergeant de la glaise qui nous émeut. Cet Igbo hésitant [photo 9] et les Losso, ahuris de leur propre existence [photo 10], sont alors nos préférés. Ce n'est que peu à peu que cette figure s'épanouit, se lève puis s'érige, dominatrice et vigilante : ancêtres Tiv, gardiens de source du Népal [photo 11], phallus rituels des temples thaïlandais.

***Lances des glaciers fiers, rois blancs***





12



13



14

Plus tard, lorsque les ravines du temps les ont dépouillés de leur enveloppe charnelle pour mieux en dévoiler l'âme nous admirons les vénérables Moba continuant de se dresser comme autant de flammes graciles [photo 12].

***[...] frissons d'ombelles***

Mais à la fin, comme pour reprendre souffle, nous pourrons nous accorder sur ce masque altier du Nigeria dont la sérénité sévère impose silence et respect [photo 13] puis nous nous reposerons sur ce sourire birman jaillissant d'une gueule bestiale [photo 14].

***[...] paix des rides***

***Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux***



Et s'il me faut un jour me dépouiller de tout, je garderai toutefois pour verser mon obole à Charon, cette simple poignée de perles de verre antiques qui, depuis les rives de l'Euphrate, Tyr ou Byzance, a traversé tant de cultures pour s'offrir à nous lors de notre découverte, il y a plus de trente-cinq ans, du Marché Rose de Bamako [photo 15].

***O bleu [...]***

***- O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !***

1 - Les lignes ***en caractères gras*** sont évidemment extraites du sonnet *Voyelles* d'Arthur Rimbaud.



# Le Fétiche aux miroirs

## *ou les pérégrinations d'une icône de l'art Kongo*

Jean-François Demont

---

Allez donc savoir pourquoi, j'ai toujours eu un faible pour les fétiches africains à miroirs. Étudiant déjà, je parcourais quotidiennement la rue de Babylone à Paris et il y avait en ce temps-là, adossée à un bel hôtel particulier dont le quartier a le secret, une toute petite échoppe d'antiquaire devant la vitrine duquel je ne manquais jamais de m'arrêter. Il s'y trouvait exposé aux regards l'un de ces noirs fétiches africains avec un miroir sur le ventre dont le bras levé avait autrefois brandi une sagaie désormais disparue. Il était de petite taille mais il me fascinait. Je n'étais pas encore collectionneur à l'époque, je n'étais pas encore allé en Afrique, je ne connaissais rien à l'art africain, mais cet objet indéniablement me parlait. Je n'ai jamais osé franchir le seuil de cette boutique qui n'existe plus aujourd'hui et j'ignore ce qu'il a pu advenir du petit fétiche. Peut-être au fond n'était-ce qu'un simple curios. Qui sait ?

Bien des années plus tard, nous étions à l'été 1996, je visitais à Marseille l'exposition 'Arman et l'art africain' qui se tenait dans l'enceinte de ce délicieux endroit qu'est la Vieille Charité et je tombai en arrêt devant le clou – si je peux m'exprimer ainsi car il en était dépourvu – de la collection du sculpteur, à savoir le fétiche Kongo, déjà grande vedette car il figurait, dans la librairie du musée, en couverture du catalogue et du CD Rom, à la une d'articles de presse et son image était reproduite sur posters et cartes postales. Bref, il était indéniablement photogénique et le coup de foudre fut immédiat.

J'étais sous le charme de ce beau visage aux traits fins et bien dessinés, aux grands yeux sertis de verre et aux sourcils en forme de palmes. J'admirais l'élégance du geste des mains croisées sous le reliquaire ventral. Un énorme collier de fibres enserrait son cou dans lequel il semblait que la tête pouvait à tout instant disparaître comme le font les tortues pressant une menace. Il portait sur tout le corps un nombre incroyable de charges magico-religieuses en forme de boules. Aux épaules, elles faisaient un peu penser à ces rembourrages qu'insèrent les tailleurs sous les vêtements pour donner l'illusion d'une carrure avantageuse. Aux pieds, elles ressemblaient plutôt à de gros pompons.

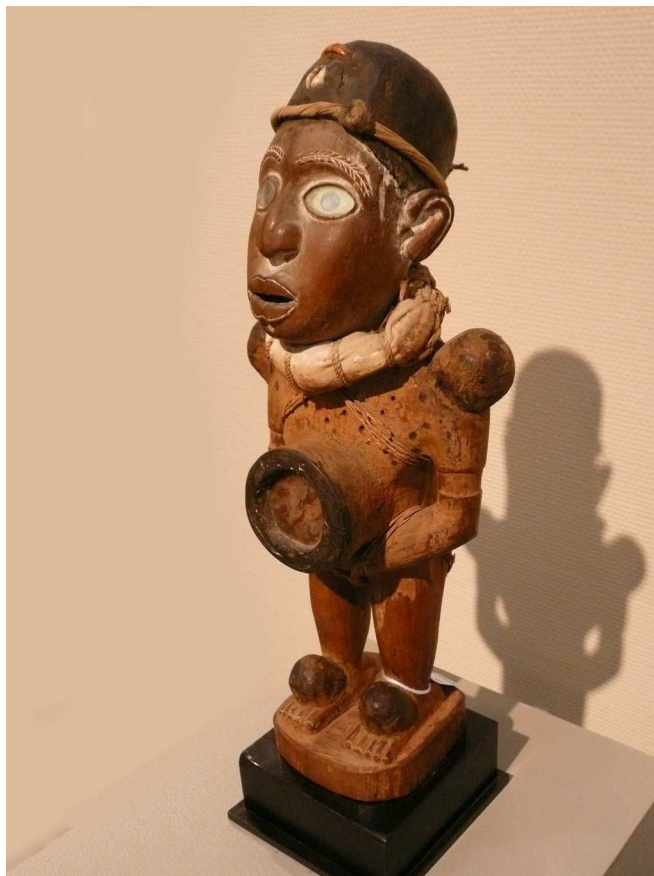
Je me trouvais en fait devant un concentré de magie, un ***nkisi*** que le sorcier du village, le ***nganga*** manipulait pour repousser les forces maléfiques et assurer l'équilibre de la communauté. On le disait provenant de la République Démocratique du Congo ou d'Angola, de cette région de l'ancien royaume Kongo, si habilement démembrée par les puissances coloniales. C'était en tout état de cause un remarquable exemplaire de ce type de sculpture.



D'éminents spécialistes l'ont rapproché d'un corpus d'œuvres - comme on dit dans les diners mondains - 'collectées' dans la région d'Ambrizete en Angola. Cette origine angolaise est plus que probable car la première collection référencée dans laquelle est répertoriée la sculpture est la collection Bandeira à Lisbonne. Il y a beaucoup de Bandeira au Portugal mais c'est aussi le nom d'une illustre famille qui compta au XIXe siècle un Ministre des Affaires Etrangères Bernardo de Sà Nogueira de Figueiredo, marquis de Sà da Bandeira. Il avait autorité sur les gouverneurs de l'Angola, alors colonie portugaise, et fut même instrumental dans l'abolition de l'esclavage qui continua néanmoins à saigner le territoire jusqu'à la fin du XIXe siècle. Bizarrement, la deuxième étape connue dans le périple de notre fétiche est l'Alexander-Suggs Gallery à St. Louis, dans le Missouri, dont le directeur Donald M. Suggs, un afro-américain, joua un rôle actif dans la lutte pour les droits civiques de sa communauté. En 1996, le fétiche Arman - ne se réfère-t-on pas désormais à la sculpture Durand ou au masque Dupont ? - était plus en sécurité à Marseille qu'en Angola où une atroce guerre civile ensanglantait toujours le pays.

La sculpture devait être bien impressionnante quand sa poitrine était hérissée de clous dont les traces sont toujours visibles et il est permis de se demander à quel stade de son existence la décision fut prise de l'en débarrasser. Peut-être s'agit-il du zèle d'un missionnaire sourcilieux ou peut-être que, cédant aux récriminations de son épouse, un

premier détenteur du fétiche le priva de ce hérissément métallique et clouté ? Arman, en bon sculpteur qu'il était eut le commentaire suivant à ce sujet : « Souvent on réinstalle des clous pour faire plus touffu. Celui-là n'a plus ses clous et je le trouve très bien comme ça. Il est très complet. Il a même des charges sur les pieds, sur les épaules, ce qui lui donne une espèce de complément de volumes, tous ces volumes arrondis qui vont très bien avec la sculpture ».



Quand l'exposition marseillaise eut fermé ses portes, le fétiche entama un épuisant périple muséal.

Jugez plutôt :

Décembre 1996-Février 1997 : le Musée des Arts Africains et Océaniens à Paris,

Mars-Juin 1997 : le Rautenstrauch Joest Museum à Cologne,

Octobre 1997-Avril 1998 : le Museum for African Art de New York où il est ensuite acquis par une importante galerie locale.

J'aurais très bien pu à ce stade ne plus jamais croiser sa route, mais le sort devait en décider autrement.

Je parcourais au tout début des années 2000 - je ne suis plus très sûr de l'année - les galeries d'un *Parcours des Mondes*, quand je le vis, exposé bien en vue à la vitrine d'une grande galerie new-yorkaise hébergée pour l'occasion rue Jacques Callot. J'entrai donc pour le contempler de plus près et il se passa alors une chose extraordinaire. L'assistante de la galerie, remarquant mon intérêt, me le mit tout bonnement entre les mains, ce qui est, il faut bien le dire, tout-à-fait exceptionnel. J'eus durant un court instant mais qui me sembla une éternité, l'impression de soudain comprendre ce qu'avait pu ressentir Marie tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Ayant replacé l'objet dans la vitrine, il me sembla lire dans les yeux de l'assistante un soupçon d'incrédulité lié au fait que je repartais sans m'être enquis du prix de l'objet de ma convoitise.

Le fétiche devait ensuite traverser allègrement plusieurs fois l'océan. Revenu à Paris où il figura en couverture du catalogue de la vente Artcurial de Juillet 2003, c'est encore à New York qu'on le retrouve dans plusieurs collections dont la collection Adam Lindemann.

Il était sans doute écrit que je devais encore croiser sa route car il figurait parmi les objets-phares de la vente Sotheby's de Juin 2012 et j'eus tout loisir de l'approcher à l'occasion de l'exposition préalable à la vente... mais bien sûr cette fois sans la possibilité de le prendre dans mes bras. Bien qu'il puisse revendiquer le statut de 'fréquent traveller' il n'avait pas l'air trop fatigué. Lui qui, dans la pénombre de la case du **nganga** inspirait autrefois une crainte respectueuse aux rares initiés qui l'approchaient, il continuait, sous la lumière crue des salles de vente, à ouvrir de grands yeux étonnés sur ce monde étrange qui l'examinait de dos, de face et de profil et le photographiait sous toutes les coutures. À nouveau il allait repartir et je pensais bien, cette fois, ne plus avoir la chance de le retrouver.

Quelle ne fut pas ma surprise à la lecture du catalogue de l'édition 2013 de *Parcours des Mondes*, de le voir figurer en pleine page, vedette des objets présentés par une célèbre galerie bruxelloise hébergée rue Mazarine. Je me précipitai bien sûr mais, en dépit d'une exploration minutieuse de la galerie, je ne le trouvai point. Profitant de la distraction du galériste en grande conversation avec un imposant visiteur au fort accent yankee, je risquai un coup d'œil à l'arrière salle. Là, tout au fond, dans un coin, solitaire, il y avait un paquet, emmaillotté sous des couches de papier bulle et ficelé comme un otage des djihadistes. La taille correspondait, c'était lui j'en étais sûr. La rage me prend encore aujourd'hui quand je repense à cette découverte. Il est bien évident que l'intérêt primordial des marchands qui participent à ce genre de manifestation est de vendre, mais pourquoi priver le simple visiteur qui, en temps normal, n'ose pas franchir la porte de ces officines, du plaisir d'approcher des œuvres qu'il admire ou découvre. Après tout, les petits points rouges qui fleurissent sur les socles comme la rougeole sur les joues des enfants sont faits pour signaler à l'acquéreur potentiel que l'objet est déjà vendu et qu'il peut donc passer son chemin.

Je ne sais où se trouve le fétiche à présent et s'il pourra un jour arrêter sa course météorique et se reposer dans une institution muséale ou auprès d'un amateur que la spéculation indiffère. Peut-être bien aussi que ses pouvoirs magiques finissent par effrayer ses acquéreurs successifs. J'avais rapporté de Marseille un poster que j'ai par la suite



encadré et placé sous verre. À un certain moment de la journée, les rayons du soleil s'allongent et viennent effleurer l'affiche, donnant vie aux yeux-miroir du fétiche.



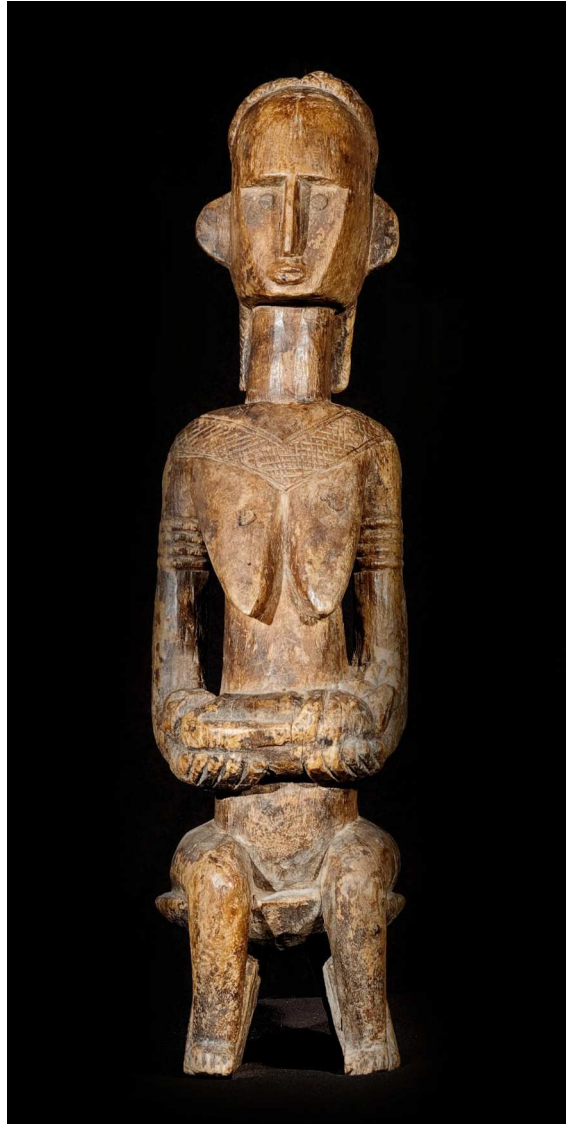
Se pourrait-il après tout que, lassée de ces éternelles pérégrinations, l'âme du fétiche se soit finalement réfugiée dans le poster ?

Il m'arrive parfois de caresser cette idée.

# Maternité BAMBARA de Koulikoro

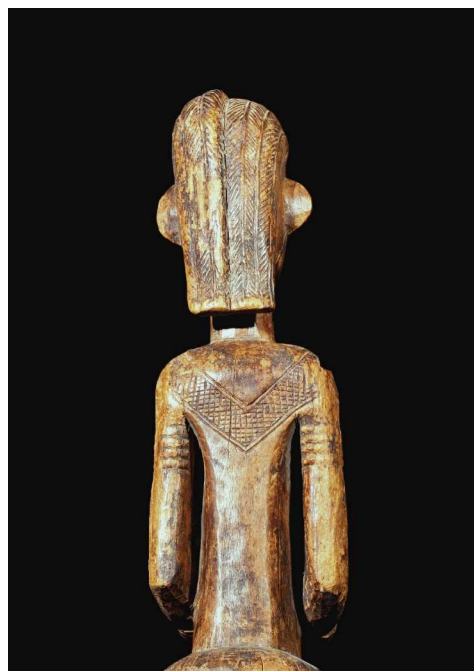
Jean-François Le Grand

---



Autour de l'objet, que je tiens à vous présenter, je serais tenté de creuser quelques questionnements en amont de l'objet lui-même :

- Les productions d'Art africain ont-elles cessé avant la fin du 20<sup>e</sup> siècle ?
- Comment pouvait-on se donner des chances pour obtenir des objets de bon niveau à la fin du 20<sup>e</sup> siècle, en conciliant la qualité du style et l'ancienneté ?



Cette attirance pour l'Afrique doit être soutenue, personnellement par le choix d'un type de voyage garantissant un parfum d'aventure. Ensuite il faut être armé pour exercer une aptitude, à savoir distinguer les qualités et atouts artistiques. Aussi un intérêt préalable, et de longue date, pour le marché de l'Art, sera la garantie d'une nécessaire expérience.

Après ce préambule, vous avez deviné que l'objet proposé n'a pas été acheté en galerie, ni en salle des ventes. Vous avez aussi saisi que trouver en 1998 - 99 - 2000 et 2001, nécessite de faire un tri sévère parmi les objets présentés, même ceux proposés par de bons antiquaires africains, sans doute quinze à vingt au Mali. Au moins six ou sept grands galeristes renommés de Paris et de Bruxelles, à la même époque tentaient également leur chance au Mali.

Cette maternité Bambara ou Bamana de 54 cm, est une mesure naturelle pour l'Africain, longueur du bras et de la main. Cette mère est assise sur un siège gravé. Elle porte son enfant, un garçon, sur ses avant-bras. Son regard direct semble affirmer sa satisfaction d'avoir accompli ce que le village attendait d'elle. Elle assume, sans fierté excessive, sans doute soulagée, tant un défaut de fécondité est une grande douleur.

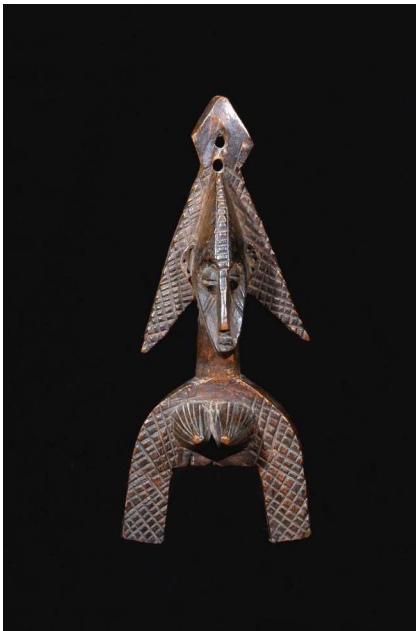
Ensuite plusieurs détails : chevelure, scarifications sur le front et les joues de trois traits rapprochés, bracelets, forme des seins, chevron en V renversé sur les épaules et le dos, peuvent concourir à l'identification ethnique. Sans oublier le visage lui-même, toujours le plus révélateur pour signer l'origine. Ici le visage est sage : front à courbure régulière dominant le regard, nez fin et long, yeux en fer forgé, petite bouche proche du menton. Sans se tromper, ce visage est typique des Bambara.

Voyons si les détails complémentaires cités plus haut apportent d'autres enseignements :

- La chevelure est tirée vers l'arrière, comme il est fréquent en pays Bambara, mais aussi Bozo et se prolonge jusqu'à la base du cou. La partie droite de cette chevelure a été élaborée pour amplifier son volume. C'est le seul cas de ce type que je connaisse. Le grand soin apporté par les femmes à la coiffure donne sa préférence à une crête développée en hauteur et d'avant en arrière en confirmant son rang social.

- Les bracelets au nombre de quatre sont portés par toutes les femmes, tandis que les hommes en portent trois, simple correspondance physiologique. Cette règle est respectée chez les Bambara, beaucoup moins chez les Dogon, encore moins chez les Senoufo. On a tendance à croire ces bracelets toujours en bronze, or le bronze, apparu tardivement, a été précédé par des liens tressés en cuir ou en végétal.

- Les scarifications, légères, au nombre de trois parallèles sur les tempes et le front, sont la signature Bambara.



- L'importante scarification en V sur le buste et le dos, a de quoi étonner, il ne s'agit pas d'une simple peinture corporelle mais d'une atteinte du derme de large dimension. On peut douter que ce traitement soit infligé à une jeune femme mais plutôt une pratique appliquée après le premier enfant et le sevrage de trois ans. Ayant observé les pêcheurs sur le Niger (Bozo et Somono) et admiré leurs divers modes de capture : nasses, épervier, croisements de pirogues, il apparaît que la possession d'un harpon soit le summum de leur statut. Capturer un "capitaine" de vingt kgs même retenu par le filet ne peut finir dans le fond de la pirogue que grâce à un ou deux harpons maniés par les plus experts. Cette admiration aboutit, sans doute, à sa représentation symbolique sous la forme de chevron. Ce tatouage a déjà été vu sur une statue annoncée Bozo, figurant lors d'une exposition à Paris et ayant fait l'objet d'une publication. Autre source convaincante, cet étrier de poulie Bozo, sculpté en épousant la forme d'un harpon, pointé vers le haut, avec le quadrillage serré, comme pour rendre sa nature métallique.



- Il ne faut pas oublier l'enfant qui occupe en demi-cercle le pourtour du ventre de sa Mère. Son visage se rapproche de l'identité de celui de sa Mère. Mais le rapport affectif entre Mère et enfant reste modéré, ainsi qu'on peut le voir pour de fréquentes maternités africaines.

- Enfin la forme des seins, très effilés est assez inhabituelle, sauf à signifier que ce n'est pas le premier enfant ou, penser de nouveau à l'évocation du harpon.

Cette statue a été acquise en 1998, à Bamako, auprès de Adama Diarra, âgé d'environ 65 ans. Il se rend à l'occasion sur ses terres familiales en pays Bambara, à 80 kms sur la route de Ségou. À son arrivée, les villageois des environs savent qu'ils peuvent compter sur la présence de "l'antiquaire" de la capitale. Ces vendeurs apprécient de régler des transactions sans avoir à courir jusqu'à Bamako. Adama Diarra était à l'époque le Président des Antiquaires du Mali.

Tout compte fait, voilà des informations précises sur la provenance et l'origine de cette statue. Son appartenance à l'Institution féminine **GWAN** pour la maternité, lui donne son nom : Gwandoussou. Peut-on parler de "pedigree à la source" ? C'est tellement moins prestigieux qu'un pedigree "à la personne", dont certains des acquéreurs n'ont jamais parcouru l'Afrique.

Si sa date d'acquisition est tardive, son ancienneté n'a pas échappé au Comité de l'Association des Amateurs de l'Art Africain, dirigé par Gabriel Massa. À l'approche d'une nouvelle exposition sur *La Maternité dans l'Art d'Afrique noire* en 1999, j'étais plutôt un nouveau collectionneur, lorsque j'ai adhéré à l'AAAA, mais avec l'avantage d'apparaître comme un habitué du Mali. Ainsi à cette époque, la majorité des adhérents avait parcouru l'Afrique pour des raisons professionnelles ou comme voyageur passionné. Audessus de tous, notre Président était un renommé et ancien Administrateur du Burkina Faso.

Cette statue acceptée, j'étais soulagé, avec le sentiment d'être accepté parmi des chevronnés. Même si la sélection était secrète parmi un comité de 5-6 membres, des révélations ou éclaircissements se sont faits jour. Tout d'abord, j'ai appris très secrètement que la note résultant de trois critères d'appréciation correspondait à un niveau "Assez Bien".

Il restait à s'entendre sur un court libellé à prévoir en légende sous la photo et de voir quelle place occuperait cette photo au sein du thème maternité. Si je reste satisfait de mon sort, on n'échappe pas à des frictions inévitables, typiques des compétitions entre amateurs et néanmoins concurrents, tous passionnés.

J'ai ainsi appris que cette statue présentait un défaut incontournable à l'époque : elle n'avait pas de croûte. Sous-entendu, que cette croûte avait disparue lors d'un nettoyage regrettable ou pire, qu'elle n'avait pas connu le feu des libations lors des rituels.

Je n'ai pas su affronter cette opposition, car je n'avais pour seule défense intuitive que les statues de Maternité sont l'affaire des femmes et que leur sort n'était pas d'endosser la matière des sacrifices, future croûte, mais au contraire d'être débarrassées des dépôts de circonstance et d'être revêtues d'une onction de beurre de karité.

Quelques mois plus tard, la lecture d'*Arts d'Afrique* aux éditions Dapper, le chapitre de Youssouf Tata Cissé, m'a délivré de cette mise au point ethnographique en confirmant le

nettoyage régulier par les femmes lors de leurs réunions indépendantes. Ma défense était vaine, car chacun construit les bases de son expertise de façon assez aléatoire, souvent guidée par la "Passion" pour aboutir à des connaissances jalousement gardées.

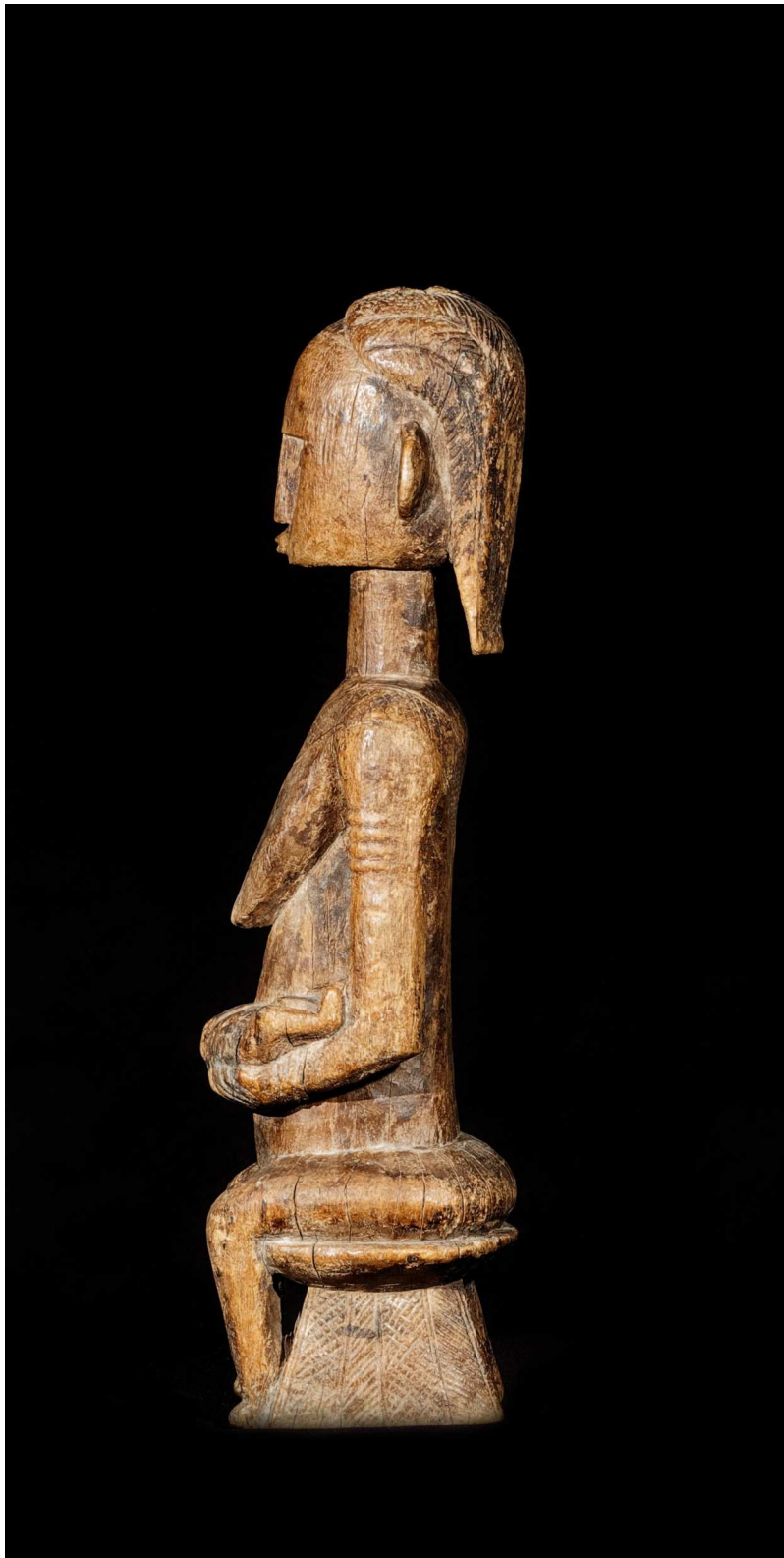
Quant à Youssouf T. Cissé ethnologue malien il a bien contribué à l'étude des Bambara ainsi que Germaine Dieterlen, F.-H. Lem, R. Goldwater. et D. Zahan.

Toujours est-il que l'échange avec le Président de l'AAAA, pour attribuer une origine a conclu à "Bambara de Koulikoro", lieu par excellence de l'implantation des Bozos établis sur le Niger, ici le plus à l'Ouest et se répartissant sur 300 kms en aval vers le Macina. Cette conclusion est défendable, car la statuaire Bozo, excepté les marionnettes, les sièges et objets utilitaires, est peu développée. Comme le visage est bien Bambara, le chevron très présent sur le torse et les épaules reste une énigme. Les Bozo sont de fameux pêcheurs qui parviennent à commercialiser leur excédent de pêche. Ceci à condition, sous ce climat, de fumer immédiatement leurs poissons et de savoir les conditionner. C'est là que les Bambara interviennent comme pourvoyeurs du bois, ressource accessible dans leur périmètre, car plus au Sud.

On devrait faire un reportage au sein des galeries, par exemple lors de *Parcours des Mondes*, pour prendre conscience qu'il y a vingt ans, la présence d'une croûte, illustrant la patine était un faire-valoir, surtout une preuve d'authenticité, alors qu'aujourd'hui le brillant, le lisse, dominant sans étonner personne.

Ma seconde anicroche a été en consultant ce livre, de voir que "ma statue" occupe un sixième de page, en p. 63, ce qui était logique, puisque j'avais appris que se présentaient bien d'autres concurrents et donc qu'il fallait faire front pour que les ressources et capacités de l'Association émergent, mais dans le bon ordre. L'accueil de ce livre à sa sortie n'a pas évité les critiques de cette initiative d' "amateurs", même dans les sphères professionnelles. Il est vrai que certaines statues, présentées pleine page ont de quoi surprendre. À cette époque le rythme des publications était encore lent. Aussi, couvrir toute l'Afrique occidentale en près de 200 photos restait méritoire.

Ainsi quelques **Détours** vous ont permis d'approcher **des Mondes** Bambara.



# Ver de terre amoureux d'une étoile

Yves Créhalet

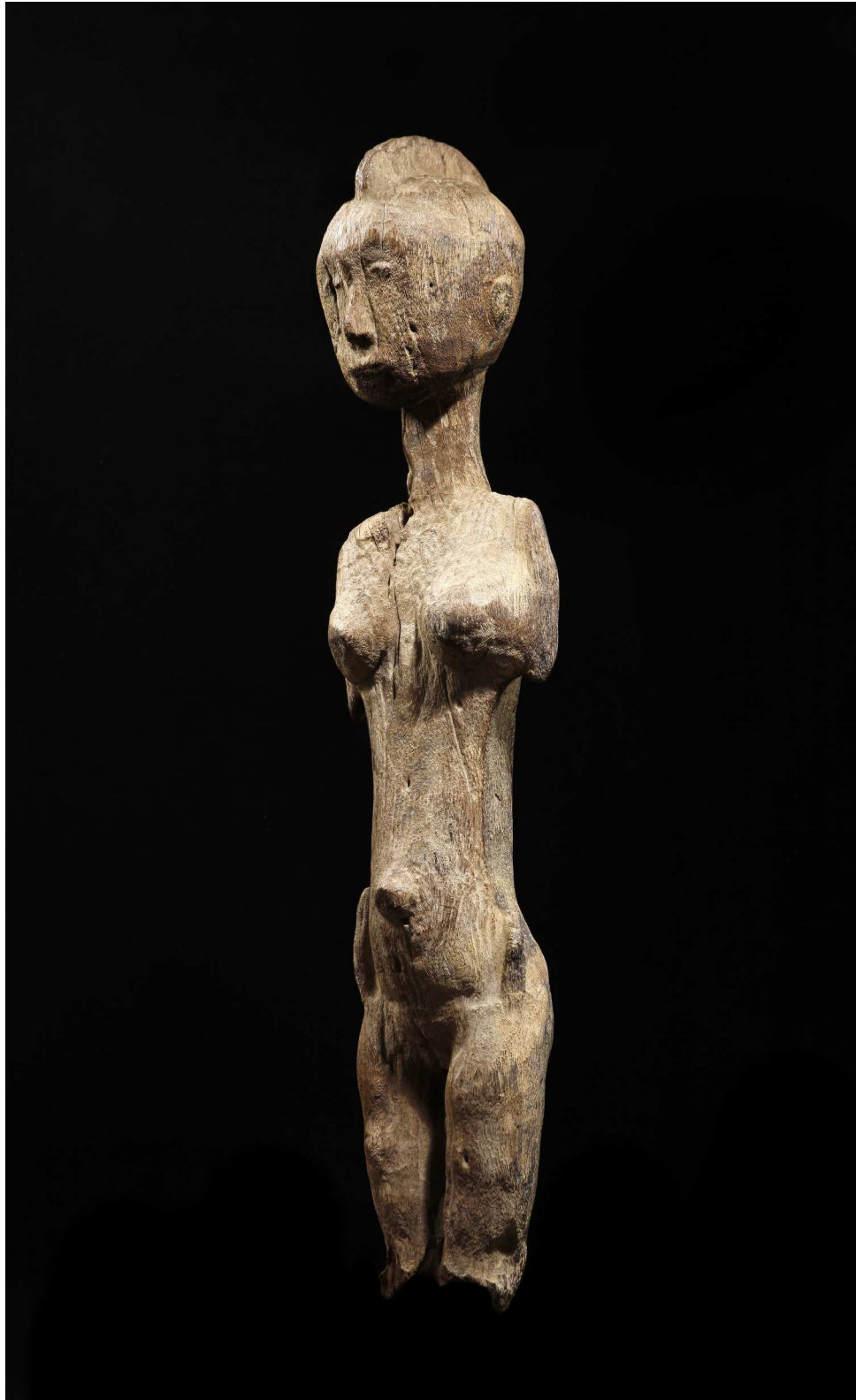
---

N'avez-vous jamais imaginé que vous pouviez être fou d'un amour désespéré pour une dame du temps jadis ? Jeanne d'Arc, Marguerite d'Autriche ou Anne de Bretagne ?

Moi, je craque pour cette reine Tiv, venue du fond des âges, si l'on en juge par l'état du bois. Je l'ai découverte à Drouot Montaigne, il y a déjà vingt-quatre ans.

Et chaque année, je l'aime un peu plus, la sensibilité de ses traits émerge chaque année un peu plus de l'usure du temps. Telle la Vénus de Milo, elle a perdu ses bras ; reste la trace de ses mains, qui encadrent son ombilic pointé pour annoncer la bonne nouvelle d'un héritier à peine ébauché. Elle est un peu triste cependant. M'attendrait-elle, souffrant de perdre sa beauté avant ma venue ? Qu'elle se rassure, sa beauté est pérenne grâce au sculpteur de génie (probablement Igala) qui me la livre toute entière aujourd'hui.





# L'énigme du Grand Mamamouchi

Georges Harter

---



On l'appelle le Grand Mamamouchi.

Mais en réalité on ne sait pas qui il est, ni d'où il vient, ni même quel âge il a.

On ne sait rien sur lui. Je l'ai découvert un matin au marché d'Aligre. Cet endroit dont on dit que les objets africains qu'on y trouve sont soit complètement faux, soit fabriqués pour la seule vente aux Occidentaux, soit, très rarement, authentiques mais sans intérêt. Heureusement il y a aussi les fameuses trouvailles, cet espoir déraisonnable qui fait tout l'intérêt de l'endroit pour le collectionneur chineur opiniâtre, pour celui qui n'a jamais pensé à être un de ces fameux spoliateurs de l'Afrique désarmée.

C'est ainsi que m'est apparu le Grand Mamamouchi.

En ces occasions on est extrêmement méfiant. Et cet objet était trop intrigant et unique pour être honnête. Je l'ai donc laissé filer. Et, évidemment, l'ai aussitôt regretté. Heureusement, une Chantal d'exception, à l'œil aiguisé et à la bonté infinie, l'a acquis après mon passage et me l'a ensuite rétrocédé. Il faut savoir que nous avons deux de ces Chantal exceptionnelles chez *Détours des Mondes*, seule Association qui a la chance d'être aussi bien pourvue.

Et c'est aussi ainsi que commencent les insomnies : qui est donc ce "personnage" que nul n'a jamais vu mais en qui, c'est sûr, on peut avoir toute confiance ? À quoi donc a-t-il bien pu servir ? Et arrivent la contemplation, les recherches, les réflexions, les doutes, les illuminations, les incertitudes, la détermination.

- Le Grand Mamamouchi est en bronze. À moins qu'il ne soit en laiton. Ou encore en l'un de ces alliages de cuivre et d'autres métaux en proportions variables.
- Il a un aspect bien lissé. À l'évidence il résulte d'une fonte à cire perdue.
- La patine n'est pas vraiment de celles que l'on observe du fait d'anciennes altérations d'un métal enseveli, après des siècles de dure survie dans tel ou tel environnement plus ou moins agressif.
- La patine semble plutôt surtout résulter de l'usage, comme celle des longues manipulations qui laissent leurs traces même sur les surfaces métalliques.

Et puis chez ce Grand Mamamouchi rien n'est ordinaire :

- S'il ne mesure que 16,9 cm, son aspect est étonnamment solennel et monumental.
- L'objet est lourd. On peut croire en un bloc de métal massif. Mais en le secouant on entend le petit bruit d'un objet dur dans une petite cavité interne invisible.
- Il a un corps très simplifié, fluide, sans bras, sans jambes, sans fesses. La taille est à peine évoquée.
- Il n'a même pas de cou, ce qui est rare dans les sculptures africaines.
- Il n'a pas non plus d'épaules. La tête est immédiatement dans le prolongement du corps.
- Mais il a deux petits pieds, directement associés à la base renflée du corps.
- En interprétant un peu, ces pieds auraient la forme de babouches dépassant d'une silhouette de grande culotte bouffante, d'où son nom provisoire de "Grand Mamamouchi".
- Son corps est long et souple, en fuseau aplati comme celui d'une sorte de poisson.
- Légèrement ondulé, il n'a d'autre relief marqué qu'un petit ombilic rapporté par pastillage.
- Il porte sur la poitrine une longue et discrète scarification finement gravée en forme d'arêtes de poisson.
- Tout ce corps est donc exceptionnellement simple. Mais ses longues et subtiles incurvations lui donnent une forme élaborée. Ainsi donc, de face comme de profil, n'attirent l'attention que la tête, un ombilic (surmonté d'une scarification), et les pieds.
- De dos, le résultat est spectaculaire : on ne verra dépasser du contour de ce corps souple et puissant, pisciforme, que les petits pieds en bas et les petites oreilles en haut.

A vrai dire, seule la tête doit permettre de l'identifier :

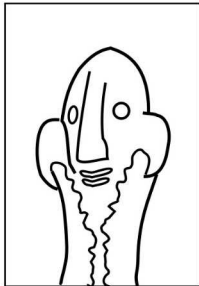
- La tête est réduite à la face.
- Cette face est plate, en galette inclinée, sans même l'esquisse d'une nuque.
- Elle est orientée vers le haut d'environ 30°.
- Sa forme est celle d'un cercle légèrement déformé en losange.
- Un long nez, en relief rapporté, se prolonge jusqu' sur le front.
- Les yeux ronds, pastillés, sont donc placés de part et d'autre du nez.
- La bouche ouverte est petite, en léger relief, fendue à l'horizontale.
- Il n'y a pas place pour un menton.
- Les oreilles, elles aussi pastillées, sont collées à l'extérieur de la forme de la face.

Les caractéristiques de cette tête ne se retrouvent qu'en Afrique de l'Ouest, dans le Sahel, et surtout le long du fleuve Niger.

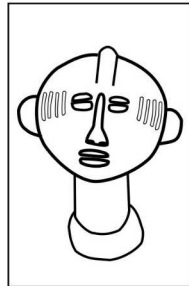
Le long nez en relief séparant nettement des yeux en général circulaires constituent une combinaison tout à fait remarquable.

Sauf oubli coupable, on ne voit guère où l'on pourrait trouver une physionomie aussi originale :

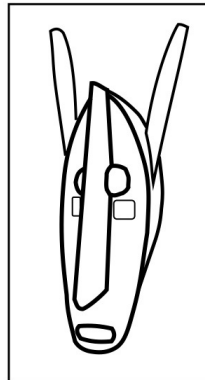
Ces éléments de style évoquent des cultures souvent très anciennes, donc encore peu connues, qui ont produit notamment des terres cuites dont le silence défiera longtemps encore les savantes interprétations scientifiques (Bura, Bankoni, Djenné, Djennenké...). Mais leur héritage formel est suffisamment fort pour persister de nos jours, par exemple dans certains masques Bambara ou dans certaines sculptures Dogon.



Bankoni  
12<sup>ème</sup>-15<sup>ème</sup> s.



Bura Asinda Sikka  
13<sup>ème</sup> – 16<sup>ème</sup> s.  
Barakat Gallery



Bamana  
Région de Koulikoro



Dogon  
Ex coll. Charles Ratton

Reste que les objets produits par ces styles sont essentiellement en terre cuite pour les plus anciens et en bois pour les plus récents. Le métal du Grand Mamamouchi est donc un attrait qui le distingue des autres.



Mais à quoi donc pouvait bien servir notre Grand Mamamouchi ?

L'interprétation qui a mes faveurs vient de sa forme en poisson.

En effet tous les choix de son créateur (l'absence de membres et de cou, la fluidité de l'ensemble du tronc juste doté d'une tête très bien intégrée et de petits pieds discrets et, bien sûr, la scarification très spéciale sur la poitrine) favorisent l'évocation du poisson.

Si l'on remarque que toutes les cultures évoquées se répartissent le long de la large vallée du Niger, à l'amont et à l'aval du vaste delta intérieur, la conclusion s'impose : le Grand Mamamouchi, lourd petit objet de bronze, est l'évocation de l'Esprit-Poisson ou du Dieu-Poisson du Niger.

Ceux qui ne savent pas nager lui doivent un immense respect. Et rester silencieux.

# Les ratés d'une collection

Yann Meyer

---

Qu'est-ce que collectionner ? C'est une vraie maladie, un virus. Né dans un environnement artistique il n'était pas envisageable pour moi de ne pas collectionner comme ma mère, mon grand-père.

J'ai commencé par l'art contemporain. L'art tribal et l'art africain en particulier sont venus plus tard et par hasard. Un jour de 1991 j'ai acheté 3 peignes africains lors d'une vente à Drouot. Ces 3 peignes sont devenus 150 au cours des 20 années suivantes. C'est un virus... très contagieux.

Grâce aux progrès de la technologie on peut acheter des objets à l'autre bout du monde que l'on n'a vus qu'en photo. Une belle photo sur Internet peut s'avérer représenter un objet loin de nos attentes.

Au cours de cette vie de collectionneur compulsif il m'est arrivé d'acheter des objets « nuls ». Sans intérêt.

Qu'en faire ? Les revendre à Drouot, sur eBay, sur Leboncoin ? Les jeter ? Non ! Les transformer à ma sauce artistique.

Au début étaient les peignes et puis la collection évoluant d'autres calamités se sont manifestées... je vous laisse juges.

- 1** - « Peignes en Or » (bois et acrylique sur toile)
- 2** - « Autel international » (technique mixte/bois)
- 3** - Kulango en Or (bois et acrylique)
- 4** - YakaDinka (bois, acrylique, peluche)







## S'enrichir

WIZENBERG David	Objectif : Voir
LE GRAND Jean-François	Jeune fille Bambara du Kala - <i>Donniya bisigi</i>
WIZENBERG Michèle	Fang / Qui sont les artistes ?
GREPPI Dominique	Regards vers le Nord-Ouest de l'Amérique
BERNAND Carmen	Tours et Détours d'une couronne et d'un bouclier
BERTIN Marion	Visite découverte du centre culturel Tjibaou, Nouméa
ESTRANGIN Bertrand	La peinture aborigène d'Australie comme théâtre de la mémoire
WIZENBERG David	Arts d'Afrique au patrimoine mondial

# Objectif : Voir

David Wizenberg

---

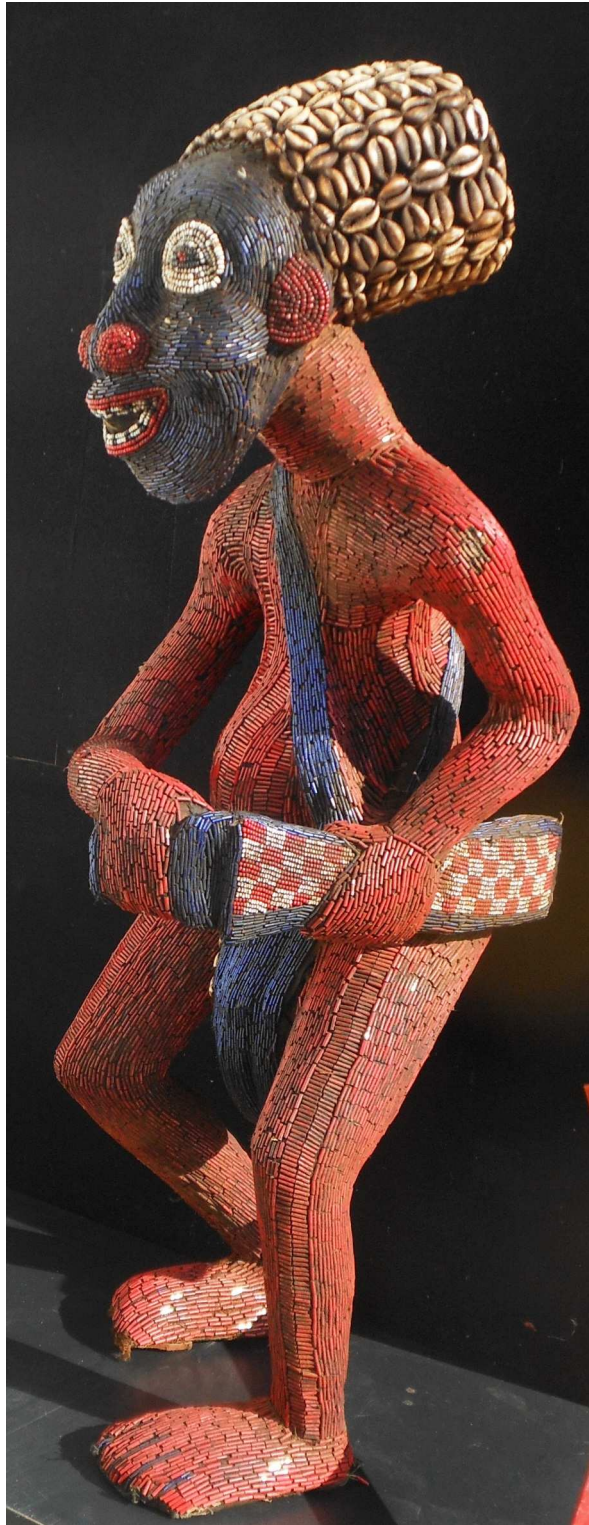
Tradition et esthétique, art et culture, fonctionnalité et beauté, ces questions que suscitent les « artefacts », ces créations des humains aux quatre coins de la planète, étoffent largement les échanges à D.D.M. L'occasion pour chacun d'explicitier son point de vue est toujours bienvenue...

## Une œuvre et sa réception

Écartant la solution facile de commenter un chef-d'œuvre notoire, universellement admiré, muséifié, on s'attachera plutôt ici à une pièce inconnue du grand public : il s'agit d'une statue *bamileke*, plus précisément originaire de Mendankwe (Ouest-Cameroun), 90 cms, bois, tissu, perles longues et perles rondes, cauris, coll. part.

Le personnage représenté s'apprête à sortir son sabre du fourreau. Un féroce guerrier ? En légère flexion, les pieds non parallèles, il ne semble pas vraiment dans les starting-blocks, prêt à partir au combat. En mouvement, certes, mais dans une posture souple et détendue, il fait plutôt penser à un danseur. Il fait les gros yeux et il montre les dents ? On voit bien qu'en fait il sourit, voire qu'il rit, que peut-être même il se moque carrément de ceux qui ont peur de son sabre. Il porte une majestueuse coiffe de cauris qui ressemble plus à une toque seigneuriale qu'à un casque de combattant. Quant à sa lourde culotte pendant entre ses jambes maigres, si elle correspond bien à une mode de son époque, elle doit être particulièrement encombrante dans la bataille ! La touche humoristique n'est pas sans évoquer, dans une région toute proche, clôturant les festivités du *Nguon* à Foumban, la « Grande Marche des Guerriers », où l'héroïsme des batailles et le prestige des armes sont l'objet de mises en scène parodiques jusqu'au comique. Cousues ici sur un tissu serré, les perles de verre qui recouvrent tout le corps sont rouges et bleues, couleurs qui, avec leurs compléments de blanc et de noir, constituent les couleurs royales au XIX<sup>e</sup> siècle. En bref un guerrier armé mais non agressif, dynamique avec légèreté, porteur de symboles royaux plus décoratifs qu'imposants... Une telle statue, installée au côté du chef, pouvait transmettre un message multiple : force sans menace, richesse sans affectation, autorité sans intolérance, image d'un souverain hospitalier et au goût raffiné.

Pour ce qui est de l'artiste, tout en mettant en scène le message politique attendu par le commanditaire, il a su réaliser une figure de personnage tout à la fois séduisant, contradictoire, émouvant et amusant. La réussite expressive est particulièrement à souligner, compte tenu de la difficulté à affiner un visage quand il est enrobé de perles, ce qui a généralement l'inconvénient de noyer les formes.



## **Investissement... mais lequel ?**

Vient le moment où le spéculateur vous interpelle. Vous parlez « beauté », il vous parle « valeur », investissement financier. Le spéculateur, qui ne l'a pas rencontré ? Lors d'un colloque, pas si ancien, à l'Hôtel Drouot, un conférencier l'épinglait ainsi : « Beaucoup de collectionneurs ne sont pas des amateurs d'art mais des amateurs de certificats »... Ici pas de pedigree, pas de traces du parcours de cette statue avant les quinze dernières années. Ah, si au moins c'était une véritable copie, témoignage d'un chef d'œuvre disparu, comme le sont les statues antiques de nos musées dénommées sur leur cartel « *copie romaine en marbre d'un original grec en bronze disparu* ». Difficile cependant de supposer à notre danseur une confection récente. Les perles, selon l'expert, sont du XIX<sup>e</sup> siècle. Oui mais, et si l'artisan avait récupéré ces perles sur de vieilles statues (d'une taille conséquente, vu la surface couverte ici...) ? Ce serait supposer un Africain assez idiot pour fabriquer un faux en détruisant d'authentiques pièces anciennes susceptibles évidemment d'être beaucoup plus rentables sur le marché ! On s'étonnera, par ailleurs, qu'un tel faussaire idiot n'en soit pas moins un artiste exceptionnel...

Doit-on pour autant rejeter la notion de « valeur » ? Il faut rappeler d'abord le caractère incertain de la valeur marchande : estimation portant sur ce qu'un acheteur (hypothétique) serait prêt à payer, hautement variable selon le lieu (New-York... ou Béziers ?), selon le contexte (propriétaire médiatique ou pas, présentation, publicité, etc.), selon la mode et les revirements du marché... Bon courage à l'expert ! Une estimation bénéficie bien sûr d'une tout autre fiabilité quand il s'agit d'une œuvre ayant une solide notoriété au niveau international, rapidement repérée donc en cas de vente, et ceci indépendamment alors du contexte (merci, Nelson Rockefeller !).

Mais on se permettra, ici, d'accorder de la considération à une autre valeur : la « valeur d'usage » (*dixit* Marx), le « plus-de-jouer » (Lacan). Certes, le plaisir est d'un tout autre ordre que si l'on possédait « Carré blanc sur fond blanc » ou « un Jeff Koons » enterrés quelque part dans un coffre. Le « Danseur au sabre », lui, est un véritable compagnon de la vie quotidienne. Il accueille les invités, assiste à l'apéritif, regarde la télé avec le ou la propriétaire, veille sur la maison quand on s'absente... Si, au bout de quinze ans, on ne s'en est pas lassé, il aura enrichi votre vie. En conclusion donc, si l'on veut parler « valeur » : une vraie bonne affaire !

## **Comment cela nous touche-t-il ?**

Quelqu'un qui ne perçoit pas la beauté d'une œuvre sera parfois tenté de se réfugier derrière une formule comme « l'art n'est qu'une question de goût personnel ». La même personne pourtant s'indignerait que l'on prenne un navet de série B pour un chef-d'œuvre du cinéma, ou que l'on confonde *Casta diva* avec une chansonnette yéyé. Par-delà les nuances des sensibilités individuelles, il y a bien un patrimoine mondial de l'humanité constitué d'objets qui touchent bien toute l'humanité.



Il est vrai que toutes les catégories d'activité artistique n'ont pas existé toujours ou partout. Le passé comporte bien des pages blanches, en raison d'iconoclasmes religieux, de limites matérielles, ou simplement de la diversité des histoires culturelles. Mais a-t-il jamais existé un peuple n'ayant ni musique ni contes ni sculpture, théâtre, jeu, peinture, poésie, architecture, danse, cinéma... ? Cela conduit à s'interroger sur ce qu'il y a là de commun à toute notre espèce.

On ne proposera pas de faire ici, même de façon résumée, le tour des nombreuses théories de l'art, des bibliothèques entières y étant consacrées. Au bout du compte, on en revient au fondamental, l'émotion, si l'on veut bien entendre par là ce qui meut, ce qui produit en nous un mouvement. On peut même considérer que plus l'effet provoqué est largement partagé, touchant des problématiques humaines universelles, plus on s'approche du chef-d'œuvre. Car l'essentiel de nos fonctionnements transcende les cultures : espérance et désespérance, besoin de valorisation, plaisir des sens, sentiment de solitude, infinité du désir, indignation contre l'injustice, quête d'amour, peur de la mort et/ou aspiration au repos, crainte et/ou curiosité devant l'inconnu... Tout cela ne s'exprime évidemment pas à travers une imagerie simpliste. D'ailleurs, dans les arts figuratifs, une lecture de « premier degré » fait souvent rater l'effet profond. Et, pour ce qui est, par exemple, de la musique, de l'architecture, des arts abstraits, c'est par des voies encore moins facilement repérables que nos fonctionnements inconscients se trouvent mobilisés : équilibres et disproportions, ruptures et continuités, harmonie et dissonances, régularité et aléatoire, écrasement et légèreté, surprises et retours du même, sensations de petitesse ou d'infini ou de force, immobilisations, agitation, disparitions, explosions, multiplication, suspens, accélérations, etc.

Pourquoi donc toujours, partout, de telles recherches d'émotions ont-elles fonctionné parmi les humains ? Tout au long des siècles, on n'a pas attendu l'invention de la psychanalyse pour éprouver la nécessité de s'assouplir le cuir, de faire bouger les lignes intimes de son être. Aussi riche que la vie elle-même – sans en comporter les risques ! – l'art impulse en nous des mouvements, des ébranlements, des évolutions qui enrichissent notre fonctionnement.

# Statue de jeune fille BAMBARA du Kala *Donniya bisigi*

Jean-François Le Grand

---



Proposons-nous de prendre en main une statue pour observer chaque expression rendue par le sculpteur. Ensuite prenons du recul pour voir si elle appartient à un corpus immuable, une ethnie, ou si elle apporte des initiatives qui sont la signature d'un atelier ou d'un sculpteur singulier.

En l'occurrence la statuaire Bambara n'a pas une unité de style aussi forte que celle de ses voisins, les Dogons ou les Senoufos. Mais elle a un nom **Jo**, société secrète. Cela peut surprendre car l'empire Bambara aurait dû apporter un cadre fédérateur (1) ; à cela il faut reconnaître que l'étendue de cet empire est bien supérieur à celui des Dogon et des Sénoufo.

Les chances d'accéder à des objets anciens, sur place, au Mali, à la fin des années 90, pour un amateur d'Art africain, étaient hasardeuses.

Lors d'un voyage au Mali en 1998, j'avais hâte de retourner au pays Dogon ou de faire une croisière en pirogue sur le Niger. Cependant dès son arrivée, la tentation est de se rendre chez les antiquaires les plus connus de la capitale Bamako. Cela prend facilement 2-3 jours car il faut prévoir de redécouvrir les quatre ou cinq quartiers (Niarela - Bamako-Coura - Djikoron - Quinzembougou), sans oublier de passer le fleuve Niger pour retrouver d'autres catégories de professionnels présentant des objets inhabituels.

En restant à Bamako-Courra on peut trouver, par exemple, trois antiquaires dans la même rue.

Le plus ancien ralentit son activité, mais sa culture et son éducation de bon niveau en font un interlocuteur appréciable. Son nom DIANE indique son origine peule lointaine. Avec le temps j'apprenais qu'il était visité par bien d'autres collectionneurs ou antiquaires français et étrangers.

La surprise a été de le voir nous présenter une statue JONIELENI d'un style inhabituel ; je dis "nous" car aller dans huit à dix points différents de la capitale est rédhibitoire sans moyen de locomotion et sans la pratique pour accéder aux lieux de rendez-vous. Lancer quelques coups de fil la veille pour s'annoncer évite les déconvenues. Se déplacer en bonne compagnie évite d'être perpétuellement sollicité. Au cours d'un tel périple de trois semaines, c'est grisant de découvrir des centaines de cas à évaluer.

C'est dès le deuxième voyage que j'avais rencontré Makan SYLLA, à sa galerie du "Grand Hôtel" et nous avons vite trouvé un mode de collaboration, qui nous a conduits à 18 ans d'échanges réciproques.

Très intègre, son cas est unique, puisqu'il est diplômé de l'École Nationale d'Administration de Bamako. Comme jeune adolescent il était connu pour s'installer en fin de journée sous le porche éclairé du Grand Hôtel, avec ses livres de classe, d'autant qu'il se familiarisait avec la langue anglaise dans le flot des voyageurs internationaux. Egalement, il appréciait le "Cercle de Djoliba" et sa bibliothèque pour interroger les Missionnaires.

Revenons au domicile de Moussa DIANE. Déjà installés dans de larges canapés surannés, notre hôte revient d'une pièce adjacente en apportant cette statue de Jeune Fille dite JONIELENI de 59 cms. (photo 1)

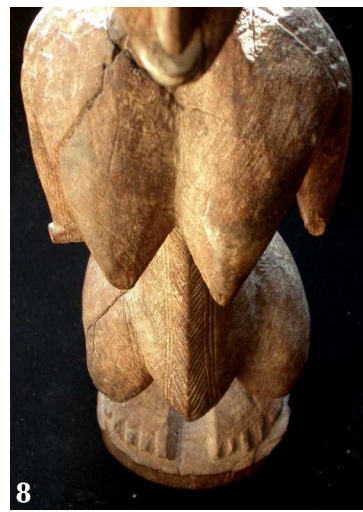
La nature de cette statue émerge. Il s'enclenche alors le processus de convoitise, régulé par un fond de questions prudentes. Il est difficile de ne pas s'emballer, à ce stade, le vendeur observe facilement l'accroche du visiteur, le désir du regardant.

En cette période de la fin du 20<sup>e</sup> siècle, il est rare de voir un objet qui soutienne le qualificatif d'authentique. Ce style, je ne l'ai jamais vu et j'aimerais aussitôt me plonger dans les livres laissés à Paris, pour trouver cette pièce de puzzle manquante. La bibliothèque du Musée National du Mali, construit et financé par la France, possède quelques classiques et l'on peut avoir la chance de trouver des Mémoires laissés par des étudiants étrangers sur les objets du Pays.

Elle est donc annoncée comme étant du Kala. S'ajoute ainsi une nouvelle interrogation : Kaarta est connu, mais pas Kala.

Avoir comme interlocuteur Moussa DIANE dans ce cas est rassurant, ses capacités et son expérience devraient faciliter mon engagement. Lors de "Parcours des Mondes" 2018, en visitant une galerie, j'ai par hasard écouté involontairement une conversation entre trois galeristes qui citaient son nom. Je dois dire aussi que j'ai connu son frère, assis sur un banc précaire en train de lire un livre en anglais, dont l'auteur était un prix Nobel d'Économie A. Lewis connu pour son "Theory of economic growth".

Il reste un grand sujet à éclaircir, l'ancienneté de cette statue. Elle n'est pas dégradée, excepté la perte de sa main gauche, zone de préhension des droitiers inquisiteurs. Elle est couverte d'une patine un peu changeante, ce qui est dix fois plus sûr qu'une patine uniforme (ceci ne s'applique pas aux objets à pedigree présentés dans les grandes galeries,





si irréprochables).

Soumettre cette question d'ancienneté à Moussa DIANE présente l'inconvénient d'avoir une réponse exagérée. Sa réponse est raisonnable "C'est une statue de deuxième génération". Il est vrai que pour voir des objets de première génération, en bon état, il fallait être là en 1930-1950. Parler de génération déjà est plus précis que de s'entendre dire "c'est vieux".

Nous trouvons un accord et depuis le retour en France, on peut dire que la transaction a été juste. Elle permet d'approfondir la découverte de ce sous-style, annoncé Bambara du Kala, 100 kms à l'est de Ségou. Si le Kala se répartit de part et d'autre du fleuve Niger, il est intéressant de voir que ces œuvres seraient les plus septentrionales de l'Afrique, en concurrence avec les Dogon, puisque l'on se trouve à une latitude commune avec Niamey et N'Djamena (pour les Baguirmi).

Une attention détaillée de cette statue, révèle déjà des particularités originales.

Vingt ans après, redécouvrons sa personnalité en tout point. Le visage apparaît sous la courbe du front. De part et d'autre de la paroi nasale très rectiligne et sans narine, le sculpteur a complètement dégagé le bois en aplat, jusqu'à la base en réservant une petite bouche étroite puis un menton réduit.

Ainsi taillés, les yeux ne sont pas ici signifiés. L'ombre portée par le front, joue par sa profondeur exprimée, le rôle attendu. Ce choix plastique est typique pour la plupart des Bambara et se retrouve chez les Marka, les Bozo, voire les Malinké, mais avec parfois des paupières formées.

Si l'appellation visage "en coeur" convient à l'Afrique centrale, les Bambara se reconnaissent à leur visage en **T**, formé tout simplement par la ligne horizontale du front et la verticale du nez.

La coiffure est transversale à l'inverse du cas le plus fréquent chez les Bambara où les tresses se développent d'avant en arrière (photo 2). Ici trois tresses en diadème forment de face une ogive, peu commune dans la statuaire africaine, excepté pour les Naféré. Les oreilles en losange, cas unique, contribuent à accentuer cette tendance géométrique.

Sur les joues, un impressionnant réseau de scarifications en triangles répétitifs et jointifs (photo 3) s'étire de haut en bas à l'emplacement des habituelles triples lignes scarifiées du monde Bambara. Selon le Dr Collomb, voir Persée, avant 1885 : *de chaque côté du visage, partant du front, descendant sur les joues, trois grandes raies parallèles entre elles...* Le Kala respecte la triple scarification mais adopte un réseau plus sophistiqué. Ce motif en triangle sur les joues se prolonge sur les épaules.

Les seins, particulièrement généreux, sont relativement moins offensifs et plus esthétiques que la plupart des statues Bambara, lesquelles sont bien connues pour être très cubistes avec des cônes à l'horizontale.

Leur implantation s'étire dès la ligne la plus haute des épaules, ce qui est rare.

Les bras et surtout les mains sont libres et pendants, cas le plus fréquent chez les Bambara. En revanche les paumes des mains, tournées vers l'avant et de forme rectangulaire, se trouvent chez les fameuses Bambara "au nez aquilin" de Ségou (voir encadré à la fin), mais ici moins prononcé. Ce nez aquilin apparaît aussi sur les masques anciens (photo 4). Cela peut être une influence du Bélier, vénéré dans cette région (photo 5). Mais il est plus

délicat de saisir le choix de « Raptor » chez les Anglo-Saxons.

Dans ce contexte géométrique, il y a place, en plus des seins, pour une représentation des épaules et des hanches, selon des courbes comparables et harmonieuses favorisant un renvoi esthétique et l'articulation des volumes. Une nouvelle fois un sculpteur a combiné courbes et lignes brisées.

Jusqu'alors, cette description était vue de face. Mais cette statue gagne à être regardée de profil (photo 6). Sa silhouette est ondulante. De profil le nez développe à partir du front une belle courbure mesurée se rapprochant des sculptures de Ségou au nez aquilin.

On remarque que le fessier se présente selon un fort tronc de cône, puis d'un plan horizontal pour l'interrompre en concourant à engager la représentation des cuisses, astuce géométrique.

Mais ce qui élève cette statue, par une initiative, sans doute unique, est d'avoir prévu, du sommet du crâne jusqu'au bas ventre, une sorte d'arête engagée vers l'avant et guillochée des deux côtés (photo 7). Il ne semble pas que l'équivalent existe pour toute l'Afrique. Mais quelle signification a été recherchée ? Ce symbole se trouve parfois sur les seins.

En guise de synthèse des particularités plastiques, la vue de face, puis de profil ne révèlent pas tous les atouts de cette Jeune Fille. Une vue d'en haut est surprenante, tous les volumes sont projetés vers l'avant (photo 8). Cela me rappelle un échange avec un maître sculpteur qui m'avait avoué qu'il surveillait les travaux de ses élèves, eux-mêmes assis au sol, en restant debout.

Si cette statue comporte des choix plastiques de la statuaire autour de Ségou et de ceux propres au Kala, un approfondissement de cette étude devrait engager davantage de modèles que ceux aujourd'hui accessibles.

On peut se demander si l'appellation SEGOU ne constitue pas un appel prestigieux, simplificateur et captatif ; l'appellation Kala n'a pas cours en France. Pourtant deux antiquaires de Bamako achètent en provenance du Kala et se font l'écho d'une production indépendante. C'est l'occasion de signaler à Sarro, (voir encadré) en pays Kala, un centre de style de marionnettes célèbre comme ceux des Bozos et de Ségou.

Notre but annoncé en initialisant ce texte était de montrer que chaque statue Bambara a ses propres lois pour décider de sa constitution.

Si pour les masques, les Bambara ont développé une belle succession, apportant à chaque niveau d'initiation une référence éducative, la statuaire est beaucoup plus libre et donc délicate à caractériser. Le nombre réduit des publications est un indice (2).

Le Kala, nom jamais cité en France, est un territoire réduit, situé à la périphérie de l'ancien empire Bambara dont les sculpteurs, s'ils ont suivi les règles des confréries tutélaires, ont choisi des initiatives originales. Ceci souvent sous l'influence d'un ancêtre fondateur, ou des messages reçus d'un Esprit.

Cette analyse a progressé préférentiellement selon un fil directeur à caractère ethnographique. Face aux conceptions esthétiques des virtuoses Bambara, il reste à demander aux écrivains de l'Art, de mettre en avant ce qu'il y a d'original, d'organique et en fin de compte révéler l'expression d'un génie.

Au terme de cette découverte, je ressens l'exception Bambara : l'interpénétration des formes. Entre un Dogon statique, mais si bien structuré, et un Bambara, celui-ci commence à bouger.

1. Voir le titre « A chacun son Bambara », de J. Bazin, 1985 sur l'identité Bambara.
2. Citons Hélène LELOUP, juin 2000 « aucune étude n'a été faite au sujet des statues qui restent inconnues ».

### À propos des ventes des statues de Ségou

Elles sont dix à quinze, debout ou assise, appartiennent à des particuliers ou sont visibles dans les musées de Boston, Copenhague, Philadelphie, Londres, Prague.

Elles prennent l'appellation de Ségou, Nez aquilin, Raptor, Matisse ou Gallibert, mais aucun commentaire sur le sculpteur, sur ces mains en forme de battoirs.

Henri Matisse aurait acquis en 1915 une statue assise que l'on retrouve sur une photo de son hôtel à Nice en 1934. Or Ségou a connu des faits historiques très agités jusqu'en 1895. À cette époque la présence d'Européens est exceptionnelle et leurs mobiles sont l'Armée, les Missions et l'Administration. Mais surtout avant d'être un objet d'art, ces objets de culte doivent connaître au sein des villages, des rites multiples en relation avec les ancêtres, ce pourquoi ils ont été conçus. Avant qu'ils ne soient décidés à se séparer d'un tel objet porteur de fertilité, bien des Anciens s'y opposent. Vingt ans en Afrique pour l'œuvre d'un grand sculpteur, c'est peu.

Les ventes de ces statues "sœurs", ces vingt dernières années sont éloquentes. En 1997 je rentrais du Mali pour assister à une vente Tajan, le 06/10/1997 le n°63 fut adjugé pour environ 18.000 Frs.

Nous nous limiterons à trois autres ventes :

Sotheby's - 14/12/2016 est. 120-180.000 - réalisé 137.500€

Christie's - 23/06/2016 est. 20-30.000 - réalisé 169.500€

Sotheby's NY - 11/05/2012 est. 150-250.000 - réalisé 782.500€

Il n'y a pas de faute de frappe, le dernier résultat est celui de celle ayant appartenu à Matisse, soit une plus-value de 600.000€ par rapport aux deux précédentes, mais pour un "super" pedigree. Elle repassera en vente.



Ouvrons le livre *Bambara : un Art de vivre au Mali* de J.-P. Colleyn p.158-159 pour découvrir quatre statues. En légende, elles sont annoncées Ségou-Saro. Donc une petite dose de Kala. Dans ce livre il y a un effort de la part des co-auteurs - non français ? - pour indiquer les origines régionales. Mais en fin de rédaction il a été fait appel à un collectionneur/marchand français qui a poursuivi le renseignement.

Une découverte de dernière minute est le masque N'Domo au profil aquilin, p.174 du livre *Masques* (Ed. Dapper), surmonté d'une statuette Saro (prononcez Siânro) jumelle de celle de Matisse ! L'auteur du chapitre est Youssouf Tata Cissé, ethnologue malien... La diversité des Bambara doit s'éclaircir.

# FANG : Qui sont les artistes ?

Michèle Wizenberg

---

Comme amateur d'art (amateur ? amatrice ?), mon admiration va à ces artistes capables de créer des objets qui nous parlent à travers tous les siècles et tous les continents, y compris, évidemment l'Afrique.

## Oui, des artistes !

En art africain, pourtant, l'interrogation sur les créateurs d'une œuvre semble passer au second plan derrière la liste des propriétaires successifs, comme si la beauté de ces objets devait être validée par cette appartenance. Est-ce que cela ne peut pas être perçu comme une indifférence méprisante à l'égard des artistes d'Afrique ? Il est superflu de rappeler ici qu'un ethnologue célèbre, croyant les Africains incapables d'avoir créé seuls les superbes terres cuites et bronzes d'Ifé, a pu émettre l'hypothèse que les Grecs avaient dû passer par là.

Certes, l'absence de chronique écrite rend difficiles les identifications nominatives pour beaucoup d'entre eux... Quand cet anonymat ne résulte pas, comme note Ezio Bassani « *de la façon dont l'œuvre a été récoltée, c'est-à-dire volée ou négociée* » (1). « **Ni anonyme ni impersonnel** » était le titre significatif d'un colloque de chercheurs réunis en 1999 au Théâtre de Vanves par Raoul Lehuard et Louis Perrois.

D'ailleurs le même problème s'est posé pour nombre d'artistes du Moyen-Age européen. Si l'on a pu, au bout de cinq siècles, attribuer à Enguerran Quarton la Piéta de Villeneuve-les-Avignon, on continue à parler encore aujourd'hui du Maître de Rohan ou du Maître de Saint-Gilles, une façon très honorable de donner leur place à des artistes dont le nom s'est perdu.

L'exposition **Mains de maîtres, à la découverte des sculpteurs d'Afrique**, présentée en 2001 à Paris sous la direction de Bernard de Grunne, a ouvert un chantier d'une importance majeure. Dans le prologue du catalogue de cette exposition, Ezio Bassani soulignait que « *des œuvres souvent qualifiées de chefs-d'œuvre sont le fruit d'un cheminement conscient et individuel et non pas le produit anonyme d'une collectivité plus ou moins identifiable* » (2). De telles expositions, comme, plus récemment, **Les Maîtres de la sculpture de Côte d'Ivoire**, cette dernière initiée par Lorenz Homberger et Eberhard Fischer, montrent des pistes pour identifier les artistes, leurs équipes, leurs ateliers, soit à partir de l'analyse de critères stylistiques ou formels (le Maître des volumes arrondis), soit en fonction du village d'origine (Maître de Totokro ou d'Essankro), soit par la découverte du nom propre de l'artiste en recueillant des informations véhiculées par une tradition orale particulièrement



vivante en Afrique, comme l'ont fait Louis Perrois et Jean-Paul Notué (3). C'est bien ce qui a permis d'identifier des artistes en tant que Maîtres de la Vallée du Ntem, L. Perrois expliquant que « *Quelques noms d'anciens sculpteurs **mvai** étaient encore connus dans les villages des environs de Minvoul* »(4).

La statuaire **fang** est sans doute la préférée des Européens, tant ses formes harmonieuses apparaissent compatibles avec le regard occidental. Elle ne bénéficie cependant pas, dans beaucoup d'expositions, d'un effort d'information portant sur les origines. Pourtant le sentiment de familiarité avec ces objets ne devrait pas faire oublier qu'ils sont le produit d'artistes ayant parfois atteint un degré exceptionnel de technicité et de créativité. Le champ des recherches est largement ouvert...

### Un essai de rapprochement

A l'occasion des visites de l'exposition récente **Forêts natales** au Musée du Quai Branly-Jacques Chirac, un rapprochement nous a paru s'imposer entre deux statues **fang** présentées, et entre celles-ci et une troisième, coll. privée, non publiée. Les premières figurent dans le catalogue de l'exposition (5) sous les numéros 46 (pp. 204-205) et 72 (p. 228), la dernière étant celle des photos 1 et 2 ci-jointes (recto et verso).

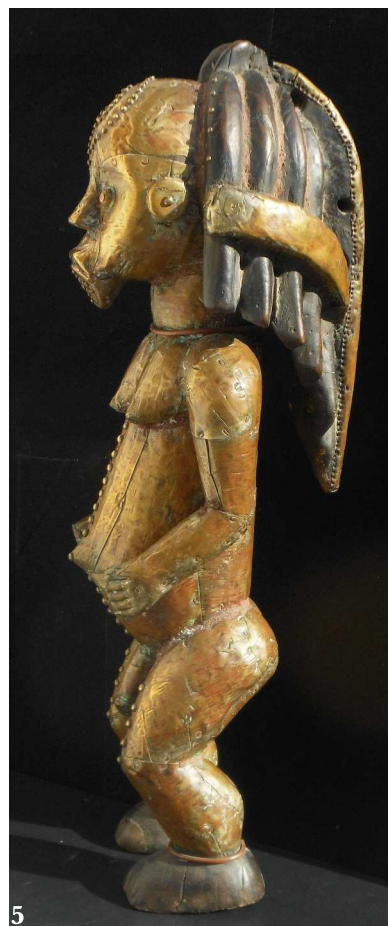
Il s'agit, dans les trois cas, de statues masculines dont les caractéristiques communes sont frappantes :

- tête ronde au front proéminent ;
- coiffe trilobée constituée de trois crêtes triangulaires à chevrons débutant en arrière du front, dégageant les oreilles, et se prolongeant par trois nattes sur la nuque ;
- seins très plats ;
- omoplates saillantes ;
- bras minces portant des strictions spécifiques sous les épaules ;
- abdomen « en tonneau » avec un ombilic placé haut ;
- présence de deux lignes de scarifications parcourant toute la hauteur du dos de part et d'autre de la colonne vertébrale ;
- cuisses et mollets massifs ;
- absence du piétement postérieur classique des figures de reliquaires *byeri* servant traditionnellement à la fixation sur une boîte reliquaire.

Il semble donc évident que ces trois pièces proviennent du même atelier, celui du Maître de... (nous ne nous permettrons pas ici de choisir la dénomination qui pourrait servir à désigner cet artiste, mais merci, en son nom, à ceux qui décideront de le faire).

Quelques différences peuvent être tout de même relevées :

- la figure N° 46 se tient le menton (pour L. Perrois « *il s'agit d'un geste rare, d'un artiste inspiré ayant voulu indiquer un détail d'identification clanique* »), alors que les deux autres ont les mains plaquées sur l'abdomen en encadrement du nombril ;
- seules la N° 46 et la statue ci-jointe sont « suintantes » ;



- la figure ci-jointe présente une profonde cavité sous le menton (non visible sur la photo), qui a certainement contenu des éléments rituels.

Il faut admettre, cependant, que ces trois œuvres ne s'éloignent pas vraiment d'un certain classicisme de la sculpture fang, même si une part d'initiative personnelle de l'artiste n'en est pas absente. Peut-on imaginer que d'autres sculpteurs n'aient pas manifesté davantage d'audace pour des créations sortant plus nettement des routines traditionnelles ?

## Des œuvres fang atypiques

Surfant sur le fait que le public européen commence à être relativement familiarisé avec les formes de la statuaire fang, les expositions s'en tiennent souvent à celles qui restent fidèles aux canons les plus traditionnels. Considérant que la part d'initiative des artistes - avec ou sans l'accord des commanditaires - n'y a certainement pas été inférieure à celle de tant d'autres cultures, nous retiendrons donc trois pièces (coll. privée) qui sortent d'un certain classicisme ethnique (photos ci-jointes).

1. Une statue *fang* très longiligne (photo N° 3), 98,5 cm., bois, yeux en ivoire, ancienne patine, érosions importantes dans la partie basse ; un regard particulièrement saisissant dans un visage presque émacié. Si nous n'avons pas eu l'occasion de voir d'équivalent de cette pièce, elle semble cependant correspondre à un type de statues décrit par Louis Perrois : « *Les caractéristiques principales sont un schéma structurel hyper-longiforme ou longiforme (...) avec un tronc très mince et élancé, des membres plutôt grêles et bien détachés du corps (...), statues géantes de près d'un mètre (...) dans les rites du **So** et du **Melan** (...) qui ornaient symboliquement les lieux secrets des initiations* » (6).

2. Une *byeri fang* à tête amovible (photo N° 4, Guinée Equatoriale), 46,2 cm., bois, patine huileuse, traces résiduelles de poudre de padouk ou de sang séché, piétement postérieur classique, lacunes résultant de prélèvements dans le cadre de rituels médicaux. Les particularités de cette pièce ne résulteraient-elles pas des demandes du commanditaire plutôt que de l'initiative de l'artiste ?

3. Une statue *fang okak* recouverte de laiton (photo N° 5 ci-jointe), 67 cm., bois lourd, agrafes et collier en fil de cuivre. Présence conjointe des attributs des deux sexes. La coiffure particulièrement impressionnante, la structure du visage et le corps hermaphrodite sont très proches de l'eyema byeri (non cuivré, mais visiblement du même atelier) de la collection Dapper (7), que Christiane Falgayrettes-Leveau commente ainsi : « *Comptant parmi les exemples les plus remarquables des arts africains, cette sculpture atteste de la grande maîtrise de l'artiste (...). Esthétique qui sublime les attributs masculins et féminins dans leur complémentarité. Le caractère hermaphrodite de cette figure se traduit par la présence d'un pénis et de tout petits seins, haut placés et à peine développés comme ceux d'une jeune fille pré-pubère* ». Un habillement de laiton aussi étendu n'est pas habituel chez les Fang, aussi peut-on s'interroger sur l'influence possible de leurs voisins kota (chez qui ces revêtements évoquant le brillant de l'or traduisent une volonté de valorisation des figures).

En conclusion, on comprendra notre souhait que la démarche privilégiée par les initiateurs des expositions *Mains de maîtres* et *Les maîtres de la sculpture de Côte d'Ivoire* soit poursuivie, approfondie, et qu'elle devienne un impératif de recherche.

(1)- In *Mains de maîtres*, éd. Dereume Bruxelles, 2001, p. 15.

(2)- Op. cit. p.13.

(3)- L. Perrois et J.P. Notué, *Les rois sculpteurs de l'Ouest-Cameroun, la panthère et la mygale*, éd. Karthala-ORSTOM 1997, liste des sources concluant l'ouvrage.

(4)- In *Mains de maîtres*, p. 130.

(5)- *Les forêts natales*, éd. Actes Sud – Musée du Quai Branly Jacques Chirac, 2017.

(6)- Op. cit., p. 69.

(7)- Cf. *Chefs-d'œuvre d'Afrique dans les collections du Musée Dapper*, éd. Mus. Dapper, 2015, pp. 52-53, ou *Les forêts natales*, pp. 232-233.

### **Dernière minute**

A l'occasion de l'acquisition d'un lot de catalogues de ventes, je viens de découvrir tardivement un commentaire de Louis Perrois qui conforte, anticipe et complète l'analyse du présent article. Devant l'impossibilité d'intégrer cet élément nouveau par une réécriture de mon texte à la veille du passage chez l'imprimeur, je dois me limiter au présent additif. Il s'agit du catalogue de Sotheby's du 12 juin 2012 (vente « The Oliver & Pamela Cobb »), dans lequel la pièce principale (celle désignée ci-dessus « N° 72 ») fait l'objet de la note suivante de L. Perrois : « **Identifier dans le vaste corpus de la statuaire Fang différentes œuvres d'une même main ou d'un même atelier demeure exceptionnel (...). Cette statue correspond trait pour trait à deux autres œuvres majeures des Fang du Sud, connues par ailleurs depuis les années 20** ». Il s'agit, pour l'auteur, de la pièce ci-jointe « N° 46 » ainsi que d'une statue assise (que je ne connais pas), ce qui le conduit à penser que les trois statues « **ont été sculptées dans un même atelier d'artiste, peut-être de la même main...** ». Considérant qu'il s'agit là d'un artiste « **d'exception** », il exprime l'attente que, peut-être, des recherches plus approfondies permettent « **d'en révéler d'autres** ». N'y a-t-il pas lieu de considérer que celle qui a fait l'objet de mon étude (photo ci-jointe, coll. part.) répond précisément à ce souhait, constituant ainsi une quatrième œuvre du même artiste ?



# Regards vers les masques du Nord-Ouest de l'Amérique

Dominique Greppi

---

Mon amour des musées m'a amenée cet automne à voyager aux Etats-Unis où j'ai eu le plaisir d'en visiter quelques-uns et si j'ai choisi ici d'en évoquer certains, c'est surtout pour partager avec vous quelques objets que j'ai pu y découvrir. La côte Nord Est Américaine foisonne de musées exceptionnels bien connus du public, mais également d'autres musées plus petits et plus tranquilles tout aussi passionnants. C'est le cas du *Peabody Museum of Anthropology and Ethnology*, situé dans le campus de l'université d'Harvard à Cambridge, près de Boston, et du *Penn Museum* de l'université de Pennsylvanie à Philadelphie. Le Peabody museum a été le premier en 1866 à présenter une collection d'objets du monde entier mais sa plus grande richesse concerne la civilisation précolombienne et l'art des Natifs Américains qui vivaient sur le territoire bien avant la conquête de l'Ouest. Le *Penn Museum* abrite de rares et étonnantes collections du monde entier. Mon regard d'amateur plus familiarisé aux masques et objets d'Océanie, ou d'Afrique présents dans nos musées et galeries, a redécouvert avec grand plaisir les objets des Amérindiens. Mais loin des plumes et des perles, j'ai été particulièrement attirée par ceux des populations de l'Ouest de l'Alaska et de la côte Nord-Ouest du Canada. Quelques objets de la collection *Art of Native America* de Charles et Valérie Dicker exposée au MET de New York pour quelques mois figurent également dans cette sélection « coup de cœur ».

J'ai donc choisi parmi les centaines d'objets découverts dans ces musées quelques masques de style différent produits par les populations Yupiit (Yup'ik au singulier), et par celles vivant au nord de Vancouver, les Tsimshian et les Kwakiutl.

Le terme américain « Eskimo » étant jugé péjoratif par ces populations, celles-ci préfèrent se nommer eux-mêmes Inuit, « être humain ou homme vrai » dans leur langue. Les Inuit (en bleu sur la carte) regroupent un ensemble de peuples autochtones répartis dans les régions arctiques de l'Amérique du Nord comme les Yupiit qui forment un groupe rattaché à cette branche de la famille eskimo-aléoute de l'Alaska.





### Les masques de danse en Alaska

A travers l'Ouest de l'Alaska, chants et danses impliquant hommes et femmes sont des moyens d'expression, de communication et de vie cérémonielle permettant de partager leur histoire dans la maison des hommes, la « *gasgiq* ». Les masques sont l'élément central des tenues de danse et soulignent l'interdépendance des mondes des esprits et des humains. Ils sont le support des visions et du rêve du chamane et transforment en auxiliaires les esprits dangereux ainsi que ceux des ancêtres et des animaux.

Les éléments de la cosmogonie sont souvent présents dans les masques et Thungak, « l'esprit qui vit ailleurs, l'homme qui vit sur la lune » en langue Yup'ik, était sollicité par le chamane pour que le gibier s'offre aux chasseurs.

Ce premier masque (photo 1) parsemé de points blancs nous sourit d'un air farceur avec son visage et son sourire tordus. Il évoque l'esprit de la lune Thungak, qui guide et protège les animaux.

Mais le plus souvent ce sont les animaux nourriciers qui sont représentés dans un assemblage composite de baleines, morses, phoques, saumons, oiseaux, et loups car ils constituent la quête vitale des chasseurs et pêcheurs. Dans les croyances de la culture Yup'ik, le cycle de la vie ne s'interrompt pas et l'esprit de tout être vivant se réincarne après sa mort. Ainsi l'esprit des animaux chassés doit être traité avec attention pour permettre cette réincarnation.

Ce masque (photo 2) représente l'esprit du morse, dont on voit la tête émerger de l'eau, surmonté de deux phoques aux formes arrondies. Au dessus, des hommes en kayaks les surmontent et des plumes complètent l'ensemble. Les trous symbolisent les bulles d'air lorsque le morse émerge de l'eau.

Dans celui-ci (photo 3) le chasseur à l'intérieur d'un cercle en bois recourbé cherche une proie. Au centre du bateau émerge le visage humanoïde de l'esprit d'un phoque. La tête minuscule d'un oiseau figure la proue, tandis que poissons et dauphins entourent le bateau et glissent au travers des mains sans pouce de l'esprit du Thungak dans le monde physique pour y être chassés.

Dans ce masque de danse (photo 4), le cercle en bois extérieur représente le bord de l'univers et entoure les images d'un esprit au visage humanoïde, d'un phoque, et d'un plongeur (oiseau), le tout étant tenu par une large main invisible dont on ne voit que les quatre doigts, comme ceux de l'esprit du Thungak.

Cet autre masque (photo 5) émouvant de fragilité nous montre un visage d'où émergent deux têtes de morse et de phoque, surmonté d'un personnage à chapeau européen tenant des tiges de bois, peut-être des harpons ou des lances ?

Celui-là est en forme de bouclier (photo 6), avec le visage central de l'esprit Thungak entouré de cinq trous représentant les sentiers vers le monde spirituel où sont positionnés les oiseaux, les phoques et les morses. Les lanières servent de cheveux, la bouche tournée vers le bas à deux labrets insérés dans la lèvre inférieure et des plumes sont insérées le long des bords supérieurs.



Ces grands masques étaient suspendus au toit de la maison des hommes et le chamane les utilisait pour danser à l'occasion des fêtes d'hiver cérémonielles. Ils attirent encore par leur fragilité poétique, la simplicité ou parfois la complexité de leur forme, la diversité de leurs matériaux (bois flottés, plumes, ou vibrisses de phoque), et leur liberté d'inspiration. On connaît bien leur rôle auprès des artistes surréalistes. Ces derniers les collectionnaient avidement au cours de leur période d'exil à New York pendant la Seconde Guerre mondiale, fascinés par les masques de danse, inspirés par le rêve du nord de l'Alaska.

### **Les masques de la côte Nord-Ouest du Canada**

Moins poétiques mais tout aussi frappants sont les masques des Kwakiutl établis autour de Vancouver. Ces masques très colorés aux formes ovoïdes et aux lignes curvilignes reprenaient les motifs codifiés constituant les armoiries des clans et étaient utilisés dans les cérémonies du Potlach. Cette importante célébration marquait des événements tels que les solstices, le mariage, la mort, ou l'initiation et donnait lieu à des fêtes, des chants, des danses, et des cadeaux étaient offerts à la famille hôte. Pour l'occasion, des masques spécifiques étaient élaborés, et, au cours de ces danses rituelles, ces masques à transformation étaient portés sur le front et avaient la capacité de modifier l'apparence du porteur en quelque chose ou quelqu'un d'autre et de rendre visible un esprit. Faits de matériaux variés, ils pouvaient prendre différentes formes, s'ouvraient et se fermaient en étant manipulés par le porteur qui le tenait attaché solidement sur sa tête.

Ce large masque (photo 7) représente un fabuleux serpent à double tête avec un visage anthropomorphe doté d'une face cornue et de dents apparentes au centre. Chaque tête a des cornes recourbées et une langue oblongue et saillante de chaque côté. Les sections représentant les serpents pouvaient être déplacées d'avant en arrière par le danseur.







Cet autre (photo 8) est un masque dans un masque : quand l'image du corbeau s'ouvre, apparaît un visage anthropomorphe avec un gros bec entouré de quatre parties symbolisant les rayons de soleil. Il illustre le mythe du Raven, un corbeau puissant et malin. Un chef cupide avait caché le soleil, la lune et les étoiles aux hommes. Ce corbeau rusa avec lui afin de libérer la lune et les étoiles, puis il vola le soleil dans son bec pour ramener la lumière sur terre, et est souvent représenté avec le soleil sur son dos ou dans son bec.

Enfin, j'ai pu admirer plusieurs masques provenant des populations Tsimshian comme celui-ci (photo 9) en bois sculpté, incrusté de rectangles de coquillage d'haliotis alternés avec des petits visages sculptés. Un oiseau-humain mythologique est au centre, au bec et aux ailes en saillie. Il s'agit d'une coiffe frontale portée par des personnages de haut rang dans les cérémonies de Potlatch pour affirmer leur autorité.

Voilà un petit aperçu sélectionné parmi tous les objets que j'ai pu admirer au cours de mes promenades muséales, démontrant un savoir-faire et une spiritualité qui expliquent mon coup de cœur.



Aujourd'hui ces communautés tentent de revitaliser cet art et ce sont justement ces objets de leur culture conservés dans les musées qui permettent aux artistes contemporains de s'en inspirer pour en créer de nouveaux. Mais sauront-ils autant nous émouvoir ?



# Tours et détours d'une couronne et d'un bouclier

Carmen Bernand

---

Je suis venue à *Détours des Mondes* en 2013, de la main de notre amie Mariette, même si je ne suis pas une participante assidue car je me partage entre plusieurs activités et des voyages. J'ai fait peu de voyages et visites avec vous mais j'en garde de très beaux souvenirs, et j'ai beaucoup aimé ce mélange des genres, car même si les arts premiers ont la priorité, il y a toujours des découvertes : art brut, vodou, tableaux australiens, art contemporain et j'en passe...

Je ne suis pas non plus collectionneuse, dans le sens noble de ce terme. Cette passion est celle de mon fils, nourri dans le bric-à-brac sacrilège de notre maison, où l'art populaire côtoie quelques pièces tribales et archéologiques, de beaux tableaux, de simples croquis d'amis et des "volumes", comme dit une amie pour désigner sculptures, totems, masques, retables et Vierges baroques du Brésil. En tant qu'anthropologue et historienne, les arts, dits premiers, font partie d'un bagage que je traîne depuis plus de soixante ans. Cependant, c'est grâce à vous que les objets uniques, les subtiles variétés de coquillages, et les connaissances si précises concernant le traitement du bois, des plumes et des fibres sont venus combler une partie de mon ignorance, et je vous en suis reconnaissante.

Je profite de cet anniversaire pour dépasser ces remarques succinctes mais sincères, et poser (vous poser à tous) quelques questions. L'américaniste que je suis regrette un peu que l'Amérique soit pratiquement absente des présentations. J'entends déjà s'élever quelques voix qui excluent ce vaste continent au nom de la pureté des arts premiers. Cette discussion ne peut pas être réglée en quelques phrases mais on peut, tout de même l'introduire ici, comme une petite musique à contretemps. Et que dire de notre vieux continent ? Le Musée de l'Homme a célébré notre vieux cousin néandertalien, injustement décrié, et nous avons pu apprécier, entre autres choses passionnantes, deux "Vénus" callipyges et ce masque minuscule, si émouvant, un peu perdu dans une vitrine d'angle. Difficile de trouver des arts plus premiers que ceux-là, qui nous montrent déjà que l'esthétique de l'objet résulte d'un acte de création, exécuté par une main adroite qui révèle l'âme de la matière en la dégrossissant. Moins anciens, mais vénérables quand même, les formes cycladiques et les ombilics de Macédoine, parfois en relief, en forme d'œil, évocation d'un cyclope avant Homère, du Musée Benaki à Athènes.

Dans l'énorme patrimoine de l'Amérique on trouve des objets de même type que ceux du Pacifique. Les sacs en *caragatá* (un type de fibres du Chaco, en Amérique du Sud) valent bien les *bilum* de Papouasie avec lesquels on pourrait les confondre. L'art des plumassiers n'a pas disparu au XVI<sup>e</sup> siècle et s'est conservé en Amazonie jusqu'à une époque récente. Mais ce n'est pas cette comparaison qui m'intéresse ici.

En souvenir de notre belle visite du *Weltmuseum* de Vienne, je ferai un bref détour pour

évoquer une merveille qui n'appartient pas aux arts premiers, mais que j'ai pu voir grâce à notre Association : le *penacho* ou Couronne de Moctezuma, un des trésors de cet établissement.

Cette couronne magnifique a perdu le masque qui lui était attaché, au cours de sa vie européenne tumultueuse. Était-elle un objet unique ? Les descriptions que l'on peut glaner dans les lettres de Cortés et la chronique de Bernal Díaz del Castillo ne permettent pas de trancher mais on en déduit que cette coiffure était un des attributs des grands Seigneurs, avec probablement des singularités selon le rang et le lignage. Sur le bouclier rond de plumes, dit "d'Ahuitzotl" (du nom du prédécesseur de Moctezuma qui désigne une sorte de ragondin mythique), que nous avons admiré dans la même salle, l'animal qui se trouve au centre est justement le *nahualli* de cet empereur, ce qui lui confère un trait singulier. D'ailleurs, on décrit plusieurs boucliers ronds, tous de même type mais décorés autrement. Que Moctezuma ait donné le bouclier d'un *tlatoani* mort est étrange, mais nous ne pouvons que bâtir des hypothèses, faute de sources.



Le fait est que la couronne et probablement aussi le fameux bouclier, car tous les deux figurent dans l'inventaire des cadeaux effectué par Cortés, ont été effectivement donnés par Moctezuma à ce dernier, ce qui affaiblit la portée des réclamations mexicaines actuelles, mais cela est une autre histoire. Les plumes qui ont servi à leur confection ont été remises par les Mayas yucatèques ou leurs voisins, en guise de tribut, comme on peut le voir dans les dessins du *Codex Mendoza*. Notons que les Mexicains, en échange des dons précieux, reçurent des mains des Espagnols des perles de verre, de couleur verte, qui leur plurent beaucoup. On aime raconter cette anecdote pour illustrer la malhonnêteté des conquistadors, en oubliant que le verre n'existant pas dans toute l'Amérique, il est fort possible que leur transparence verdâtre et "unique", ait produit une fascination équivalente à celle des plumes sur Cortés.



Mais voilà que ces pièces, destinées à un être de pouvoir et de force (un *teule* disent tous les documents), en l'occurrence Cortés, repartirent avec beaucoup d'autres, en Espagne. Charles Quint les distribua à ses parents et en remit quelques-unes à des églises, malgré la méfiance qu'inspiraient les idolâtries. Ainsi Notre Dame de Guadalupe (en Estrémadure) reçut en cadeau un tissu de plumes bleues et dorées ouvert à la hauteur de la poitrine "comme ceux qu'on utilise pour ceux qui seront sacrifiés". Que sont devenus ces dizaines d'objets offerts par l'Empereur aux églises et monastères ? Quelques-uns doivent figurer dans les collections du *Museo de America* de Madrid, mais il faut aller le vérifier sur place car il n'existe pas de catalogue détaillé. En tout cas, le *penacho* et le bouclier avec son *nahualli* protecteur, se retrouvèrent chez l'Empereur du Saint Empire, Ferdinand 1er, frère cadet de Charles Quint, et à sa mort, son fils Ferdinand II les conserva à Ambras, près d'Innsbruck, pour enrichir sa collection, probablement la plus splendide de toute l'Europe. C'est dans ce cadre paisible que nos objets furent exhibés en compagnie de "L'homme sauvage", originaire des Canaries, exceptionnellement velu, d'animaux empaillés, des pierres bézoard et une nef automate avec horloge, que j'ai pu admirer au premier étage de ce même Musée de Vienne, dans une salle fabuleuse garnie de "robots" du XVIIIe siècle.

Peut-être ce voisinage curieux n'aurait pas gêné Moctezuma, qui avait créé un jardin zoologique magnifique et qui savait très bien que dans les entrailles de Teotihuacan étaient rangés une grande quantité d'objets anciens, "premiers", selon le point de vue aztèque, fabriqués par les Olmèques et autres peuples qui les avaient précédés.

# Visite découverte du centre culturel Tjibaou, Nouméa

Marion Bertin

---

Inauguré le 4 mai 1998, à la veille de la signature des Accords de Nouméa, le centre culturel Jean-Marie Tjibaou a été longuement commenté et dépeint lors de sa construction et dans les premiers temps de son fonctionnement. Seul projet parmi les Grands Travaux de l'ancien président de la République François Mitterrand (1916-1996) à avoir été bâti loin de la métropole, en Nouvelle-Calédonie, l'un des territoires d'outre-mer français, le centre culturel Tjibaou reste peu visité par les résidents de l'Hexagone. Dessiné par l'architecte italien Renzo Piano, maître d'œuvre également du Centre Pompidou – Musée national d'art moderne à Paris, le bâtiment s'inspire de l'architecture traditionnelle des grandes cases kanak, sans la copier strictement ni la parodier.

Pour les membres de *Détours des Mondes* qui n'auraient pas eu la chance de voyager en Nouvelle-Calédonie et ainsi de découvrir ce lieu, voici quelques notes et ressentis de mes visites.

Doctorante en anthropologie et muséologie en co-encadrement entre l'Université de La Rochelle et l'École du Louvre, j'ai en effet eu la chance d'être accueillie au centre culturel Tjibaou dans le cadre de mes recherches. J'ai passé deux mois et demi à consulter les archives concernant les « objets-ambassadeurs » de la culture kanak, c'est-à-dire des objets faisant partie des collections des musées français et européens et mis en dépôt pour quelques années au centre, tout en recueillant des témoignages des membres du personnel. J'ai donc pu fréquenter ce lieu quasiment quotidiennement, sans qu'il ne perde d'effet à chacun de mes passages.



© Wikipédia commons

Pour ceux qui, comme moi, n'auraient pas de véhicule motorisé à disposition, le bus 40 est le seul moyen de s'y rendre depuis le centre-ville. Après quelques trajets, l'œil devenu habitué parvient progressivement à distinguer les « souvenirs de cases », selon l'expression de Renzo Piano, parmi les pins colonnaires du jardin qui l'entoure et les autres arbres à proximité. La découverte a presque une portée initiatique. Une fois passée la grille d'entrée, une allée bordée de pins permet d'avancer jusqu'au bâtiment principal. Celui-ci, en retrait et d'abord masqué par les arbres, se dévoile à mesure de l'avancée sur le chemin. La visite débute à l'extérieur, par une immersion dans le jardin où sont plantées des essences végétales endémiques ayant une importance symbolique et pratique dans le monde kanak. Y est également mis en scène le mythe fondateur de Têâ Kanaké, le premier homme, à travers cinq étapes : la création, la terre nourricière, la terre ancestrale, le pays des esprits, la renaissance. D'un côté du bâtiment, une aire coutumière a été dégagée en bordure de laquelle trois cases représentent l'architecture traditionnelle des trois provinces de la Nouvelle-Calédonie : la province Sud, la province Nord, les îles. L'ancrage dans la coutume, telle que l'on nomme les règles sociales ancestrales Kanak, est fondamental pour la reconnaissance du CCT et lui donne pleinement sens.

À l'intérieur du bâtiment, chaque espace, qui prend la forme d'une case ronde, porte un nom dans une langue kanak différente. La visite commence par la case *Bwénaado*, ce qui signifie « le rassemblement coutumier » en langue *cémuli*. Elle a servi de lieu d'exposition des « objets ambassadeurs » sur lesquels j'ai travaillé, avait ainsi une fonction d'introduction aux productions matérielles dites traditionnelles kanak. Pourtant, il n'y a ici aucune rupture entre passé, présent et futur. La case *Jinu*, « l'esprit » en langue du nord, où sont exposées six œuvres monumentales commandées à des sculpteurs des diverses îles du Pacifique en est le manifeste. Originaires du Vanuatu, de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, de Nouvelle-Zélande, de Nouvelle-Calédonie, de Nouvelle-Irlande et de Papouasie occidentale, les artistes reprennent les codes des sculpteurs ancestraux pour les ancrer pleinement dans le présent. Les productions et savoirs du passé, loin d'être figés, sont remis en lumière au prisme de problématiques contemporaines. Trois autres espaces d'expositions temporaires, *Bérétara*, « admirer » en langue *xârâcùù*, *Kavitarà*, « sculpture de seuil » en *ajië*, et *Kômwi*, « exposer, montrer » en langue *nemi*, sont réservés aux œuvres d'artistes contemporains. Elles sont issues soit de résidences d'artistes dans les murs du centre qui dispose de deux ateliers, soit de la collection du Fonds d'art contemporain kanak et océanien (FACKO), seule collection publique au monde réunissant exclusivement de l'art contemporain du Pacifique. Dans ces trois lieux, l'art kanak est présenté en regard des productions et dynamiques artistiques régionales. Enfin, deux espaces de présentations permanentes mettent en lumière la figure de Jean-Marie Tjibaou, dans la case *Mâlep*, « vivre » en langue *nyelâyu*, et le projet architectural, en case *Umatë*, ce qui signifie « grenier à ignames » en *drehu*.

Le centre culturel Tjibaou n'est pas seulement un lieu dédié à la présentation d'expositions, mais inclut une programmation foisonnante et plurielle. Des artistes sont ainsi accueillis en résidence, qu'ils soient plasticiens ou comédiens. La salle de spectacle *Sisia*, « bouger, chanter » en langue *faga uwea*, permet de présenter des pièces de théâtre et de danse, concerts ou conférences qui jouent un grand rôle dans les activités du centre. De plus, trois cases abritent la médiathèque qui conserve des archives sonores, des

photographies anciennes, des ouvrages et revues liés à l'histoire et l'anthropologie des sociétés du Pacifique, des DVD et cassettes vidéos. Le département de la médiathèque est chargé de l'organisation des conférences et se charge également de montrer des expositions, intitulées « Trésors de la médiathèque », dans l'allée connectant les différentes cases.

Pour l'ensemble des visiteurs, la visite passive n'est pas de rigueur : rencontres et discussions avec les équipes permettent une découverte plus grande de la culture kanak qu'il est impossible d'enfermer et limiter à la simple enceinte du centre. La promotion du respect et du dialogue est au cœur des missions de l'Agence de Développement de la Culture Kanak, tutelle du centre culturel, dans la volonté de tisser des liens, qu'ils soient entre les personnes et communautés, les objets et leur histoire, le passé et le présent.

Mes nombreuses visites et activités au centre culturel Tjibaou pendant toute la durée de mon séjour, et bien que d'aucuns diront que le centre peine à renouveler ses activités ou que l'édifice est proche d'une boîte vide, en ont finalement fait aujourd'hui mon lieu d'exposition, de création et de diffusion préféré.



# La peinture aborigène d'Australie comme théâtre de la mémoire

Bertrand Estrangin

---

Après de nombreux périples au Sahara à la recherche des peintures rupestres, je découvrais l'art aborigène d'Australie il y a 16 ans. Quand je traversais le Tassili n'Ajjer, l'émotion était forte face aux œuvres bien que le lien avec les artistes soit rompu depuis bien longtemps, et que le sens profond des œuvres nous échappe comme à Lascaux.

Aux antipodes, il n'est pas rare d'avoir un initié aborigène, expliquant une peinture rupestre d'il y a 20 000 ans, puis allant au centre d'art peindre à son tour. Il y convoque au présent sur la toile, la mémoire ancestrale de son peuple, dans une dynamique de partage de la plus ancienne culture continue de l'humanité. Je vais être particulièrement touché, par le processus de transmission de la mémoire chez les Aborigènes qui structure leur société et fonde leur existence.

Passé et présent se conjuguent dans leurs œuvres et célèbrent les ancêtres du Temps du Rêve, comme le lien sacré à leur territoire dont ils sont les gardiens. Leurs œuvres sont porteuses d'un sens profond dans leurs dimensions politiques, pour récupérer leurs terres et pour défendre leur identité.

Chez l'artiste Pepai Jangala Carroll, cette dynamique de partage et de passage de relais avec les jeunes générations, a pris la forme d'une individualité artistique toute particulière. Son héritage culturel est à cheval sur plusieurs territoires et clans dans le centre de l'Australie, entre les Aborigènes Pintupi et ceux du APY land. On retrouve ainsi dans son travail les formes géométriques de son territoire d'origine, qui deviennent de plus en plus épurées, en résonance avec les représentations du pays de son père près de Papunya.

La conservatrice Lisa Slade de la *Art Gallery of South Australia* souligna que pour Pepai, « l'art constitue un véritable théâtre de la mémoire ». Ce concept autour de l'art de la mémoire, et de projet de « théâtre de la mémoire » fut exploré par l'humaniste vénitien Giulio Camillo, contemporain d'Erasme, avec le grand soutien du Roi de France François 1<sup>er</sup>. Son théâtre devait être une sorte de projection de l'esprit humain, permettant d'associer et de former aux grands concepts de la culture grecque et romaine. Une analogie et passerelle existe dans les peintures aborigènes d'Australie, où nous retrouvons une dynamique de partage profonde autour de la mémoire, dans la capacité des artistes à transmettre par des images théâtrales et des signes, les enseignements et codes des ancêtres. Giulio Camillo en avait rêvé au XVI<sup>e</sup> siècle, alors que les Aborigènes tutoyaient cette démarche conceptuelle depuis plusieurs millénaires.

Dans les œuvres de Pepai, les triangles conjugués, extrapolés, ornent l'argile dans ses céramiques, avec des scarifications bien délimitées et profondes. Dans ses peintures, des blocs de couleurs majestueux et intenses s'interjettent à travers la toile, pondèrent l'espace,

gènèrent des forces, comme dans les compositions de Serge Poliakoff. Le parcours de cet homme installé depuis des décennies à Pukatja puis Ernabella dans les terres éloignées du APY land est exemplaire à plus d'un titre. Né en 1950 à Walungurru (Kintore) dans le pays de son père près de Haast Bluff, il ira à l'école à Papunya puis voyagera en famille avec des chevaux vers Eagle Bore. Son premier travail consistera à la construction de clôtures autour de la station d'Ernabella, au nettoyage des fosses septiques, jusqu'à devenir directeur de l'organisme régional de santé Nganampa Health. Il sera également président de la communauté pour un temps, puis agent de la collectivité avant de prendre sa retraite en 2006 pour raison de santé.

C'est à ce moment-là qu'il embrasse une carrière artistique en commençant à peindre au centre d'art d'Ernabella en 2009. Son autorité naturelle, ses qualités d'écoute, le conduisent sans tarder à devenir président exécutif d'*Ernabella Arts* en novembre 2010. Très rapidement ses peintures comme ses céramiques, rejoignent les collections publiques de la *Galerie nationale de Victoria*, et de la *Galerie d'art de l'Australie du Sud*. En 2016 et 2017 il est sélectionné comme finaliste du prestigieux *Natsiaa-Telstra Award* au Musée National de Darwin.

Au fil de sa pratique artistique, les formes très marquées dans ses céramiques et ses premières peintures, s'effacent et deviennent plus diffuses, avec un point libéré, presque duveteux, autour de teintes blanches, grises et crème très distinguées, zébrées par les vibrations noires des grands ancêtres serpents, ou des cheminements des anciens à travers le désert. Face à ses œuvres, notre regard est absorbé par le geste de l'artiste. Par endroit la densité contrastée des touches de pinceau offre des effets de volume, puis les points se conjuguent pour presque disparaître dans des à-plats de couleurs soulignés de griffures distinguant encore les formes des signes ancestraux.

Aujourd'hui les contours des blocs s'émoussent, et confinent presque à l'abstraction chez Pepai. Cette proximité picturale nous évoque les artistes des années 1950 en Europe. Telle une grille de lecture familière, ses représentations nous permettent d'appréhender sa démarche mémorielle et réussissent à établir une passerelle culturelle avec un artiste pourtant situé à 17 000 km de nous, de l'autre côté de la planète. L'abstraction ne commande point la création de l'œuvre ici. Les formes évoquent des fragments de cartes habitées par la tradition orale. L'image décomposée de l'espace, représente son territoire ancestral dans une grammaire visuelle établissant des correspondances entre les ancrages terrestres et le monde spirituel. Notre regard occidental, non initié, mais invité dans ses compositions, se laisse guider et bercer par cet appel grandiose à la contemplation.

Cette capacité des artistes Aborigènes, quels que soient les territoires, et les langues multiples parlées, à développer leur individualité pour mieux faire passer la mémoire de leur peuple, m'a conduit depuis 16 ans sur les pas d'une collection, puis à un véritable tournant en changeant de métier.



Deux œuvres de l'artiste Pepai Jangala Carroll. Titre : Walungurru  
© Photo Bertrand Estrangin, courtesy of the artist and Ernabella Art.

# Arts d'Afrique au patrimoine mondial

David Wizenberg

---

Amateur d'art, vous êtes généralement pris dans un double mouvement : l'attente de nouvelles découvertes, souvent avec l'aide des autres, en même temps que la propension à essayer de transmettre vos acquis personnels, votre propre regard sur les œuvres. On peut se demander si cela ne se manifeste pas avec plus d'acuité encore quand le domaine concerné est plus éloigné de l'univers familier, tel celui des « arts premiers » et, plus précisément ici, des arts d'Afrique.





## **Cheminements**

Il arrive qu'un jour tel de vos amis, dont vous n'aviez pas perçu l'évolution, se décide à vous exprimer sa curiosité. Très estimable, le Curieux, quand il est authentiquement curieux. Il aime Mozart et/ou Titien et/ou Merce Cunningham et/ou Donatello... et il dit jalouser votre émotion devant un *nkonde* couvert de clous plus ou moins rouillés. Il demande qu'on l'aide à voir. Qu'à cela ne tienne, vous lui donnez rendez-vous au Louvre (Pavillon des Sessions) devant le monumental masque *tukah bamileke*. Perplexité. « *On n'y voit rien* », comme dit le titre bien connu d'un ouvrage de l'historien d'art Daniel Arasse. Ça, un masque !!? Pas plutôt une tête géante aux joues gonflées ? Ou bien un corps humain à genoux ? ...Et peut-être même, de façon suggestive, un ventre nu avec un sexe aux génitoires hypertrophiées ? Discussion. Faut-il vraiment choisir une lecture, s'en tenir à un « ou bien...ou bien » ? Ces différentes visions alternent en nous, puis se superposent, se combinent, se fondent. Qu'est-ce que l'humain ? La tête... le corps... le sexe ? « *Il y a une intrication de sens (...), l'œuvre est inépuisable* » dit Roland Barthes pour évoquer une dimension fondamentale de l'art, dans la lignée du grand peintre-théoricien chinois Shitao pour qui le « *trait unique de pinceau* » doit contenir l'univers. Notre curieux semble commencer à entrevoir quelque chose. Mieux regarder, il est d'accord. Il est en train de passer de la catégorie des Curieux à celle des Amateurs. Il désire aller plus loin. Et pourquoi pas en se rapprochant d'une association comme D.D.M. ? En fait, il avait déjà relevé, en sous-titre du bulletin, une citation d'André Breton, auquel il adhère bien : « *Aimer d'abord, il sera toujours temps, ensuite, de s'interroger sur ce qu'on aime jusqu'à n'en vouloir plus rien ignorer* ».

## **Face à l'autre**

On a donc pu voir là le début d'un cheminement prometteur mais, bien sûr, la réussite n'est pas toujours garantie. Rien ne garantit que tout un chacun parvienne à un authentique « voir ». Certains peuvent être défendus contre toute émotion, tout ébranlement, et d'autres simplement fermés à telle ou telle forme d'art. Tel qui vibre à l'écoute d'un opéra peut fort bien rester insensible à la grande peinture par exemple.

On observe souvent cela face à l'art contemporain, mais c'est évidemment plus flagrant dans le domaine des arts dits « premiers ». Devant une œuvre rompant radicalement avec les canons familiers, nombre d'adultes se rigidifient. S'engager dans un travail de remaniement de son propre formatage a quelque chose d'éprouvant, de déstabilisant. Dans l'impossibilité d'une telle remise en question, nombreux sont ceux qui croient pouvoir se fier à une liste de « critères objectifs ». Nul n'oserait déterminer la qualité d'une peinture contemporaine selon de tels « critères », et pourtant on le voit parfois lorsqu'il s'agit d'une statue africaine ! Or l'art n'est pas un copiage de modèles, la créativité est bien autre chose qu'une fidélité académique.

Nul mieux que Jacques Kerchache n'a combattu de telles démissions. Œil remarquable lui-même, familier lucide du marché, conseiller des plus grands collectionneurs, il est à l'origine de l'installation du Pavillon des Sessions du Louvre et a joué le rôle que chacun

sait dans la création du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac. On connaît son objectif déclaré de faire accéder chacun à une véritable qualité d'amateur d'art dans ce domaine, à l'égal de ce qui fonctionne autour des « beaux-arts » de notre univers familier.

Si c'est bien à cause de leur aveuglement culturel que, note-t-il, « *les coloniaux et les missionnaires qui les découvrent ne sont pas capables d'apprécier la valeur esthétique, la beauté de ces statues...* », nombre d'intéressés aujourd'hui peuvent être inconsciemment habités par de tels a priori tout en se croyant à l'abri des préjugés. « *Racisme subtil*, nous dit par exemple J. Kerchache, *de penser qu'il faut être africain pour comprendre cette sculpture (...). Il ne faut pas aborder l'art africain par le biais de la date (...). L'âge d'une œuvre n'a jamais été un garant de sa qualité (...). Ce n'est pas l'histoire de l'œuvre qui fait le chef-d'œuvre* ». Et, insiste-t-il dans le même sens, « *ne vous laissez pas séduire par les matières (...), les patines, sinon vous resteriez dans le catalogue des opinions chic (...). L'esthétique de la patine, l'ancienneté, la rareté de la matière ne sont pas des critères de qualité* ».

Constatant combien d'acheteurs sont en quête de pièces qui leur en rappellent d'autres, déjà vues (dans les musées, les ventes, les livres...) ou d'objets qui-ont-servi-dans-des-rites, au lieu de rechercher l'originalité, la créativité, J. Kerchache rappelle que : « *il y a des statues à usage collectif pour certaines cérémonies, mais les grands chefs-d'œuvre de la sculpture africaine n'ont été utilisés et vus que par une sélection d'individus, les **intellectuels** de la communauté* ». Fait souvent rapporté, les objets les plus courants ont pu être vendus ou donnés aux étrangers, alors que les rois et les notables dissimulaient discrètement (ou enterraient) ceux qui étaient les plus prestigieux à leurs yeux. D'où l'invitation de notre auteur à l'adresse des amateurs : « *devant la sculpture africaine, il faut cesser d'avoir peur d'être profane (...), et se laisser envahir par elle* ».

Il reste que, pour en revenir au « marché », la progression de sa qualité est perceptible ces dernières années, liée au développement d'un public qui ose voir et assumer des choix. Nombre de marchands et de professionnels, poursuivant la tâche de J. Kerchache (on oublie parfois que lui aussi était marchand), y contribuent, authentiques amateurs d'art qui aiment communiquer ce qui les touche dans une oeuvre plutôt que de réciter la liste de ses propriétaires successifs.

## **L'exceptionnalité des Arts d'Afrique**

L'ignorance a été telle, et pendant si longtemps, qu'il reste bien difficile aujourd'hui encore de prendre la mesure du haut niveau atteint par des pans entiers de l'art des peuples d'Afrique. Du Mali à l'Angola, une grande partie de ce continent n'en finit pas de surprendre par son degré de richesse dans le domaine des arts plastiques. Au cours des derniers siècles, en particulier, les inventions esthétiques ont été d'une diversité pratiquement unique au monde. D'une région à l'autre, de véritables « écoles » se sont développées, divergeant parfois de façon surprenante y compris sans toujours une grande distance géographique. Et, si l'on va plus loin, qu'y a-t-il de commun entre un *tyi-wara*, un *tsesah* et un *kifwebe* si l'on parle de masques, ou bien entre un *alusi*, un *byeri* et un *nkonde*, s'agissant de statues ? Rien à voir donc avec les évolutions parallèles de styles que l'on retrouve d'un bout à l'autre de l'Europe aux différentes époques. Passé l'étonnement, on

en vient nécessairement à la question du pourquoi.

Disons qu'en premier lieu il y a la différence idéologique, bien sûr. Le "culte des ancêtres", fût-ce avec des éléments d'animisme, n'a pas imposé les interdits (rigidités ecclésiales et diktats monarchiques ici, iconoclasmes ailleurs) qui ont pesé pendant des siècles sur les peuples européens. L'organisation des pouvoirs en Afrique a joué de façon différenciée. Certes, dans les royaumes et les empires les plus importants, des modèles officiels ont pu parfois instituer une certaine uniformisation ; encore les influences étaient-elles suffisamment circonscrites pour ne pas paralyser la diversification des pistes empruntées par les voisins. Quant aux régions non pourvues de pouvoirs centralisés, leur liberté créative a eu un champ sans pareil.

Ensuite on n'oubliera pas le mode de vie, fonction en particulier du climat. Sans nécessité d'une activité productive comportant construction en dur, mobilier lourd, habillement conséquent et autres moyens de protection contre le froid, une part majeure de l'artisanat a pu être consacrée à la sculpture.

Enfin et surtout, pour comprendre ce phénomène historique, il faut se souvenir de la façon dont, partout, la création esthétique a pu être stimulée. Nous avons, en Europe, l'exemple de l'Italie, pays qui, sans faire partie des principales puissances, a été un phare artistique inégalé pendant des siècles. Parce que chaque ville, grande ou petite, du nord au sud, avait son ou ses ateliers, avec ses maîtres et ses apprentis, se succédant de génération en génération, dans une compétition permanente pour se dépasser et dépasser les voisins, inventant encore et encore des formules nouvelles pour se distinguer aux yeux des commanditaires, pour toucher, surprendre, gagner de nouveaux clients... Or cette multiplicité de foyers fut encore bien modeste en comparaison de l'histoire de l'Afrique sub-saharienne où, sur une superficie plus vaste que l'Europe tout entière, chaque village a eu son sculpteur, son ou ses ateliers, dans une logique assez comparable: succession des générations, rivalités et dépassements, concurrence pour gagner les clients, pour être choisis par le roi, par les notables... Et si, ici ou là, règnent des impératifs trop stérilisants, il suffit d'aller travailler pour le village voisin, pour le royaume voisin, ces échanges ayant des effets dynamisants qui jouent aussi contre une stagnation académique des formes... Et tout cela donc pendant des siècles et des siècles.

Si les peintres d'avant-garde du début du XXe siècle ont commencé à entrevoir l'importance de ces créations, nous n'avons certainement pas encore, un centenaire plus tard, pris toute la mesure de l'inventivité et de la puissance de maintes œuvres issues de ce continent.

N.B. – Toutes les citations de J. Kerchache sont extraites de ***L'art africain*** (éd. Citadelles & Mazenod), et de ***Jacques Kerchache, portraits croisés*** (éd. Gallimard & Musée du Quai Branly).







Se souvenir  
des petits instants heureux....











2009.

Il y a aujourd'hui 10 ans, la plupart ne se connaissaient pas.

Tous avaient une passion commune qu'ils vivaient chacun à leur façon.

Les hasards de la vie les ont fait rencontrer une association naissante et le pouvoir fédérateur de sa fondatrice.

C'est un peu de leur histoire personnelle et de leurs émotions multiples  
qu'est fait cet ouvrage, creuset d'une nouvelle amitié.

Qu'ils soient tous ici remerciés de leur volonté de partage.